

N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

**Les mutins
du Potemkine**

**La Pologne
à mille ans**

**Cléopâtre,
Nefertiti,
Hatshepsout...**

**Fabuleuses
reines d'Égypte**

M 02630 - 940 - F: 6,90 € - RD



JUIN 2025

N°940

ALL 8,40 €

BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 7,90 €

CH 12 CHF - DOM/S 7,90 €

TOM/S 1030 XPF/MAR 75 DH

TUN 11 TND - CAN \$ 11,99

HISTOIRE TV

LE « BOUCLIER » PÉTAINE AUTOPSIE D'UN MYTHE

Raconté par Gilles Bouleau

MARDI 27 MAI À 20H50

INÉDIT



canal 121

DISPONIBLE
AVEC

CANAL+

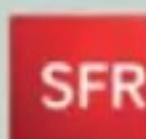
canal 118

free

canal 205



canal 124 canal 177



*Chips
Time*

.nordnet.



© GETTY IMAGES

REPLAY
DISPONIBLE
JUSQU'À
60 JOURS

Pour toute question concernant votre abonnement: 01 55 56 70 56.

Historia service abonnements: 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail: serviceclients@historia.fr
Tarifs France: 1 an, 10 n° d'Historia: 59 €; 1 an, 10 n° d'Historia + 4 Historia Hors-série (trimestriel): 88 €.
Belgique: Edigroup. Tél.: 070 233 304.
Suisse: Edigroup. Tél.: 022 860 84 01.
Tarifs autres pays: nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA:

Pierre Louette.

Éditrice: Claire Lénart.

Rédaction

Directeur éditorial: Franck Ferrand.

Rédacteur en chef: Éric Pincas.

Rédacteur en chef adjoint

chargé du Hors-série: Victor Battaglion.

Assistante: Florence Jaccot.

Création graphique: Quintin Leeds.

Directeur artistique: Stéphane Ravaux.

Rédacteur-graphiste: Sylvain Feix.

Secrétaires de rédaction:

Alexis Charniguet, Nathalie-Anne Soumaire.

Rédactrice photo: Anne-Laure Schneider.

Rédacteur en chef adjoint chargé du Web:

Pierre-Louis Lensel.

Rédactrices Web: Véronique Dumas, Élise Neyret.

Comité éditorial: Jean-Yves Boriaud, Laure de Chantal, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarment, Bénédicte Vergez-Chaignon, Laurent Vissière.

Directrice marketing et des revenus clients:

Lise Benamou.

Fabrication: Catherine Massabuau, Bruno Santin, Naïma Mensouri.

Ventes messageries: Gaëlle Trabut.

Réassort kiosque:

venteshistoria@teamdiffusion.fr

Agrément postal Belgique n° P207 231.

Publicité Les Échos-Le Parisien Médias

Tél.: 01 87 39 78 00. Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 87 39 suivi des chiffres entre parenthèses.

Les adresses e-mail se constituent ainsi: initialeduprenomnom@lesechosleparisien.fr

Présidente: Corinne Mrejen.

Directeur général adjoint: Nicolas Danard.

Directrice de la publicité: Karine Lyautey (89 87).

Directeur délégué: Bernard Villeneuve.

Impression: Maury Eurolivres Manchecourt.

Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal: juin 2025.

Commission paritaire: n° 1026 K 80413.

ISSN: 1270-0835.

Historia est édité par SFPA.

RCS Paris 304 951 460.

Historia est une publication du groupe

Les Échos-Le Parisien.

Ce numéro comporte un encart First Voyage France et un encart Fonds de dotation du Louvre sur la diffusion abonnés.

Photo de couverture: Buste de Nefertiti, Christophe Gateau/Dpa Picture-Alliance/AFP.

Origine du papier: Finlande - Taux de fibres recyclées: 0% - Eutrophisation: PTot = 0,06kg/tonne de papier.



Édito

Par Éric Pincas



Derrière Cléopâtre, d'autres reines puissantes...

L'histoire de l'Égypte antique est indissociable de celle de Pharaon, ce souverain mi-homme, mi-dieu, garant de l'équilibre du monde. Pourtant, cette gouvernance suprême n'aurait pas été possible sans la partie féminine du règne, indispensable à l'harmonie cosmique et terrestre – ce que les Égyptiens définissent comme la *Maât*.

Force régénératrice, l'épouse royale assure la pérennité de la dynastie. Elle est à la fois mère, épouse, sœur et fille, celle par qui les liens du sang symbolisent le renouveau et la fidélité. Parmi ces femmes, certaines furent des régentes respectées, des épouses royales puissantes quand d'autres encore se sont distinguées comme pharaon au pouvoir absolu. Pour autant, la grande histoire n'en retient que quelques-unes dont le nom est resté gravé dans les pierres immémoriales d'Égypte à l'instar d'Hatshepsout, Tiye, Nefertiti ou Nefertari.

Toutefois, aucune d'entre elles ne peut rivaliser avec la figure iconique de Cléopâtre, la star des reines d'Égypte dont le mythe et le mystère, entretenus par une vision fantasmée toute masculine, ont traversé

“Parmi elles, qui connaît Merytaton ou Tetichéri?”

les millénaires jusqu'à inspirer les cinéastes, les artistes du pop art, les cigarettiers ou bien encore les experts marketing des produits cosmétiques. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'Institut du monde arabe, à Paris, consacre à cette reine, stratège au génie politique inégalé – César et Marc Antoine en ont été les

grands témoins – une grande exposition à partir du 11 juin.

Mais qui connaît Tetichéri, la vraie fondatrice du Nouvel Empire? Merytaton, qui aurait tenté d'évincer son frère Toutânkhamon? Ou bien Merytamon – née de l'union de Ramsès II et Nefertari – qui deviendra grande épouse royale à la mort de sa mère et dont la statue géante a été mise au jour dans le temple d'Akhmîm? Trop longtemps restées dans l'ombre, elles reviennent dans la lumière grâce au travail minutieux des égyptologues qui s'emploient à tisser le fil de leur histoire. L'Égypte pharaonique ne peut se départir d'une part de rêve et de magie à laquelle ces femmes participent par-delà le seul cliché de leur charme et de leur beauté éternelle. Leur influence sur les destinées de leur royaume fut majeure, tant au niveau politique, diplomatique que culturel. Tout sauf des figurantes.



6



26



34

6 **Portfolio**

Mamlouks, l'héritage d'un empire

Au départ esclaves, les Mamlouks règnent sur l'Égypte entre 1250 et 1517. Une exposition dévoile leur art raffiné, au carrefour des civilisations. **PAR HÉVI SAADO**

14 **Échos** de l'Histoire

Souvenirs des guerres de l'opium, retour du loup préhistorique, de Franco et de l'homme de Denisova : l'actualité s'éclaire toujours avec le passé !

20 **Ils font** l'événement

Le célèbre livre d'heures du duc de Berry dévoilé ; l'ONU, quel bilan ? Le judo, pas si vieux !

26 **Récit**

Tempête rouge sur la mer Noire

En juin 1905, l'impensable se produit : l'équipage du cuirassé *Potemkine*, le joyau de la flotte de la mer Noire, se mutine. Un coup d'essai qui annonce des temps troublés pour la Russie tsariste. **PAR FRANCK FERRAND**

34 **Dossier**

Fabuleuses reines d'Égypte

À l'occasion de l'exposition qui s'ouvre sur Cléopâtre, à l'IMA, *Historia* revient sur le rôle – méconnu – des reines dans l'Égypte antique. Et dévoile quelques destins de souveraines vraiment « pharaoniques » !

36 **Des reines en action, mais pas en titre !** FRÉDÉRIC MOUGENOT

38 **Cléopâtre, le génie politique** ARNAUD QUERTINMONT

40 **Culture pop et business à jamais et pour l'éternité**

43 **Un regard masculin pour le moins problématique**
ARNAUD QUERTINMONT

44 **La petite fabrique d'une reine iconique** STÉPHANIE GATIGNOL

46 **Hatshepsout, la première « grande femme »
de l'Histoire** BÉNÉDICTE LHOYER

51 **La momie d'Hatshepsout, source de discorde**
AUDE GROS DE BELER

52 **Merytaton, la reine oubliée** AUDE GROS DE BELER

54 **Nefertiti, le pouvoir de changer le monde** DOMINIQUE FAROUT

58 **L'Égypte au féminin** FLORENCE GOMBERT-MEURICE

60 **Nefertary, l'épouse préférée de Ramsès II** BÉNÉDICTE LHOYER

62 **Merytamon, au nom du père...** AUDE GROS DE BELER



64 Récit

Aux origines de la Pologne

Autour de l'an mille, c'est avec le fer de ses épées, et à l'ombre de la croix, que le duché se défait de ses puissants voisins et fonde un royaume. **PAR BRUNO DUMÉZIL**

68 Une œuvre, un artiste

La Partie d'échecs, Sofonisba Anguissola

Talentueuse, audacieuse, la peintre maniériste enchante la Renaissance avant d'être oubliée et, enfin, redécouverte... **PAR CLÉMENT DIRIÉ**

72 Reportage

Guerre du Viêt Nam, les tunnels de l'espoir

Quand l'US Air Force lance, de 1964 à 1975, une campagne de bombardements, le salut, pour les paysans et soldats nord-vietnamiens, passe par le sous-sol... **PAR LAURENT LEFÈVRE**

78 Cahier culture

78 **Expos** La vie et l'œuvre de l'artiste romaine Artemisia Gentileschi ; la haute couture de Worth ; *Historia* et la mer...

82 **Écrans** Les derniers combats de Freud ; l'ultime voyage d'Ulysse et des secrets amazoniens...

84 **Livres** D'une photo cachée à l'actualité de la BD en passant par les polars....

90 Tête-à-tête

Gilles Bouleau & Pierre Brossolette

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique. **PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANIE GATIGNOL**

94 Histoire sur ordonnance

À Lyon, en 1894, Alexis Carrel apprend à coudre... et à recoudre !

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON

97 Mots croisés

98 L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel

Contributeurs

Clément Dirié Historien et critique d'art. **Bruno Dumézil** Historien médiéviste à Sorbonne Université. **Jean-Noël Fabiani-Salmon** Professeur de médecine. **Dominique Farout** Égyptologue, enseignant à l'Institut Khéops et à l'École du Louvre. **Stéphanie Gatignol** Journaliste. **Claude Gauvard** Médiéviste, professeur émérite à Sorbonne Université. **Charles Giol** Journaliste. **Florence Gombert-Meurice** Égyptologue, conservatrice au musée du Louvre. **Aude Gros de Beler** Égyptologue et archéologue. **Laurent Lefèvre** Journaliste. **Bénédicte Lhoyer** Égyptologue et archéologue. **Frédéric Mougenot** Conservateur des collections «antiquités et céramiques» au Palais des Beaux-Arts de Lille. **Valérie Niquet** Politologue, spécialiste de la Chine et de l'Asie du Sud-Est. **Arnaud Quertinmont** Égyptologue, domaine et musée royal de Mariemont. **Hêvi Saado** Assistante au commissariat d'exposition, musée du Louvre.

1250 - 1517

Mamlouks

L'héritage d'un empire

En 1250, des esclaves militaires prennent le pouvoir en Égypte puis en Syrie. Ils instaurent le sultanat mamlouk, qui perdure jusqu'en 1517. La culture matérielle de cette société reflète sa complexité, sa pluralité et son ouverture sur le reste du monde.

PAR HÊVI SAADO

Casque au nom du sultan Barsbay
Les esclaves mamlouks reçoivent une éducation religieuse et militaire. Ils sont ensuite affranchis et peuvent gravir les échelons de la carrière d'émir. Et le sultan est désigné parmi les émirs les plus importants (v. 1422-1438).

MUSÉE DU LOUVRE/HUGHES DUBOIS/IRMN-GRAND PALAIS/SP





**Armure lamellaire
du sultan Qaytbay**

Les Mamlouks excellent dans l'art de la guerre et développent un savoir-faire dans la production d'armes et armures, comme l'illustre cette cotte de mailles renforcée de plaques d'acier et son décor réalisé en damasquinure (v. 1468-1496).

Bouteille à décor sinisant De nombreux objets témoignent des échanges et influences entre le sultanat et le reste du monde (Asie, Afrique, Europe). Celui-ci combine savoir-faire artisanal des verriers mamlouks et influences chinoises par sa forme et son décor floral (Égypte ou Syrie, v. 1350-1360).



MUSÉE DU LOUVRE/GABRIEL DE CARVALHO/RMN-GRAND PALAIS

RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR-INVENTAIRE GÉNÉRAL/J.F. PAUVAREL/SP



Réception d'une ambassade vénitienne par le gouverneur de Damas Les relations commerciales et diplomatiques entre Venise et le sultanat permettaient aux artistes vénitiens de côtoyer les Mamlouks. Cette toile révèle une bonne connaissance de l'architecture, des tenues et des coiffes mamloukes (Italie, école vénitienne, 1511).



Carreau de revêtement à décor végétal
 Les échanges entre le Proche-Orient et la Chine sont continus au long de la période islamique. Tissu, grès et porcelaine sont exportés jusqu'en Méditerranée, les artisans mamlouks imitent leurs formes et leurs motifs (Égypte ou Syrie, XV^e s.).



MUSÉE DU LOUVRE/HUGUES DUBOIS/RMN-GRAND PALAIS/SP

Portfolio

Brûle-parfum du sultan al-Nasir al-Din Muhammad ben Qala'un Le règne de ce sultan (1293-1341 avec deux interruptions) est considéré comme l'âge d'or du sultanat. Ce brûle-parfum porte des inscriptions rayonnantes de dédicace au souverain et son riche décor incrusté d'or reflète un goût de l'ostentation (Égypte ou Syrie, v. 1330-1341).





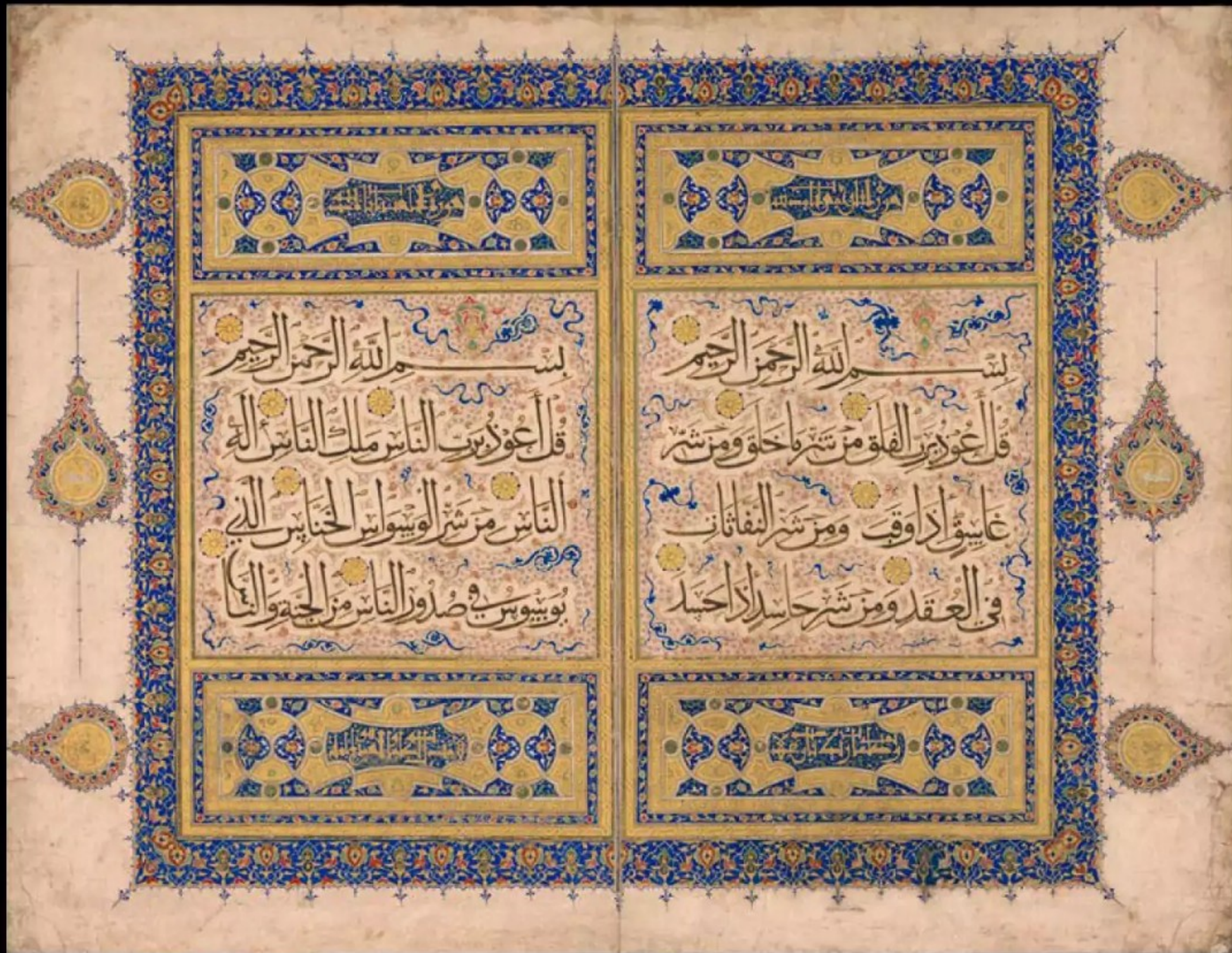
MUSÉE DU LOUVRE/HUGHES DUBOIS/RMN-GRAND PALAIS

Panneau de cénotaphe En Égypte et en Syrie, l'ébénisterie est un artisanat traditionnel ancien. Pourtant, c'est sous le sultanat mamlouk que la technique des boiseries assemblées, sculptées et marquetées connaît son apogée : le décor gagne en opulence grâce aux compositions géométriques complexes (Égypte, fin du XIII^e s.-début du XIV^e s.).

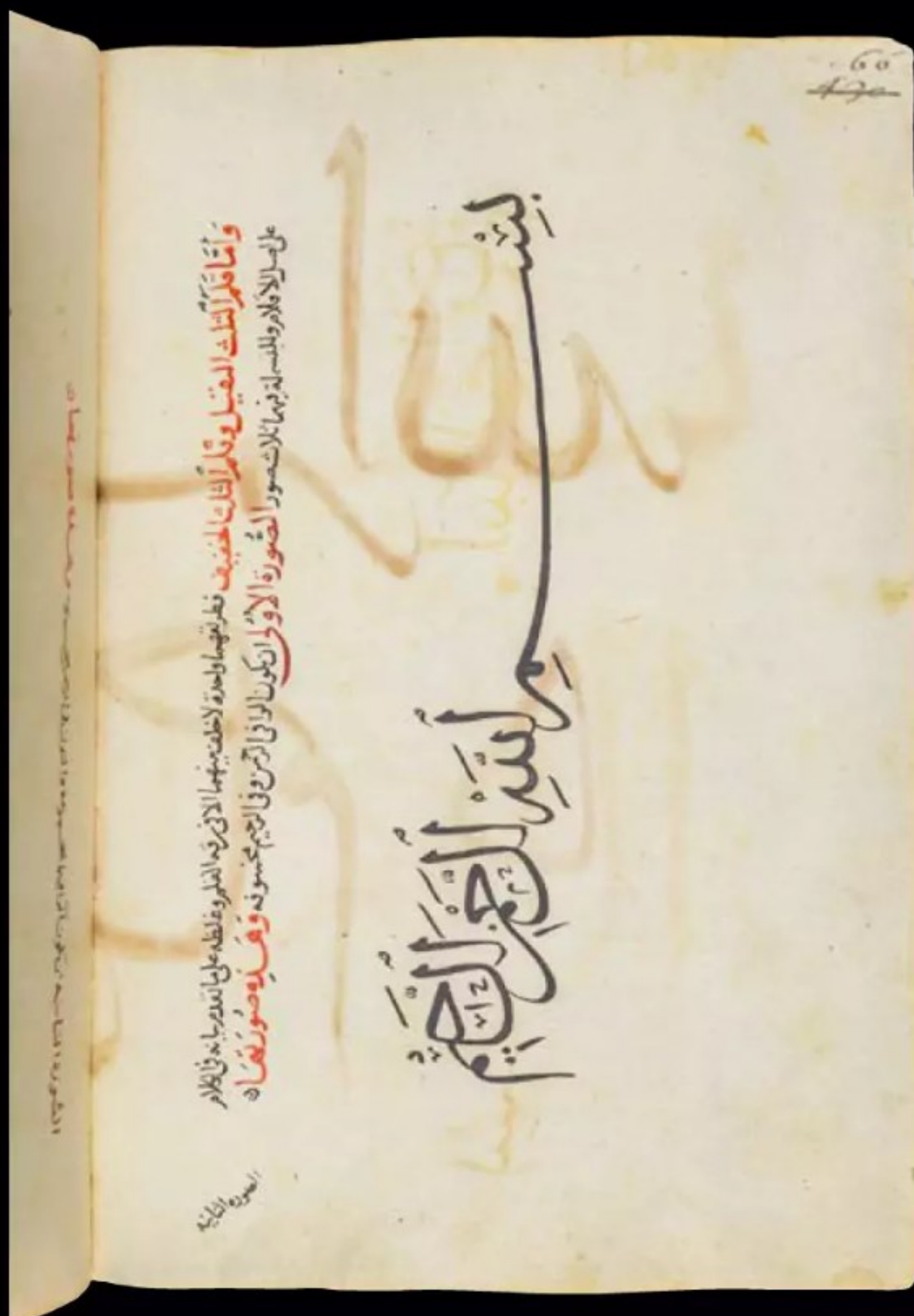


MUSÉE DU LOUVRE/HUGHES DUBOIS/RMN-GRAND PALAIS

Bassin dit « Baptistère de Saint Louis » Avec son décor figuratif incrusté d'or et d'argent, il est un sommet de l'art du métal. Signé Muhammad ibn al-Zayn, il incarne les références, la complexité et le raffinement de la société mamlouke. Parvenu en France au XV^e siècle, il a servi plusieurs fois au baptême d'enfants royaux (Syrie ou Égypte, v. 1330-1340).



THE TRUSTEES OF THE CHESTER BEATTY LIBRARY, DUBLIN/SP



OXFORD, BODLEIAN LIBRARY/SP

Coran monumental La calligraphie, art majeur dans le monde islamique, était mise en avant à la période mamlouke. Cette double-page d'un grand Coran, datée des années 1360-1380 (Le Caire), est typique des productions royales de cette fin de siècle, au caractère très ornemental et à la riche palette colorée.

Manuel de chancellerie Cet ouvrage encyclopédique offre des modèles des styles d'écriture employés sur les documents officiels. Sur cette page, la formule *basmala* « au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux » est calligraphiée dans le style *thuluth*, utilisé dans l'administration (Égypte, Le Caire, 1484).

UNE EXPÉDITION IMMERSIVE EN RÉALITÉ VIRTUELLE
PAR LES CRÉATEURS DE L'HORIZON DE KHÉOPS

LES DERNIERS REMPARTS

CARCASSONNE 1304

RÉSERVEZ SUR [ECLIPSO-ENTERTAINMENT.COM](https://eclipso-entertainment.com)

une création

excurio

CENTRE DES
MONUMENTS NATIONAUX

en partenariat avec

HISTORIA

avec le soutien du

CNC

à découvrir chez
ECLIPSO
— Cultural Adventures

Paris
Lyon
Bordeaux

© Excurio / CMN

RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

Fentanyl, une revanche chinoise?

Mémoire. Traumatisé par les méfaits des guerres de l'opium (1839-1860), Pékin rendrait-il la monnaie de leur pièce aux Occidentaux, en déversant sur les États-Unis les ingrédients nécessaires à la fabrication de cette redoutable drogue de synthèse ?

Donald Trump ne cache pas lier la guerre commerciale imposée à la Chine au trafic de fentanyl, drogue qui a causé la mort de plus de 70 000 personnes aux États-Unis en 2023. Mais que vient faire l'empire du Milieu dans cette histoire ? Outre-Atlantique, le fentanyl, un opioïde de synthèse cinquante fois plus puissant que l'héroïne, fait en effet des ravages et, depuis plusieurs années, Washington accuse la Chine d'être à l'origine de cette crise sanitaire sans précédent.

En 2023, un rapport du Congrès américain affirmait que Pékin fermait les yeux sur l'exportation illégale de précurseurs chimiques utilisés dans la fabrication de fentanyl par les cartels mexicains. Certains responsables américains évoquent un possible usage du fentanyl comme une forme de « guerre

asymétrique », insinuant que la Chine laisserait volontairement faire – voire encouragerait – ce trafic... comme une revanche sur l'Histoire.

Rêve rouge, cachets blancs et zones grises...

Car cette histoire, en Chine, a un poids immense, même si les États-Unis n'en sont pas responsables. Au XIX^e siècle, l'empire du Milieu subit deux guerres de l'opium (1839-1842 et 1856-1860), imposées par le Royaume-Uni et la France pour forcer l'ouverture du pays au commerce occidental – notamment à la vente d'opium britannique.

Ces guerres humiliantes se soldent par les traités inégaux : ouverture de ports du pays, perte de territoires (dont Hong Kong, en 1842), concessions extraterritoriales, droit de commerce imposé à la Chine. La dynastie Qing est durablement affaiblie, et la popula-



Cadeau empoisonné

Le 14 mars dernier, le président Trump mettait en avant les ravages du puissant stupéfiant – aussi néfaste que le fut l'opium vendu aux Chinois au XIX^e s.

tion chinoise profondément marquée par l'image d'un pays envahi, pillé, dépossédé de sa souveraineté. C'est de cette période qu'est née l'idée du « siècle d'humiliation » (1839-1949), invoquée par le Parti communiste chinois pour justifier son autorité. Le président Xi Jinping en a fait l'un des piliers de sa politique. En 2012,



Terrasse

En juin, dans nos villes,

les Français désertent leur appartement pour se ruer sur les terrasses des cafés, une habitude récente à l'échelle de l'Histoire. Sous Louis XIV, les breuvages exotiques comme le café et le chocolat se popularisent. Les premiers débits de boissons font leur apparition. À Paris, certains ouvrent sur les ruines de l'enceinte de Charles V, fraîchement abattue. Leur position en hauteur, c'est-à-dire en terrasse, lègue ce nom à ces espaces qui accompagnent maintenant le moindre troquet.

Le Procope, fondé en 1686, est le plus ancien de Paris. Il n'est alors fréquenté que par des hommes. La femme de lettres Émilie du Châtelet se travestit parfois pour y accompagner son amant Voltaire et causer de la gravité selon Newton avec les encyclopédistes. Lors de la Révolution française, les terrasses s'ouvrent à la gent féminine. Danton n'est-il pas tombé amoureux de la fille d'un limonadier ?

À la Belle Époque, les terrasses des bistrots deviennent partie intégrante de l'art de vivre parisien grâce aux travaux d'Hausmann. La célèbre table ronde au plateau de marbre avec son trépied en métal fait son apparition. Depuis, les badauds s'y pressent dans une délicieuse promiscuité capturée par les photographes, à l'instar de Doisneau. Bientôt, le reste de la France et les pays étrangers imitent la Ville Lumière. Depuis 2021, avec l'après-Covid, des municipalités autorisent le montage de terrasses estivales sur des constructions précaires en cagettes au-dessus de places de parking neutralisées. L'élégance d'antan cède le pas à une esthétique éphémère de style zadiste.

En grec ancien, le mot *teras* désigne une chose monstrueuse. Pour jouer à Sartre et à Beauvoir sur les terrasses, il faut une table en marbre, pas un monstrueux mobilier de jardin sur une palette. Un peu de panache, que diantre !



JOYCE BOGHOSIAN/WHITE HOUSE/SIPA

lors de son arrivée au pouvoir, il déclarait : « Le rêve chinois est celui du grand renouveau de la nation, qui mettra fin au siècle d'humiliation. » Effacer les affronts du passé, restaurer la puissance de la Chine : tels sont les objectifs proclamés. Dans ce contexte, le flot de fentanyl vers les États-Unis serait-il une vengeance du régime chinois inversant les rôles ? Comme l'Occident imposa jadis l'opium à la Chine, cette dernière n'aurait aujourd'hui l'Amérique d'une nouvelle drogue.

Mais les faits sont plus complexes. Le trafic de fentanyl et de ses précurseurs semble être surtout le fait de réseaux criminels. Les laboratoires chinois qui produisent ces substances opèrent dans des zones grises,

profitant d'un encadrement réglementaire fluctuant et d'une surveillance limitée. Pékin a officiellement pris des mesures en 2019 pour interdire, officiellement, la production de fentanyl à usage non médical.

Il est donc peu probable que l'État chinois orchestre directement ce trafic. Toutefois, dans un régime aussi centralisé, il est difficile d'imaginer que ces flux échappent entièrement au contrôle des autorités. Le lien entre le fentanyl et une forme de revanche historique n'est pas prouvé. Mais dans un monde où la mémoire est un levier politique puissant, il n'est pas inconcevable que certains, à Pékin, y voient un écho ironique aux humiliations du passé. ■

VALÉRIE NIQUET

Animaux préhistoriques, le retour

Dans les années 1930, deux chercheurs nazis voulurent ressusciter l'aurochs, pour remplacer les races « dégénérées » de taureaux. Aujourd'hui, c'est davantage la culpabilité qui semble animer les nouveaux apprentis sorciers ; l'humanité devrait réparer ses erreurs et faire revivre les espèces qu'elle aurait éradiquées : dodo, thylacine, renaissiez de vos cendres ! La génétique a rendu ce rêve crédible. Dans les années 1990, on moquait le professeur Kazufumi Goto qui cherchait à récupérer du sperme de mammoth dans les spécimens congelés.



COLOSSAL BIOSCIENCES INC/DR

La mauvaise influence des séries et du cinéma

Aujourd'hui, le généticien George Church, fondateur de Colossal Biosciences, cherche à créer des « mammophants » en injectant de l'ADN de mammoth dans un embryon d'éléphant. Mais pourquoi le mammoth ? S'il a disparu, ce n'est pas de notre faute ! Il pourrait fournir des réserves de viande... Tout ceci pourrait à la limite se justifier. Mais quel serait l'intérêt pour d'autres espèces, à part s'amuser à remplacer Dieu, comme le prophétisait le mathématicien Ian Malcolm dans *Jurassic Park* ? George Church annonce avoir reconstitué le loup sinistre (*canis dirus*), un imposant canidé préhistorique long de 1,60 mètre, rendu célèbre par la série *Game of Thrones*. Il faisait partie de la

Les crocs Rêvé sur le petit écran, le loup sinistre (*canis dirus*), éteint depuis 12 500 ans, revit grâce à l'ADN ancien. Mais pour quoi faire, puisque son milieu naturel a disparu...

mégafaune, un ensemble d'animaux de grande taille qui disparurent de la surface du globe entre 13 000 et 10 000 ans avant notre ère, comme le *megalania*, un varan de huit mètres de longueur. Des bestioles sympathiques que les premiers hommes modernes ont connues et, pour certaines, chassées. Mais pas au point de les supprimer : des variations climatiques de grande ampleur semblent s'en être chargées.

D'autres animaux sont venus occuper leurs niches écologiques : veut-on les supprimer ? Et comment cohabiter avec ces créatures ? Certes, plus trapu que le loup gris, le loup sinistre était probablement plus charognard que chasseur ; avec sa tête longue de 40 centimètres, il aurait difficilement pu tromper le Chaperon rouge. Mais

le croiser dans nos campagnes ne serait pas rassurant. Pour faire renaître le loup sinistre, les équipes de George Church ont récupéré l'ADN de la bête à partir de restes conservés dans des musées, l'ont mêlé avec quelques gènes de loup gris et ont ensuite inséminé une chienne domestique.

Une tambouille qui ne convainc pas le milieu scientifique, pour qui Romulus et Rémus, les deux spécimens nés peu après, ne sont que des chimères : des loups gris vaguement ressemblants à leur cousin préhistorique. Comme les prétendus aurochs « reconstitués ». Vient ensuite le tabou ultime : ressuscitera-t-on un jour Neandertal ? Heureusement, la technique n'est pas encore au point. Mère Nature ne revient jamais en arrière. ■ **ROMAIN PIGEAUD**

Franco, connais pas !

Mémoire. L'Espagne semble ne s'être pas débarrassée des fantômes du franquisme. Sur les réseaux sociaux, des vidéos montrent des Espagnols interprétant, souvent le bras tendu, l'hymne de la Phalange espagnole. Des versions sont même diffusées en boîte de nuit ! Phénomène inéluctable dans la mesure où beaucoup d'élèves n'étudient ni la guerre civile ni la dictature – alors que l'extrême droite distille le mythe d'une Espagne modernisée sous Franco et instrumentalise les débats mémoriels. Pourtant, des lois adoptées en 2007 et 2022, destinées à effacer les symboles franquistes, à accorder des aides aux victimes et à mettre en valeur les conquêtes de la démocratie, règlementent ces questions. Mais le parti d'extrême droite Vox a imposé, lors d'accords signés avec le Parti populaire, leur abrogation dans plusieurs régions, au prétexte de ne pas raviver les plaies du passé. On note aussi que nombre d'enseignants s'autocensurent sur cette période, pour éviter les conflits avec les parents d'élèves. Une mémoire à sens unique s'installe-t-elle dans le pays ? ■ DENIS LEFEBVRE

IAN DIGNALL COMPUTING/ALAMY STOCK PHOTO



GALLICA/BNF



Chantier de l'église parisienne du Sacré-Cœur (1882), par Louis-Émile Durandelle.

Pour écarter les malheurs...

Parmi les trésors de Gallica, bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires, on retrouve la photo de ce chantier parisien. En 1870, ce n'est pas tant la défaite et la perte de l'Alsace-Moselle que la prise de Rome, le 20 septembre, par les troupes italiennes – mettant fin au pouvoir temporel du pape – qui perturbent les Français. Afin de mettre fin aux « malheurs qui désolent la France et [aux] malheurs plus grands peut-être qui la menacent encore », Alexandre Legentil, philanthrope et président de la Société de Saint-Vincent de Paul, rédige un vœu personnel, celui de « contribuer à l'érection à Paris d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus ». Après la Commune et des débats intenses dans l'hémicycle,

l'Assemblée nationale adopte, le 24 juillet 1873, une loi reconnaissant à cette construction son utilité publique. S'ensuit alors une vaste opération de souscription permettant de récolter des millions de francs. La première pierre est posée le 16 juin 1875. Bien que l'intérieur de la nef soit inauguré en 1891, il faut attendre 1923 pour que les travaux soient définitivement achevés, après avoir traversé les débats anticléricaux des premières années du XX^e siècle et la Première Guerre mondiale. Sur cette photographie, prise entre 1877 et 1882, on distingue, à droite, le marché public de Montmartre [auj. Halle Saint-Pierre], ainsi qu'en fond, le chantier de la basilique surplombant ce qui deviendra le square Saint-Pierre, renommé en 2004 square Louise-Michel, du nom de la célèbre communarde ! THOMAS LIÉNARD

La mandibule des profondeurs

Comment analyser un fossile humain tiré du fond de la mer, à l'ADN bien lessivé par les flots? L'origine de la mandibule retrouvée en 2015 au large de l'archipel de Penghu (Taïwan), et datée d'entre... 10 000 et 190 000 ans demeurait inconnue. Une nouvelle méthode d'analyse, la protéomique, basée sur les protéomes (l'ensemble des protéines d'une cellule), a déterminé qu'elle appartenait à un Denisovien. Elle fournit une nouvelle pièce du portrait-robot de cette mystérieuse espèce, connue surtout par ses gènes et dont les restes osseux se comptent sur les doigts d'une main. Son aire de dispersion s'agrandit ainsi considérablement, puisque Penghu se situe à 4 000 km au sud-est de la grotte de Denisova (Sibérie) où cette espèce humaine a été identifiée pour la première fois.

D'autres fossiles anciennement découverts vont être réexaminés. Nul doute qu'eux aussi révéleront des surprises concernant l'évolution humaine en Asie! **R. P.**



YOUSUKE KAIFU



BRIDGEMAN IMAGES

15 juin 1785, le premier accident aérien de l'Histoire

Il y a deux cent quarante ans, le scientifique Jean-François Pilâtre de Rozier et Pierre-Ange Romain devenaient les premières victimes d'une catastrophe aérienne. Pionnier de l'ascension humaine en montgolfière, Pilâtre de Rozier s'était lancé le défi de rejoindre, par les airs, Londres depuis les côtes de la Manche. Un funeste pari. Les deux aéronautes prirent le départ de Boulogne-sur-Mer à bord d'un aérostat, engin hybride

mêlant montgolfière à air chaud et ballon à gaz. Moins de trente minutes après le décollage, selon le témoignage des quelques personnes présentes ce jour-là, l'appareil s'embrasa, avant de finir par s'écraser sur la plage de Wimereux. Les deux hommes furent tués dans l'accident, à 31 et 33 ans. Ce drame marqua le début d'une prise de conscience : l'envol humain n'est plus seulement une innovation, c'est aussi un risque !

MÉLANIE TUYSSUZIAN

Maux de crânes à Madagascar

Emmanuel Macron a fait de la diplomatie mémorielle et restitutionnelle l'une de ses armes de *soft power* privilégiées. Avec son voyage à Madagascar en avril dernier, il entendait concilier stratégie et devoir de mémoire. La stratégie d'abord, avec le conflit qui oppose Antananarivo et Paris autour des minuscules îles Éparses (françaises), qui contrôlent la moitié du canal du Mozambique et que revendique Madagascar. Une réunion, ce mois-ci, doit tenter de mettre fin à ce désaccord. Le devoir de mémoire vient avec la restitution de trois crânes – en vertu de la loi de 2023 sur les restes humains



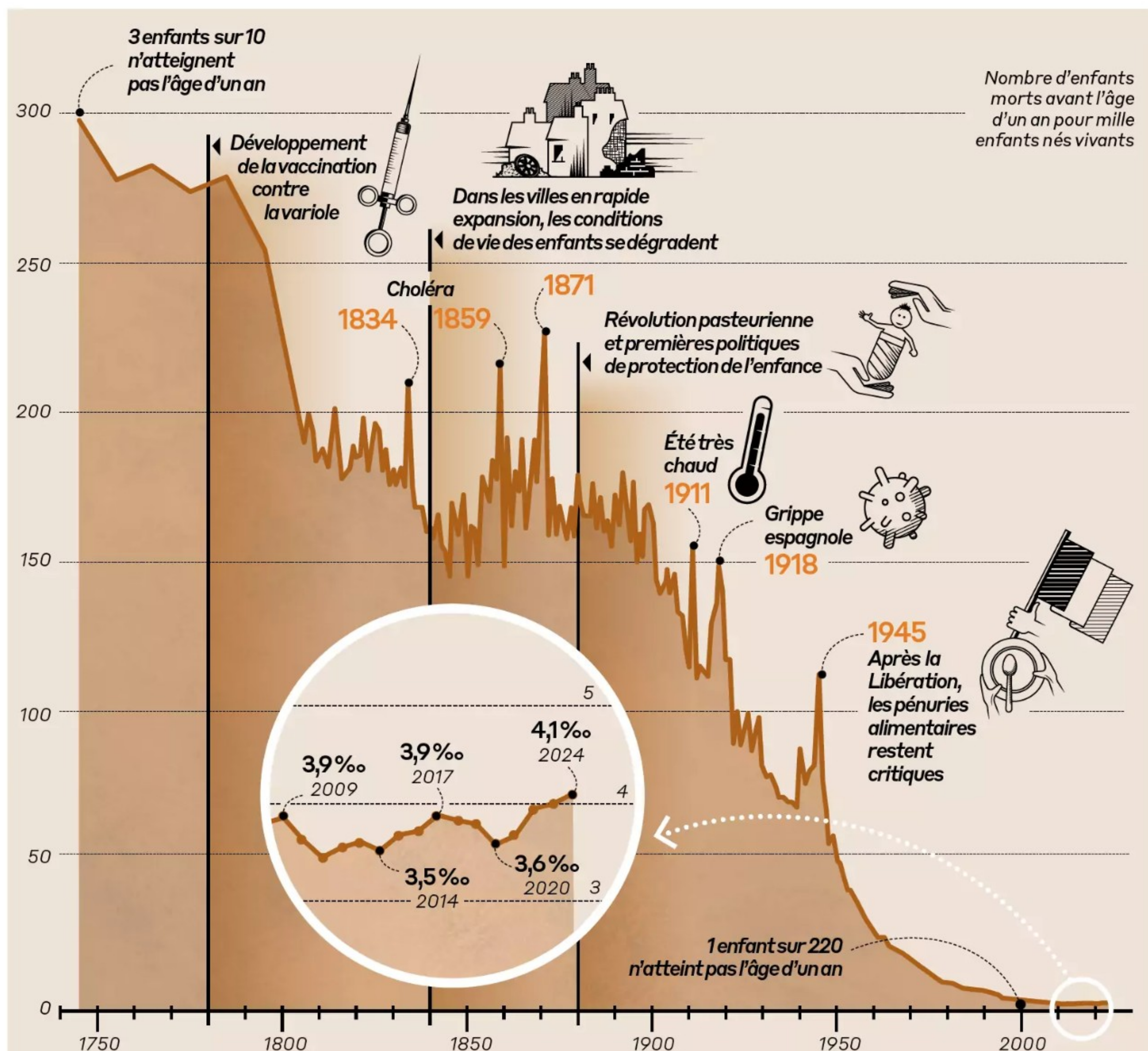
JEANNE ACCORSINI/SIPA

appartenant aux collections publiques – dont celui (présumé) du roi Toera, dernier souverain d'un royaume de l'ouest de la Grande Île, décapité par les troupes de Gallieni en 1897. Las, le retour de ces

trois reliques, prévu pour avril dernier, a provoqué une crise dynastique et a été reporté au mois d'août. Les descendants de la famille royale reprochent au président Rajoelina d'instrumentaliser la cérémonie à son profit, d'avoir sollicité le patronage d'un descendant non légitime et – pis encore – d'avoir choisi une date de retour qui serait néfaste. Ils entendent donc contrôler les rites et le calendrier de cette restitution. Dans les réserves du musée de l'Homme reposent encore près de 400 crânes et restes humains malgaches... Prises de tête en vue ?

HENRI-ROCH GOUTRENS

La mortalité infantile ne baisse plus



En avril, une enquête publiée par l'INSEE révélait que la légère remontée de la mortalité infantile observée en France depuis 2012 se poursuit : en 2024, un enfant sur 244 est décédé avant l'âge d'un an, contre

un sur 285 en 2012. Ce phénomène préoccupant, notamment dû au manque croissant de personnel et de matériel dans les petites maternités, ainsi qu'à l'augmentation de l'âge moyen des mères, ne saurait toutefois

faire oublier les progrès vertigineux réalisés dans notre pays depuis le milieu du XVIII^e siècle, comme le montre le graphique ci-dessus, réalisé en s'appuyant sur les travaux du démographe Gilles Pison. CHARLES GIOL

Le livre d'heures du duc de Berry dévoilé

Exposition. Le musée Condé à Chantilly présente des pages restaurées du plus célèbre recueil de prières du Moyen Âge.

Les métaphores, hyperboliques, ne manquent pas pour désigner *Les Très Riches Heures du duc de Berry*: «livre-cathédrale» ou «Joconde des manuscrits». Ce document conservé au musée de Chantilly est un joyau du Moyen Âge, commandé vers 1411 par le duc Jean de Berry (1340-1416), frère de Charles V et oncle du roi régnant Charles VI, aux artistes les plus éminents de son temps, les trois frères Limbourg, Pol, Herman et Jean. Mais ils meurent en 1416, peut-être de la peste, en le laissant inachevé.

Au milieu du ^{xv}e siècle, Barthélemy d'Eyck y introduit sa touche, mais c'est surtout Jean Colombe qui en achève la plus grande partie, en 1485, alors qu'il est au service du duc de Savoie, Charles I^{er}, à qui l'épouse de Louis XI, Charlotte de Savoie, a légué le manuscrit. De nombreux copistes et enlu-

mineurs ont également décoré le texte. Rédigé en latin, le manuscrit compte 206 feuillets, 66 grandes peintures en pleine page (21 cm de largeur et 29 cm de hauteur), et 65 miniatures. Ce livre d'heures répond à ce que doit être un livre de prières pour les laïcs: il décrit les oraisons selon les découpages du temps liturgique pour mieux repérer la prière correspondant au jour de l'année et à l'heure de la journée. Il est donc destiné à assurer le salut de son lecteur.

Jean de Berry possédait plusieurs livres d'heures mais, dans celui-ci, il se conduit en mécène sûr de son pouvoir princier. La folie du roi Charles VI lui permet de dominer le Conseil royal, là où se prennent les grandes décisions politiques, et où se décident les impôts qui alimentent ses caisses personnelles et assurent son train de vie fastueux. Dès le premier feuillet, le ton est donné: un festin chez le duc de Berry en est le thème iconographique, conforté ensuite par l'échange des anneaux entre sa fille unique, Marie de Berry, et le duc Jean I^{er} de Bourbon, puis une chevauchée aristocratique en l'honneur de la jeune mariée.

Ces thèmes profanes, outre le souci d'affirmer la descendance ducale, marquent la distinction dont se prévaut la haute aristocratie: vêtements luxueux et colorés, objets d'orfèvrerie, chevaux, chasse au faucon... Le duc est également un grand bâtisseur et les mois du calendrier ne manquent pas de faire figurer la capitale de sa principauté, Bourges, ainsi que les différents châteaux qui lui appartenaient ou qu'il a fréquentés. Même la vue de Paris est dessinée à partir de l'hôtel de Nesle où il logeait! Charles I^{er} de Savoie suivit son exemple en faisant représenter le fameux château de Ripaille.

L'image d'un univers fantasmagorique

Tout est fait pour honorer le pouvoir et la prospérité dont Jean de Berry se veut l'artisan. Les terres soigneusement labourées, les promeneurs devisant sur les bords de la Seine, les paysans s'adonnant à la fenaison ou à la tonte des moutons inspirent la paix, une paix que ne connaît pourtant pas le royaume en proie aux affres de la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons ainsi qu'aux difficultés économiques et démographiques. Les chroniqueurs racontent que, sur les tas de fumier, des petits enfants meurent de faim... Ne cherchons donc pas la réalité du monde rural dans ces représentations. Sans être nécessaire-

“Tout est fait pour honorer le pouvoir et la prospérité dont Jean de Berry se veut l'artisan”



ment en haillons, les femmes du peuple ne portent pas ces robes bleues que rehausse l'enluminure par l'usage de pigments rares ; pour travailler, leurs chaperons sont de modestes coiffes. Quant aux châteaux, traités dans le style gothique international, ils alimentent la puissance du maître et transmettent l'image d'un Moyen Âge fantasmagorique, repris de nos jours par les bandes dessinées et les films populaires.

Quelques éléments réels et Dieu omniprésent

Ici, pourtant, pour ériger le Temple de Jérusalem, un treuil dévoile un détail technique et précis du travail de construction ; là, en l'honneur de saint Grégoire, une procession fait cesser la peste, comme celles, nombreuses, que connaissent les contemporains. L'heure de la Passion traitée par les frères Limbourg prend des allures d'Apocalypse, illustrant la



peur qui étreint la population, soumise aux épidémies et à la guerre. Ce sont là des éléments qui ancrent l'image dans le réel pour la rendre plausible.

Mais ne nous y trompons pas. Le manuscrit est d'abord religieux et vise à glorifier Dieu. Le paysan qui conduit ses porcs à la glandée, œuvre de Jean Colombe, a certes l'habit de son état, mais son geste qui

Sacré La finesse de la calligraphie et de la miniature, ici la messe de Noël, font de ce livre d'heures un des plus remarquables du genre. (1411-1485), musée de Chantilly.

les pousse vers le bois nourricier semble porté par le souffle divin. L'essentiel des motifs relève de l'Écriture sainte : Yahvé triomphe et les morts ressuscitent, le Christ entouré des chérubins bénit l'ensemble de la création, les astres, l'eau, la terre et l'air dans une louange toute cosmique (Psaume 148).

Dieu est omniprésent. C'est lui qui conduit le temps selon les signes du zodiaque qui coiffent chaque mois du calendrier ; c'est lui le maître du comput, calcul qui définit les fêtes liturgiques : c'est lui qui crée l'homme qui porte, imprimés en lui, les signes du zodiaque. Cette figure double, rare à cette époque (folio 14 v°), ne signifie-t-elle pas qu'en intériorisant le temps divin jusque dans le corps de l'homme, ce livre d'heures a rempli sa mission ?

CLAUDE GAUVARD

Les Très Riches Heures

du duc de Berry, musée Condé, Chantilly (60), du 7 juin au 5 octobre.

ONU: 80 ans après, l'heure du bilan ?

A l'heure où la guerre en Ukraine et le conflit israélo-palestinien continuent de rythmer l'actualité, l'ONU est plus que jamais contestée. Huit décennies après sa création, l'organisation est-elle encore efficace ? Quelques éléments de réponse avec Frédéric Encel, essayiste et géopolitologue, spécialiste du Moyen-Orient.

HISTORIA – La charte des Nations unies a été signée il y a quatre-vingts ans, le 26 juin 1945, à San Francisco. Quelles sont les circonstances dans lesquelles l'organisation a été fondée ?

Frédéric Encel – Bien entendu, l'événement se déroule chez le vainqueur, les États-Unis, ce qui illustre les nouveaux rapports de force au sortir de la Seconde Guerre mondiale. C'est un monde nouveau : deux superpuissances, l'Allemagne et le Japon, ont été anéanties. En 1945, on se promet d'éviter les deux écueils de la Société des Nations, à savoir son manque de représentativité – 51 États sont immédiatement membres et aucun ne sera jamais expulsé – et son manque d'efficacité, notamment à travers l'article 51 de la charte qui prévoit le recours à l'intervention militaire en cas d'agression.

Le président Truman affirmait que la création de l'ONU signait « une victoire sur la guerre elle-même ». Force est de constater que l'organisation s'est révélée incapable d'empêcher conflits et génocides... Comment l'expliquer ?

À mon sens, on peut l'expliquer par un excès de naïveté ou d'optimisme. On a beaucoup trop espéré la fin de la guerre. Or la guerre est autorisée dans le cadre de l'ONU, justifiée par la légitime défense, ce qui reste un concept très subjectif : on peut toujours mener des « guerres justes » ! Malheureusement, l'ONU est bâtie sur la sempi-



Tour de table L'ambassadeur des Pays-Bas aux États-Unis et vice-président de la délégation, signe la charte des Nations unies, le 26 juin 1945.

ternelle arithmétique des rapports de force entre les nations, c'est-à-dire qu'elle sert d'instrument de régulation à ces rapports de force, sans nécessairement les dépasser.

Quels ont été les principaux succès de l'ONU sur le plan géopolitique ?

Le plus primordial est le traité sur la non-prolifération des armes nucléaires (1968), qui n'a jamais été transgressé. On peut également retenir des opérations militaires réussies et légitimes, comme l'opération Desert Storm (17 janvier 1991) face à l'Irak de Saddam Hussein, ou des opérations de maintien de la paix après des cessez-le-feu comme celui du plateau du Golan, entre Israël et Syrie, qui tient bon depuis un demi-siècle. En revanche, un naufrage absolu aura été le génocide des Tutsis (1994) durant lequel l'ONU s'est comportée de manière calamiteuse, poussant le secrétaire général Kofi Annan à présenter des excuses officielles.

Quel avenir prédisiez-vous à cette organisation ?

Je lui prête une longue vie mais, hélas, une efficacité amoindrie par un nouvel équilibre – idéologique, diplomatique et économique – des pouvoirs entre les États-Unis et l'Occident, la Chine et la Russie. L'ONU peut bien survivre pendant des décennies mais le Conseil de sécurité demeurer bloqué par deux camps antagonistes ! Pour davantage de justice et de représentativité, il devrait être réformé. Mais on sortirait alors des perpétuels rapports de force qui ont toujours structuré l'organisation. Il peut y avoir comme variables l'éthique et la morale, cependant la constante reste celle des intérêts individuels des membres. **PROPOS**

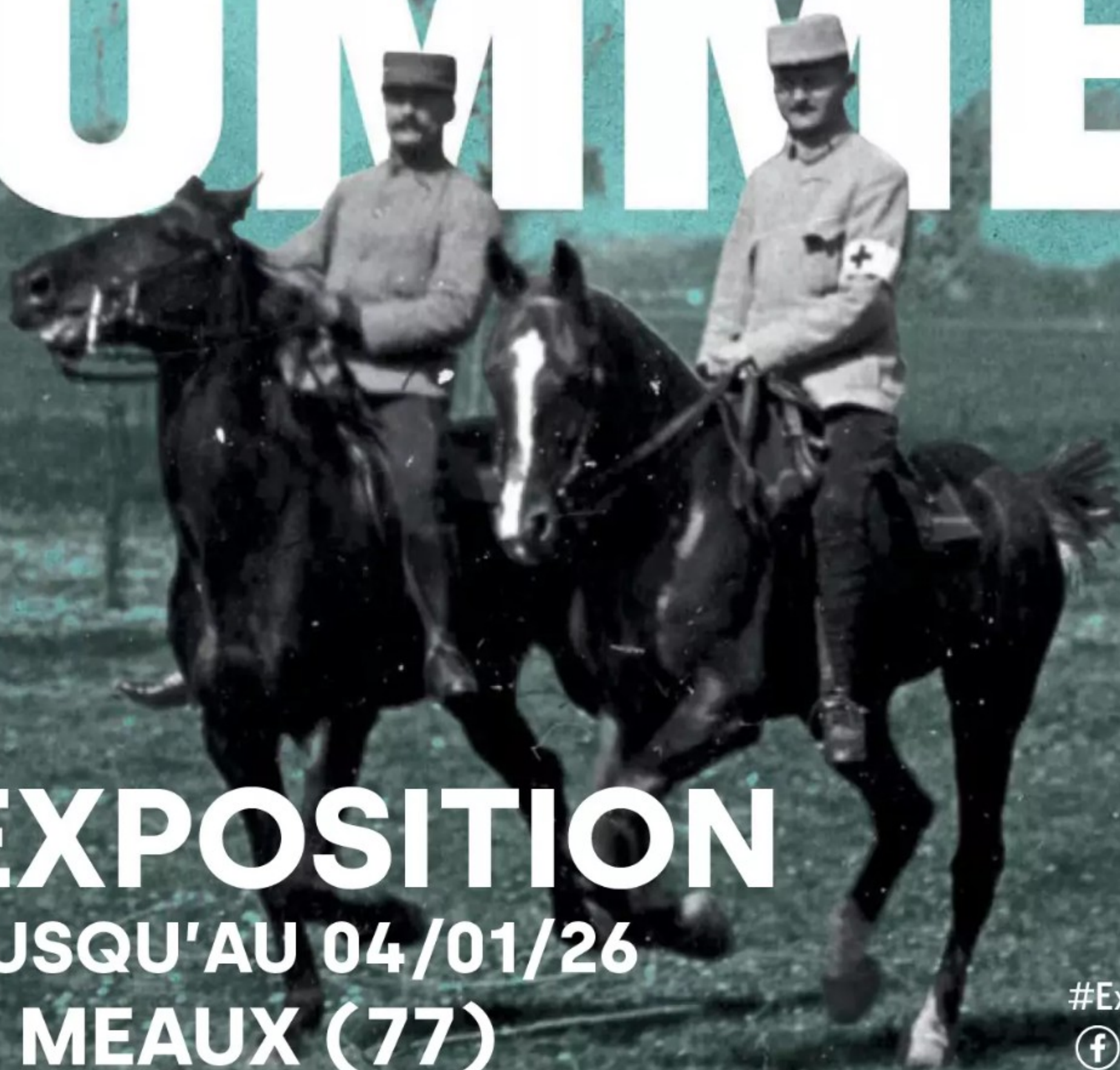
RECUEILLIS PAR NICOLAS MÉRA



Frédéric Encel

Auteur de nombreux ouvrages, dont *La Guerre mondiale n'aura pas lieu* (Odile Jacob, 2025).

DES CHEVAUX ET HOMMES



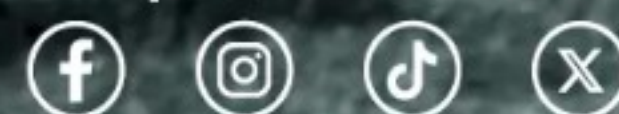
EXPOSITION

JUSQU'AU 04/01/26

À MEAUX (77)

museedelagrandeguerre.com

#ExpoChevaux1418



[Le Docteur Collignon (centre) et deux autres officiers à cheval]
Album de photographies du Docteur Collignon (1884-1966)
© Musée de la Grande Guerre, Meaux - 2006.L13734.0



Judo, une discipline plus jeune qu'on ne le croit !

Sport. Ce mois-ci se tiennent les championnats du monde en Hongrie : découvrons ses origines de cet art martial !

Les Français excellent dans cette discipline. Et l'on espère une belle moisson de médailles lors des championnats du monde de judo qui se dérouleront à Budapest du 13 au 20 juin. Mais ce sport que l'on imagine bercé de traditions ancestrales est en réalité relativement récent, car il est né dans la tête d'un étudiant japonais en... 1882. L'inventeur du judo s'appelle Jigoro Kanō. Né en 1860, dernier enfant d'une fratrie de cinq, il grandit dans une période mouvementée de l'histoire nippone, à l'heure où la restauration Meiji éclipse le shogunat. Élève brillant mais de faible constitution, Kanō est le souffre-douleur de ses camarades : humilié par un élève contre lequel il n'a pas su se défendre, l'étudiant apprend

en cachette le *jujutsu* (francisé en ju-jitsu), l'art martial de combat à mains nues perfectionné par les samourais sur le champ de bataille. Mais il en évacue son côté brutal, reliquat d'un Japon féodal belliqueux, et lui associe une dimension morale et philosophique. «J'en vins à penser que je ne devais pas garder quelque chose d'aussi précieux pour moi seul, admittra-t-il plus tard, et qu'il me fallait le transmettre le plus largement au plus grand nombre.»

Le faible contre le fort

En 1882, son diplôme de sciences économiques et de philosophie en poche, Jigoro Kanō commence à enseigner le sport de sa conception – qu'il baptise *jūdō*, «voie de la souplesse». Il donne ses premières leçons dans un dojo qu'il loue au sein d'un temple bouddhiste. Du haut de ses 22 ans, Kanō a condensé le savoir des maîtres samourais et s'approprie son répertoire de clés, de prises et d'étranglements pour créer un sport du faible contre le fort, de l'agressé contre l'agresseur, utilisant le poids

Grand maître Des judokas s'affrontent devant la statue du fondateur de la discipline, Jigoro Kanō (1860-1938).

et l'élan de son adversaire contre lui. L'agilité et la souplesse prévalent sur la simple force brute : «c'est en pliant que la souple branche de cerisier se débarasse de l'adversaire hivernal dont le poids brise les branches rigides» professe le premier des judokas.

Plus qu'un sport, le judo est une discipline intellectuelle, une méthode de sagesse applicable sur le tatami et dans la vie de tous les jours. «Le judo est une méthode d'entraînement applicable à l'esprit et au corps ainsi qu'en ce qui concerne la direction de la vie et des affaires», décrira son fondateur lors d'une conférence à Los Angeles. À la fin du XIX^e siècle, en effet, Kanō effectue plusieurs voyages à l'étranger pour promouvoir sa pédagogie holistique, ce qui lui vaut l'admiration de Pierre de Coubertin. En 1909, il devient le premier membre asiatique à siéger au Comité international olympique. Dans le sillage de ses interventions, le judo séduit de plus en plus d'adeptes. Le premier club européen dédié à la pratique ouvre en 1918 à Londres ; le sport sera intégré au programme olympique en 1964. La Fédération française de Judo, fondée en 1946, rassemble aujourd'hui plus de 500 000 licenciés. **NICOLAS MÉRA**

LE DERNIER SACRE

EXPOSITION DU 11 AVRIL
AU 20 JUILLET 2025

Raconté par Stéphane Bern
et mis en scène par Jacques Garcia

Mobilier national
42 avenue des Gobelins, Paris 13^e



Tempête rouge sur la mer Noire

Les événements survenus à Odessa, il y a cent vingt ans, sur le cuirassé *Potemkine*, étaient d'une gravité extrême ; peuvent-ils pour autant prétendre annoncer – et incarner – la révolution russe alors en gestation ? **PAR FRANCK FERRAND**



É

voquer la mutinerie de 1905 ne revient pas à décrire ce beau film qu'est *Le Cuirassé Potemkine* ; de l'aveu même d'Eisenstein (*lire p. 33*), son chef-d'œuvre est truffé d'inventions visuelles aussi fortes que trompeuses. Certes, le film n'est sorti que vingt ans après, en 1925 ; mais la justesse des faits y a été sacrifiée à la beauté des images – qu'on se rappelle cette bâche répandue sur des marins qu'on s'apprête à fusiller,

ou le fameux landau dévalant l'escalier d'Odessa... Aussi bien, laissant de côté la fiction, nous tenterons d'approcher une vérité plus prosaïque.

Pour le régime impérial, l'année 1905 a failli – douze ans avant 1917 – marquer la fin. Les défaites à répétition infligées par les Japonais depuis l'an précédent n'ont pas seulement terni l'image du tsar autocrate, l'hésitant Nicolas II ; en ridiculisant l'armée russe, elles ont instillé un climat révolutionnaire qui, à Saint-Petersbourg dès janvier, a tourné au bain de sang du «Dimanche rouge».

Dans ce cadre délétère, ce qu'il reste de la marine impériale – notamment la prestigieuse escadre de la mer Noire – passe pour un pôle de stabilité. Des officiers brutaux y tiennent la bride à des matelots issus, pour beaucoup, de la paysannerie. Or, ces marins pauvres sont travaillés par des comités d'agitation qui préparent, pour juillet, une insurrection générale. Que l'Amirauté préfère en détourner le regard ne •••



AKG-IMAGES

Tout puissant Fleuron de la flotte de la mer Noire, le *Potemkine* est armé de 48 canons, dont quatre de 305 mm en tourelles doubles.



Présowie Devant les menaces du commandant en second, les matelots se placent sous l'autorité d'un quartier-maître. Membres d'équipage du cuirassé, le 28 juin 1905.

même. Outré par l'indiscipline du réfectoire, il en réfère à son supérieur et pousse celui-ci à réunir, à contre-cœur, tous les hommes sur le pont arrière. Les voici donc au garde-à-vous, ces marins contrariés, dans leur tenue d'été d'un blanc éclatant, bonnets alignés, avec le ruban qui descend sur la nuque... Golikov, d'une voix lasse, rappelle la discipline nécessaire à bord d'un bâtiment de guerre en opérations. Il désigne la vergue comme un épouvantail, se réservant toujours le droit de faire pendre les récalcitrants... Sur ce, Golikov prie ceux qui, maintenant,

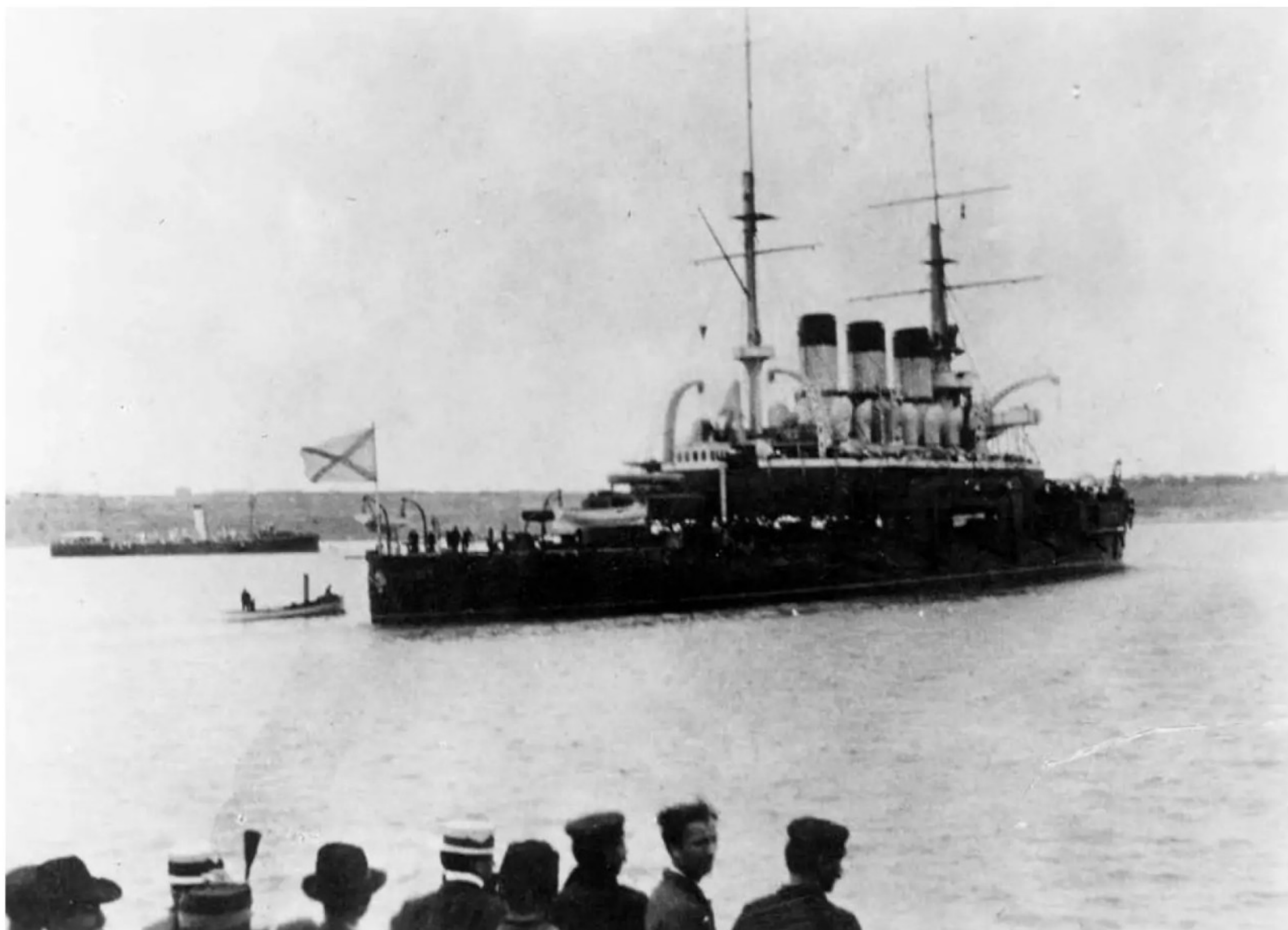
seraient prêts à goûter au bortsch de sortir des rangs! Silence et immobilité; seuls quelques sous-officiers finissent par obtempérer mollement... Le commandant soupire et disparaît dans ses quartiers – il vient de perdre ce qu'il lui restait de prestige. À bord du cuirassé, l'autorité ne tient plus qu'à un fil – fil que le capitaine Ghiliarovski croit tenir mieux s'il insulte l'équipage.

Sur la suite immédiate des événements, les relations divergent... La seule chose dont on puisse être sûr, c'est que des matelots ont conspué Ghiliarovski, et que les agitateurs qui, dans

leurs rangs, n'attendaient que cela, ont joué de leur colère et de leur peur. Ces quatre agents – des sociaux-démocrates infiltrés en vue de l'insurrection de juillet – ont pour chef un jeune homme de 24 ans, au visage avenant, Afanasi Matuchenko. Avec un savoir-faire indéniable, ce quartier-maître entraîne certains matelots jusqu'aux armureries dont il a les clés. Or, quand ils remontent, c'est pour tomber nez à nez avec le second Ghiliarovski qui vise à bout portant l'un des hommes et tire sur lui plusieurs balles; le matelot Vakulintchuk s'effondre. Aussitôt Matuchenko s'empare d'un fusil et le décharge sur le coupable. Cette fois, il n'y aura plus de machine arrière: la mutinerie de l'équipage du *Potemkine* contre ses officiers est consommée.

Meurtres et fuite en avant

À peine le corps de Ghiliarovski à la mer, les insurgés abattent les deux officiers qui le suivaient. Puis c'est au tour du médecin Smirnov, assommé, d'être jeté à la mer. Ce que voyant, plusieurs officiers font le choix de plonger eux-mêmes, et de nager vers le *Torpilleur 267*... Le commandant Golikov, arrêté, dépouillé de ses insignes, implore une grâce; Matuchenko lui laisserait volontiers la vie sauve, mais l'heure n'est plus à la clémence: tué à coups de sabre, le commandant sera jeté comme les autres par-dessus bord. Les mutinés du *Potemkine* ont-ils conscience de la gravité inouïe de leur crime au regard des codes militaires? Probablement... Mais ils n'ont plus d'autre choix désormais qu'une fuite en avant dans la révolution. Le torpilleur gagne le large avec, à son bord, ceux des officiers qui ont sauvé leur peau; mais que peut-il espérer, ciblé qu'il est par le monstre cuirassé? Au troisième obus, sa cheminée vole en éclats. Le 267, vaincu, vient se ranger bord à bord; les officiers sont arrêtés; un seul va rallier la mutinerie: Alexeïev. On hisse le drapeau rouge. Et Matuchenko de s'égosiller: «Camarades, la flotte russe libre possède à présent deux unités!» Dans quel état d'esprit se trouve l'équipage, au moment de mettre le cap sur Odessa? L'exaltation y éteint-elle une sourde angoisse? Les cris des matelots ont • • •



AKG-IMAGES

... change rien à la résolution d'une partie des équipages.

Le plus gros des navires de guerre restés en Russie se trouve être le *Kniaz Potyomkin Tavricheskiy*, (« Prince Potemkine de Tauride »), du nom de ce favori de Catherine II qui avait fondé Sébastopol en 1783: 113 mètres de long, une jauge de 12 000 tonneaux, 48 canons et cinq lance-torpilles... Ce monstre flottant vient d'être repeint en noir mat – avec l'accastillage en jaune vif. Sa présence, à quai ou en rade, tiendrait en respect les émeutiers les plus enfiévrés. Le 26 juin 1905, le *Potemkine*

Vitrine Le *Potemkine* doit restaurer le prestige russe, écorné par la défaite de Tsushima (27-28 mai 1905), qui a vu une flotte japonaise écraser les navires de Nicolas II.

Il deviendra, en fait, un tout autre symbole ! Le *Potemkine* dans le port d'Odessa, le 28 juin.

et son escorte, le *Torpilleur 267*, basés à Sébastopol, mouillent au large d'Odessa pour des exercices de tir. Mais les flots sont plus remuants encore que les hommes; et le commandant Golikov décide de tout reporter. Et puisque le port d'Odessa est proche, autant en profiter pour ravitailler. Le 267 s'éloigne donc quelques heures et revient à la nuit tombée, chargé de vivres – dont

un lot de pièces de bœuf que l'on hisse à l'aide de crocs de boucherie. Le quart de 4 heures renifle cette viande en partie pourrie et proteste; à 7 heures, des matelots s'en mêlent: pas question d'admettre cette infection à l'ordinaire! Informé, Golikov délègue, pour avis, le médecin de bord qui, jugeant la viande «excellente», préconise seulement de la passer au vinaigre... Aussi le bœuf faisandé, préparé en bortsch, est-il servi au réfectoire. Provoquant l'émeute.

“C'est un simple bortsch, la soupe traditionnelle au bœuf, destiné aux matelots, qui met le feu aux poudres. La raison? Une viande pleine de vers”

Pendre les mutins à la vergue

Ce qui pourrait n'être qu'un incident banal se mue en événement par la maladresse du capitaine Ghiliarovski, commandant en second. Autant Golikov est un pacha patelin, bonhomme, autant son adjoint est rigide, arrogant



JUSTIN CREDY SMITH/AGG-IMAGES

En marche Alors que le *Potemkine* révolté mouille dans les eaux d'Odessa, la cité est secouée par un important mouvement social. Sûrs de l'appui des canons du navire, les ouvriers appellent à l'insurrection. Mais les troupes cosaques, mobilisées pour mater les rebelles, chargent sur la foule du haut de l'escalier Richelieu. Une scène mythique, portée à l'écran par Eisenstein...

... pour effet de les griser eux-mêmes, les enivrant de leur propre audace...

Au soir du mardi 27 juin, dans Odessa, un calme apparent dissimule de grandes alarmes. Le général Kokhanov, gouverneur militaire, vient de décréter la loi martiale en ville, la quatrième cité de l'Empire. Il est vrai que des centaines d'ouvriers grévistes sont allés jusqu'à renverser des tramways. Un premier bilan fait état de douze morts, côté forces de l'ordre, et de plusieurs centaines, côté manifestants. Autant dire que c'est un port aux aguets sur lequel le *Potemkine* braque à présent ses canons. Le mercredi au réveil, le drapeau rouge flotte sur les quais. À bord du cuirassé, un comité révolu-

tionnaire, siégeant depuis la veille au soir, a décidé de faire inhumer le corps de Vakulintchuk, «premier martyr de la révolution». L'héroïque dépouille est acheminée à terre en chaloupe; à l'aide d'espars et d'une voile grise du *Potemkine*, ses camarades dressent une tente où exposer le cercueil ouvert. Et c'est une foule silencieuse, recueillie, qui va défiler devant le catafalque, tandis qu'à dix pas de là, des meneurs appellent à l'insurrection.

L'inaction et les palabres

Le monumental escalier Richelieu est envahi dans l'après-midi par une foule confortée – croit-elle – par les canons du *Potemkine*. De loin, à la lorgnette,

Kokhanov observe – puis il fait donner la troupe. Des cosaques à cheval attendaient les insurgés au sommet de l'escalier; ils engagent leurs chevaux dans les marches, piétinent les émeutiers, font un carnage au fusil. Horrifiée, la foule reflue en panique; mais elle est prise à revers, au pied des marches, par d'autres cavaliers surarmés. Le soir venu, le corps de Vakulintchuk, abandonné sous sa petite tente, veillera sur des centaines de cadavres...

À bord du cuirassé mutiné, on ne fait toujours que palabrer, se disputant à l'infini sur la date idoine d'une insurrection générale... Pendant qu'à Sébastopol, l'Amirauté fourbit ses armes, Matuchenko, le chef des mutins,

“Le chef des mutins déclare que la ‘flotte libre russe possède désormais deux unités’”

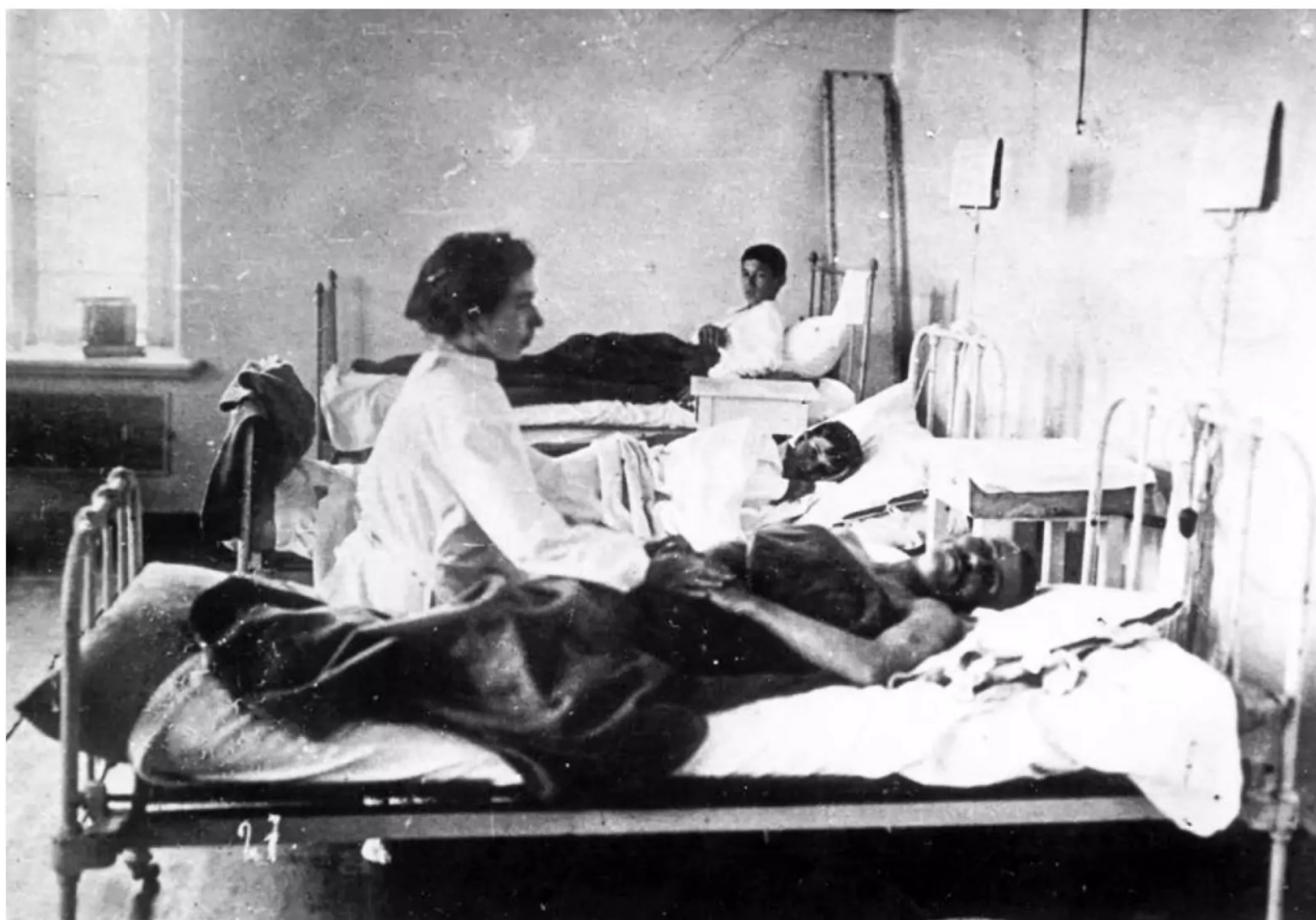
désormais secrétaire du comité révolutionnaire, choisit de rencontrer à terre le général Kokhanov et de passer avec lui un accord verbal en vue des obsèques de Vakulintchuk... Mais au moment où, l'inhumation achevée, les participants reflueront vers les faubourgs, une compagnie de soldats fera feu sur la foule. Sans sommation.

Alors la colère se déchaîne. Ces marins qui, la veille, ont vu, sans trop broncher, mourir des centaines d'ouvriers, ne supportent pas l'idée que trois d'entre eux aient été sciemment pris pour cible. Dans le soir qui tombe, le cuirassé ajuste un premier tir vers le théâtre municipal, état-major de crise de Kokhanov. Le projectile manque sa

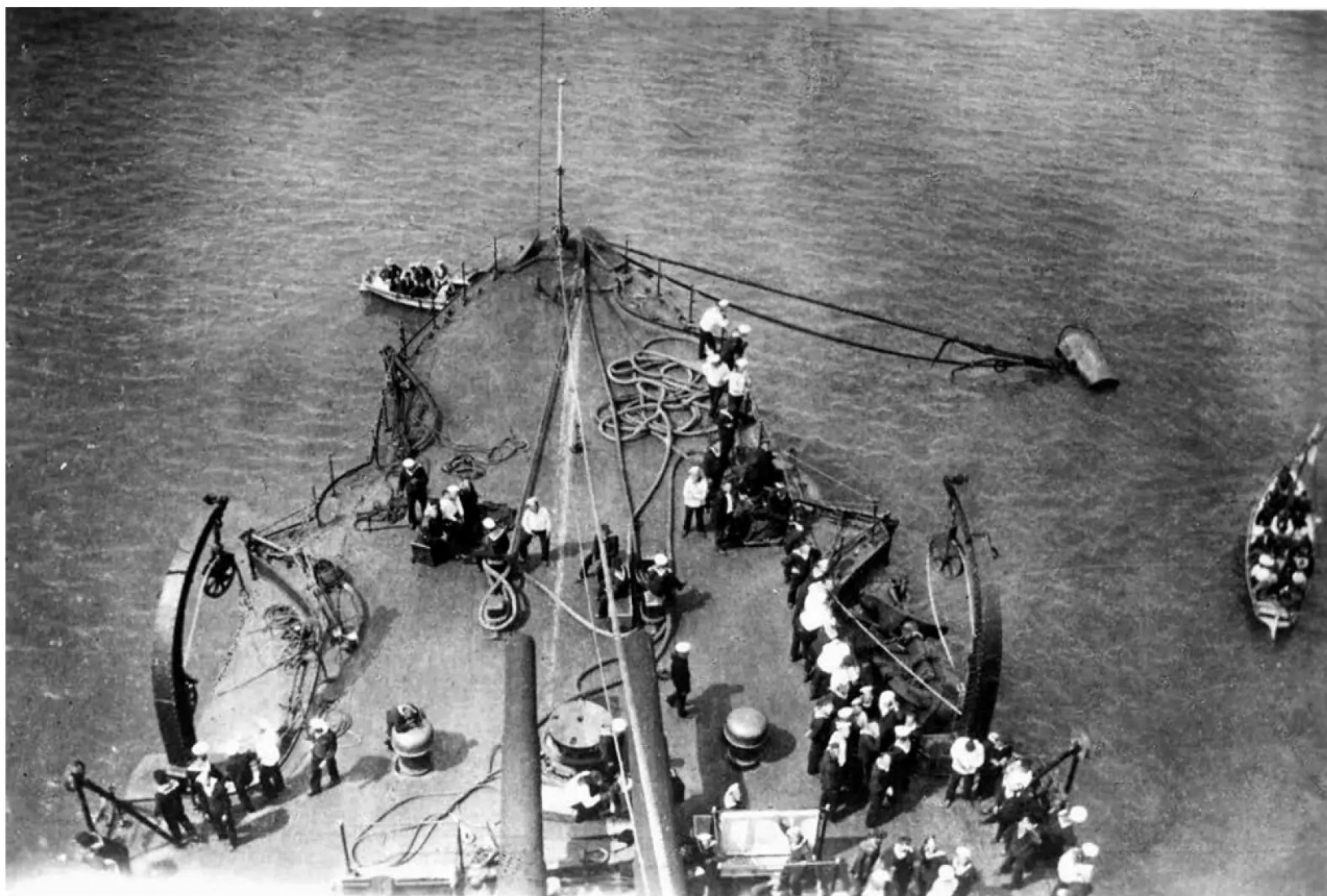
cible – trop long – et détruit un pâté de maisons derrière la cible. Nouveau tir – encore trop long – et de nouvelles maisons s'enflamment... Il n'y aura pas de troisième; Matuchenko décide de garder ses munitions pour un combat plus décisif. Bien lui en prend: une escadre de trois cuirassés, appuyée par un croiseur et quatre torpilleurs, fait déjà route en direction du *Potemkine*.

Guerre civile en mer

Vendredi 30. L'armada tant redoutée est en vue. Le cuirassé révolté et son torpilleur quittent la rade pour aller au-devant de ce péril. Or bientôt, sous les yeux écarquillés des mutins, l'escadre si menaçante met cap au sud et s'éloigne sans avoir tiré un obus! À bord du *Potemkine*, c'est une liesse inexprimable. On jette en l'air les bonnets – pourtant Matuchenko, méfiant, maintient tous ses hommes à leur •••



Sabres et scalpels Descendus à terre, des matelots sont tués ou blessés. Cependant, sur cette photo officielle, l'identité du malade (mutin ou fidèle au tsar ?) n'est pas précisée... Infirmière au chevet d'un membre d'équipage du *Potemkine*, hôpital d'Odessa.



AKG-IMAGES

... poste. Bien vu: sur les coups de midi, l'armada est de retour à l'horizon, accompagnée cette fois de deux bâtiments terrifiants: le cuirassé *Sinope* et le cuirassé-amiral *Rotislav*. Du vaisseau mutin est envoyé ce message radio: «L'escadre doit mettre en panne tout de suite et les commandants en chef se rendre à bord du *Potemkine* pour convenir des conditions de leur capitulation. Nous garantissons leur sécurité.»

À quoi le vice-amiral Krieger, depuis le *Rotislav*, fait répondre: «Je suis effrayé de vos actes. J'exige votre reddition immédiate.» L'affrontement paraît inévitable... L'escadre de Sébastopol est à plein régime sur deux lignes. Le

Échappatoire Pourchassés par des vaisseaux fidèles au tsar, les marins abandonnent les grévistes d'Odessa à leur sort et débutent une errance en mer Noire, qui les mènera à Constanta, en Roumanie. Et c'est dans ce port qu'ils saborderont le navire.

Potemkine se faufile au beau milieu sans essayer le moindre tir. Tension extrême. On se jauge. Au passage, les insurgés hurlent à leurs camarades: «Vive la liberté»; et ce sont bien d'immenses hourras qui leur répondent! Des hourras si formidables que Krieger, impressionné, doutant peut-être de la fidélité de ses équipages, ordonne de faire demi-tour illico! Invraisemblable volte-face. Plus incroyable encore: Matuchenko voit soudain le gros cui-

rasse *Georges-le-Victorieux* se détacher de l'escadre légaliste et se diriger droit vers les mutins! Bientôt, des marins du *Potemkine* sauteront à son bord et prêteront main-forte aux ralliés, pour mettre aux arrêts les officiers! C'est un triomphe pour les insurgés dont l'enthousiasme, dès lors, ne connaît plus de limites. Depuis le théâtre d'Odessa, le général Kokhanov n'en croit pas l'œil qu'il a plaqué à sa longue-vue...

Une bouteille à la mer...

Au matin du samedi 1^{er} juillet 1905, les mutins du *Potemkine* ont pris conscience de la responsabilité historique qui, maintenant, pèse sur leurs épaules: sans doute ont-ils en mains le sort d'une révolution à laquelle, trois jours plus tôt, la plupart d'entre eux ne songeaient même pas! Matuchenko, un peu dépassé par ses responsabili-

“Nous, les marins du cuirassé *Potemkine*, ne sommes ni les assassins ni les bourreaux du peuple, nous sommes ses défenseurs!”



Incontournables !

Ahmès-
Merytamon, épouse
d'Amenhotep I^{er},
règne au début de
la XVIII^e dynastie.

Les reines sont
essentielles aux
missions souveraines,
puisqu'elles sont
la manifestation
terrestre de la déesse

Hathor, tout
comme Pharaon
est l'incarnation du
dieu Rê.

Un chef-d'œuvre de propagande

C'est pour célébrer le vingtième anniversaire de la révolution de 1905 que la commission d'État soviétique, pas encore stalinienne, a commandé à Sergueï M. Eisenstein (1898-1948) un film de propagande bolchevique. Puissamment graphique, allégorique à chaque plan, le chef-d'œuvre de ce jeune cinéaste de 27 ans est tourné puis monté en quatre mois seulement ; à l'origine, son scénario était bien plus ambitieux. Selon les versions, ce film muet, en noir et blanc, dure de 68 à 80 minutes. Qu'on s'en étonne ou pas, lors de l'Exposition universelle de Bruxelles en 1958, plus d'une centaine de critiques de cinéma, issus de nombreux pays, désigneront *Le Cuirassé Potemkine* comme le meilleur film de tous les temps. F. F.



Canon de l'art Le film d'Eisenstein, tourné pour célébrer l'anniversaire de la mutinerie de 1905, est projeté à Moscou (photo). Considéré comme un monument du 7^e art, il se distingue aujourd'hui par son souffle épique plutôt que par sa véracité.

tés nouvelles, confie à son médecin adjoint le soin de s'assurer de l'entier soutien de l'équipage du *Georges-le-Victorieux*. Mission manquée: alors qu'on pensait la situation en mains, le gros bâtiment semble en effet appareiller pour Sébastopol... Matuchenko comprend – trop tard – qu'il a mal placé sa confiance: «Aux pièces! hurle-t-il. Feu sur le traître!» Le cuirassé annonce alors qu'il obtempère et va regagner son mouillage; mais en passant à hauteur du *Potemkine*, il maintient la cadence, file sur son erre et va s'échouer volontairement sur un banc de vase. Matuchenko, épuisé d'avoir longtemps veillé, aphone d'avoir beaucoup crié, est à bout de forces. Ses mutins – des hommes qui, deux heures plus tôt, se pensaient en héros de la révolution – sont gagnés par la peur d'être pris, jugés, pendus... Ils ne songent plus qu'à fuir vers la Rouma-

nie, vers Constanta – en oubliant bien vite que, derrière eux, ils abandonnent à une répression sans merci les grévistes qu'ils prétendaient défendre...

Comme une bouteille à la mer, le cuirassé adresse «au monde civilisé» la déclaration suivante: «Citoyens de tous les pays et de tous les peuples, vous assistez à l'épopée de la grande lutte libératrice. Nous, les marins du cuirassé *Potemkine*, avons unanimement décidé de faire le premier grand pas. Nous ne sommes ni les assassins, ni les bourreaux du peuple, nous sommes ses défenseurs. Notre devise, c'est la mort ou la liberté du peuple russe!» Triste verbiage de fugitifs qui, s'estimant mal reçus en Roumanie, vont repartir vers Théodosia, en Crimée... Là-bas, un oukase de Saint-Petersbourg interdisant à quiconque, en Russie, de prêter assistance aux insurgés, le maire a fait

évacuer la ville pour ne pas endosser la responsabilité d'un bombardement. Le *Potemkine*, bateau ivre, remet alors le cap sur Constanta; ses marins vont obtenir la nationalité roumaine et du travail sur place... Quant aux officiers libérés, ils regagneront Sébastopol à bord du *Torpilleur 267* – et non du *Potemkine*, puisque celui-ci a été sabordé par son propre équipage dans le port roumain!

Renfloué plus tard par les Russes, il sera rebaptisé *Panteleïmon*: «Péquenot»... Qu'importe cette fin sans gloire: la révolte d'une poignée de matelots projetés dans l'Histoire pour avoir refusé d'avalier de la viande avariée va devenir, sous la plume et la caméra des poètes de la révolution, le symbole d'un soulèvement des masses contre l'autocratie tsariste – plus encore: un signe avant-coureur de la parousie bolchevique. ☐

Fabuleuses reines d'Égypte

Pendant mille cinq cents ans, de Hatshepsout à Cléopâtre, elles rejouent, aux côtés de Pharaon, le couple divin Isis-Horus, qui déverse ses bienfaits sur l'Égypte. Et, au gré d'occasions exceptionnelles, des « reines-pharaons » se retrouvent seules à gérer le royaume... aussi bien que les hommes !

Des reines en action, mais pas en titre!

Le terme « reine » n'existe pas en égyptien classique. Mais l'épouse du roi peut acquérir un réel poids politique. Une réalité qui démonte le mythe d'une monarchie égyptienne purement masculine.... **PAR FRÉDÉRIC MOUGENOT**

Épouse de Ptolémée XIII et Ptolémée XIV, régnant seule au nom de son fils Ptolémée Césarion, Cléopâtre VII s'inscrit dans la tradition millénaire des reines d'Égypte. Mais contrairement à quelques-unes de ses prédécesseurs, elle ne franchit jamais le Rubicon égyptien en devenant pharaon. En égyptien classique, il n'y a pas d'équivalent à notre féminin du mot « roi ». La reine d'Égypte est « l'épouse du roi », ou sa « grande épouse » si elle a la préséance sur les autres conjointes. Elle n'a d'existence officielle que par rapport au pharaon. Ainsi, en épousant Pepy I^{er} (vers 2393-2343 av. J.-C.), deux nobles sœurs adoptent le même nom, Ânkhesenpepy, qui signifie « Elle vit pour Pepy »!

Peu d'autonomie donc pour la reine d'Égypte, qui n'en est pas moins essentielle aux missions souveraines. Elle est une manifestation terrestre de la déesse Hathor, comme Pharaon est l'incarnation du dieu solaire garant de l'univers, Rê ou Horus : elle est son équivalent féminin, sans laquelle il n'y a pas d'acte créateur et régénérateur. Leur association sur le trône et dans les rites reproduit l'union du couple divin, qui renouvelle tous les jours et chaque année la création. L'égalité de dignité des époux se manifeste à partir du Moyen Empire par le port de l'uræus, le cobra protecteur des dieux jusqu'alors réservé au pharaon. Leur équivalence atteint son paroxysme sous les règnes d'Amenhotep III et Tiye (vers 1388-1349 av. J.-C.) et d'Akhenaton

et Nefertiti (vers 1349-1333 av. J.-C.). Ces derniers se considèrent même comme les jumeaux Chou et Tefnout, rejetons de l'astre solaire : indissociables, complémentaires et démiurges.

L'épouse du roi doit lui donner un héritier et gagner le titre de « mère du dieu » (ou du roi), qui lui offre une importance symbolique accrue, mais toujours définie par sa relation au souverain. C'est ainsi que certaines reines, même des épouses secondaires, prennent une place cruciale dans les monuments de leur fils monté sur le trône, surtout avant son mariage : c'est qu'un pharaon sans contrepartie féminine serait une aberration, sans équivalent dans les mythes et donc sans grande légitimité. L'implication réelle des reines dans le gouvernement est quasi-imperceptible



CC BY BROOKLYN MUSEUM, CHARLES EDWIN WILBOUR FUND

Un casting royal!

Voici quelques-unes des reines que vous retrouverez au fil des pages de ce dossier... Certaines ont régné comme des rois, tandis que d'autres ont tenu un rôle d'influents conseillères auprès de Pharaon.



HATSHEPSOUT
Épouse de Thoutmosis II puis reine-pharaon (v. 1508 - v. 1475 av. J.-C.).



TIYE
Épouse d'Amenhotep III, mère d'Akhenaton (v. 1398 - v. 1338 av. J.-C.).



NEFERTITI
Épouse d'Akhenaton (v. 1349 - 1333 av. J.-C.).

XVIII^e dynastie

-1500

NOUVEL EMPIRE

MANUEL COHEN/AURIMAGES CHRISTIAN DÉCAMPS/RMN-GRAND PALAIS ANDREA JEMOLO/AURIMAGES MUSÉE DU LOUVRE/CHRISTIAN DÉCAMPS/RMN-GRAND PALAIS

Cléopâtre, le génie politique



La dernière reine lagide se retrouve plongée dans un monde dangereux. Mais, héritière politique et culturelle d'Alexandre le Grand, la souveraine entend restaurer la puissance de son royaume, tout en maintenant une stricte neutralité à l'égard de Rome. **PAR ARNAUD QUERTINMONT**

Cléopâtre... Ce nom, celui de la dernière reine d'Égypte, continue de fasciner à travers les siècles. Figure mythique, elle ne semble essentiellement connue qu'à travers les hommes illustres de son époque: Jules César, Marc Antoine et Octave, le futur Auguste. Mais qui était-elle réellement? Plusieurs découvertes et études récentes permettent de mieux cerner cette souveraine et de mettre



2



3

MUSÉE DU LOUVRE/HERVÉ LEWANDOWSKI/RMN-GRAND PALAIS

Femmes puissantes (1) Ânkhessenpépi II, reine consort (VI^e dynastie), porte son fils, le pharaon Pepy II, sur ses genoux ; (2) la reine Ouret Khenemet-Neferet-Hedjet, épouse de Sesostris II (XII^e dynastie), règne durant l'apogée du Moyen Empire ; (3) Ahmès-Nefertary, sœur et épouse d'Ahmosis (XVIII^e dynastie), fut divinisée dans certaines communautés.

dans les sources officielles, qui font du roi l'unique décideur, interprète de la volonté divine.

Proches du roi et du pouvoir

Certaines ont pourtant dû influencer la politique de leur mari, notamment aux époques où leur statut d'alter ego le permettait. Ainsi les lettres du roi du Mittani (en Anatolie) à Akhenaton et à sa mère Tiye disent clairement que celle-ci était au courant de toutes les affaires du règne d'Amenhotep III et que son fils devrait la consulter. Naturellement, le poids politique des reines pouvait tenir à leur entourage familial, qu'il s'agisse de branches plus légitimes de l'arbre

généalogique, de puissantes factions régionales ou de princes étrangers.

Plus d'une fois, des veuves royales ont assumé la régence d'un successeur trop jeune. Les cas les plus notoires sont de la lignée des régentes qui ont garanti la stabilité de la XVIII^e dynastie balbutiante (fin XVI^e - début XV^e s. av. J.-C.) : Âhhotep au nom d'Ahmosis, sa fille Ahmès-Nefertary pour Amenhotep I^{er} et leur descendante Hatshepsout pour Thoutmosis III. Il n'y a pas de terme égyptien pour désigner ce rôle d'une femme assurant transitoirement la continuité de la monarchie. Mais il existe un précédent mythique : celui d'Isis, qui élève et protège le petit Horus en attendant qu'il

monte sur le trône de son père Osiris. Pourtant, la régente ne se contente pas forcément de rejouer l'histoire divine : la biographie d'un sujet de Thoutmosis III précise bien que ce roi « gouverna sur le trône de celui qui l'avait engendré, tandis que sa seconde, l'épouse du dieu Hatshepsout, administrait le pays, l'Égypte étant soumise à sa politique. »

Le « pharaon » Hatshepsout

Hatshepsout représente la plus célèbre des quelques exceptions, veuves ou héritières, qui ont eu l'autorité et la légitimité suffisantes pour se faire couronner pharaon. Probablement par nécessité, faute de successeur valide, elles ont endossé tous les rôles religieux et politiques de leurs confrères. Le néologisme « pharaonne » s'impose à leur propos, même s'il tend à faire oublier que ces dames se sont conformées au modèle royal masculin en minimisant la part féminine de leur personne publique. Il est aussi une entorse au lexique et à la pensée des Égyptiens, pour qui la royauté semble une mission virile, celle d'incarner un dieu qui est toujours un mâle : aucun mythe ne permet de cautionner des « pharaonnes ».

Cette théorie d'inaptitude des femmes à la monarchie pharaonique a pu être étayée dans l'inconscient des historiens par la brièveté des règnes de Neferousobek (1785-1781 av. J.-C.) et de Taousert (1190-1188 av. J.-C.). Pourtant, le règne, long et prospère, de Hatshepsout fournit un contre-exemple magistral. Finalement, ce que disent surtout les « pharaonnes », c'est la solidité de la tradition royale égyptienne et la force de la fiction de sa continuité depuis Horus : qu'importe qui interprète le rôle, *show must go on!* 🗨



MERYTATON

Fille d'Akhenaton et de Nefertiti ; épouse (honorifique) d'Akhenaton puis reine-pharaon (v. 1350 av. J.-C.).



NEFERTARY

Épouse de Ramsès II (v. 1300 av. J.-C.).



MERYTAMON

Fille de Ramsès II et de Nefertary ; épouse (honorifique) de Ramsès II (v. 1240 av. J.-C.).



CLÉOPÂTRE VII

Fille de Ptolémée XII. Reine d'Égypte (v. 69 av. J.-C. - 30 apr. J.-C.).

XIX^e dynastie

Dynastie lagide

-1000



Jeux d'influence Cléopâtre comprend, dès le début de son règne, l'intérêt de nouer des alliances avec la puissante Rome, tout en préservant les intérêts de son royaume. *La Rencontre entre Octave et Cléopâtre après la bataille d'Actium*, par Louis Gauffier (1788), Édimbourg.

NPL/OPALEPHOTO

en lumière son génie politique. Cette année, trois expositions lui rendent hommage, à Spire, en Allemagne, à l'Institut du monde arabe, à Paris, et à Liège, en Belgique.

Pour comprendre Cléopâtre, il faut d'abord saisir l'environnement qui l'a façonnée. En 332 avant J.-C., Alexandre le Grand conquiert l'Égypte avec le rêve d'unifier l'Orient et l'Occident sous une culture commune, mêlant traditions grecques et locales. À sa mort, en

323 avant J.-C., son empire se morcelle entre ses généraux, donnant naissance aux royaumes hellénistiques. L'Égypte revient à Ptolémée, fils de Lagos, fondateur de la dynastie lagide, aussi appelée «ptolémaïque». C'est au sein de cette lignée que naît Cléopâtre VII, en 69 avant J.-C. Héritière politique et culturelle d'Alexandre, elle est à la fois grecque et égyptienne. Tenter d'affirmer qu'elle était uniquement l'un ou l'autre relève d'un anachronisme: nos conceptions modernes de l'identité, façonnées aux XIX^e et XX^e siècles, ne s'appliquent pas à l'Antiquité. Lorsque la future reine voit le jour, la géopolitique du bassin méditerranéen a bien changé depuis l'époque de son glorieux ancêtre. L'expansion croissante de la République romaine a entraîné la chute progressive des royaumes hellénistiques, et l'Égypte lagide a perdu de vastes territoires, mais elle conserve une relative indépendance, même si l'influence romaine sur ses affaires d'État devient de plus en plus pesante.

Régner seule et préserver l'indépendance de l'Égypte

Pompée, César, Marc Antoine, Octave... tous ont compris l'importance stratégique de l'Égypte, qui contrôle un réseau commercial vital et demeure l'un des principaux greniers à blé de la Méditerranée. Cléopâtre grandit dans un milieu lettré: les enfants royaux bénéficient d'une éducation d'excellence. Mais, dès son plus jeune âge, elle est aussi confrontée à la brutalité et aux implacables jeux de pouvoir. À 10 ans, elle assiste au coup d'État de sa sœur aînée, Bérénice IV, qui s'empare du trône et contraint leur père, ainsi que leurs jeunes frères et sœur, à fuir à Rome. Elle comprend alors que l'argent peut acheter des hommes d'État: depuis des années, son père, Ptolémée XII, s'assure le soutien de figures influentes comme Pompée et César. Ces alliances lui permettent de reconquérir son trône et de faire destituer Bérénice. En représailles, il fait exécuter sa propre fille. La quête et l'exercice du pouvoir sont souvent incompatibles avec les considérations familiales et la pitié. À sa mort, en 51 avant J.-C., Ptolémée XII laisse le pouvoir à Cléopâtre VII et à

son jeune frère Ptolémée XIII. Mais un conflit éclate entre eux, poussant Jules César à intervenir. Ses objectifs sont multiples: réconcilier le couple royal – Rome est l'exécuteur testamentaire du défunt roi –, sécuriser l'approvisionnement en blé de Rome, récupérer les dettes contractées par Ptolémée XII et renforcer sa propre influence. De son côté, Cléopâtre a des ambitions claires: régner seule, préserver l'indépendance de l'Égypte, restaurer une partie de la grandeur territoriale de son pays et tirer le maximum de bénéfices d'une alliance avec Rome.

À la suite d'une nouvelle révolte, Ptolémée XIII trouve la mort, et Cléopâtre épouse symboliquement son autre frère, Ptolémée XIV. Âgée de 21 ans, elle entame alors une liaison avec Jules César, de trente-trois ans son aîné. Leur alliance est fructueuse: chacun y trouve son intérêt. Forte de ce soutien, la reine lance une série de réformes économiques et sociales. En effet, la souveraine hérite d'un pays en crise. L'administration est gangrenée par la corruption, le pays est ruiné et la perte de Chypre et de la Cyrénaïque entraîne une chute des revenus fonciers et commerciaux. L'économie, affaiblie, doit être redressée. Lors de ses deux voyages à Rome, entre 46 et 44 avant J.-C., Cléopâtre approfondit sa connaissance du fonctionnement politique romain et rencontre les principales figures de l'État. Elle donne également naissance à Ptolémée XV, surnommé Césarion, qu'elle présente comme le fils de Jules César. Par cette naissance, la reine assure la continuité de sa dynastie et renforce la protection de son royaume: bien que considéré comme illégitime par la loi romaine, son fils reste l'héritier d'un Romain puissant. Cependant, César est assassiné en 44 avant J.-C. De retour à Alexandrie, Cléopâtre fait exécuter son époux politique, Ptolémée XIV, et s'installe seule au pouvoir, associant son fils au trône avec l'accord de Marc Antoine et d'Octave.

Consciente que la survie de son régime passe par une neutralité stratégique, elle choisit de rester en dehors de la guerre civile qui ravage Rome et se concentre sur la *suite page 42 • • •*



Superstar (1) Affiche d'une opérette d'Oscar Straus (1923). (2) Grappa de Vénétie. (3) Film de Jack Starrett (1973). (4) Savon - mais sans lait d'ânesse ! (5) Film de Cecil B. DeMille, avec Claudette Colbert (1934), qui promeut aussi des cigarettes américaines (11). (6) Marque de colle française depuis 1930. (7) Boîte à cigarettes hongroise (XX^e s.). (8) *Liz en Cléopâtre*, par Andy Warhol (1962). (9) Film de Mankiewicz avec Élisabeth Taylor (1963). (10) Album de folk américain.

CORBIS/GETTY IMAGES

PUBLIC DOMAIN SOURCED / ACCESS RIGHTS FROM JUS / ALAMY STOCK PHOTO

POPIMAGES/ALAMY STOCK PHOTO

PUBLIC DOMAIN SOURCED / ACCESS RIGHTS FROM EDWARD ROTH / ALAMY STOCK PHOTO



Culture pop et business à jamais et pour l'éternité

Le personnage de Cléopâtre est décliné à toutes les sauces. Elle reste une muse pour de nombreux cinéastes et artistes, et inspire aussi une grande variété de produits de la vie quotidienne, parfois sans aucun rapport avec la célèbre reine d'Égypte. Mais si cela fait vendre...



... prospérité de l'Égypte. Elle poursuit ses réformes en recouvrant les impayés et en assainissant une administration corrompue. Face aux famines causées par plusieurs sécheresses, elle contrôle le prix du blé afin de garantir l'approvisionnement de sa population, notamment à Alexandrie, son principal bastion de soutien. Sur le plan économique, elle modifie le système monétaire en attribuant une valeur fixe aux pièces. Jusqu'alors, celles-ci étaient évaluées selon leur poids en métal, favorisant les monnaies d'argent au détriment de celles de bronze. En introduisant une monnaie de bronze réglementée, elle facilite les échanges et élargit son usage à l'ensemble du royaume. Pour la première fois, son portrait, jusque-là réservé aux pièces d'or et d'argent, apparaît également sur les monnaies de bronze, diffusant ainsi son image et ses ambitions politiques à grande échelle.

Cléopâtre règne sur un territoire multiethnique, composé notamment d'Égyptiens, de Grecs et de Juifs. Les sources archéologiques et papyrologiques témoignent de sa politique d'ou-

verture et de bienveillance envers ces différentes communautés. Elle semble avoir eu à cœur de satisfaire l'ensemble de ses sujets. Après des années de guerre civile, Rome est enfin pacifiée. Marc Antoine se voit confier la gestion administrative et juridique de l'Orient. Pour Cléopâtre, alors âgée de 27 ans, il devient essentiel de se rappeler au bon souvenir de Rome. Convoquée en 41 avant J.-C. par Marc Antoine, désireux de s'assurer de son soutien, elle se rend à Tarse, en actuelle Turquie.

Des enfants, des alliances et des compromis

Fidèle à son sens du spectacle, la reine orchestre une arrivée grandiose à bord d'un véritable palais flottant. Elle y affirme son statut divin – en Égypte, le pharaon est une divinité – et affiche un mode de vie digne des dieux. La monarchie ptolémaïque, comme le culte royal qui l'entoure, s'inscrit à la croisée des influences grecques et égyptiennes. Marc Antoine est séduit, et leur liaison commence. Suivant un schéma éprouvé, Cléopâtre s'associe à un puissant homme d'État romain

et scelle plusieurs accords politiques. Parmi eux, l'élimination de sa jeune sœur, qui avait comploté avec Ptolémée XIV. Toute menace familiale à son pouvoir est désormais écartée. De retour à Alexandrie, elle donne naissance à des jumeaux en 40 avant J.-C., renforçant une fois de plus la dynastie avec des enfants d'ascendance romaine. En 36 avant J.-C., elle donne naissance à un troisième enfant : Ptolémée Philadelphie. D'un point de vue politique, Cléopâtre profite de cette alliance pour récupérer plusieurs territoires perdus. Ces terres ne sont pas arrachées aux possessions romaines, mais lui sont confiées en gestion. L'Égypte devient ainsi une monarchie alliée et cliente de Rome. Cléopâtre a bien compris que préserver l'indépendance de sa couronne exige certains compromis.

Or l'influence grandissante de Cléopâtre inquiète Octave. Avec le soutien du Sénat romain, il déclare la guerre à cette reine étrangère, accusée d'avoir perverti le noble Romain qu'est Marc Antoine. En réalité, il ne s'agit que d'une lutte de pouvoir romaine, où les mots travestissent une nouvelle guerre civile. En 30 avant J.-C., Cléopâtre, défaite, met fin à ses jours, évitant ainsi probablement d'être exhibée en triomphe à Rome comme la reine orientale vaincue. Elle entre ainsi dans la légende. Ses fils seront vraisemblablement exécutés afin d'éliminer toute possibilité de résurgence de la dynastie ptolémaïque. L'Égypte tombe alors sous le contrôle romain.

Dès lors, la propagande d'Octave – futur Auguste – peut se déployer. Elle efface l'image d'une femme politique de génie pour ne laisser subsister que celle d'une souveraine orientale, séductrice et dépravée. L'écriture du mythe de Cléopâtre peut commencer. 



Un voyage fructueux En 41 avant J.-C., afin de garder le contact avec Rome, Cléopâtre se rend à Tarse (actuelle Turquie), où elle rencontre Marc Antoine.

Le Débarquement de Cléopâtre à Tarse, par Gérard de Lairese (XVII^e s.), musée du Louvre.

César et Cléopâtre, Musée historique du Palatinat, Spire (Allemagne), jusqu'au 26 octobre. www.museum.speyer.de

Regards intemporels, des pharaons à aujourd'hui, fondation Boghossian-Villa Empain, Liège (Belgique), jusqu'au 7 septembre. www.villaempain.com

Le mystère Cléopâtre, Institut du monde arabe, Paris (5^e), du 11 juin au 11 janvier 2026, www.imarabe.org

Un regard masculin pour le moins problématique...

Dès la mort de Cléopâtre, les historiens romains, commandités par Octave, se hâtent de salir sa mémoire. Les pires préjugés pleuvent sur la souveraine, avant que n'arrivent les idées fausses, qui ne cèdent la place qu'à une certitude : la permanence d'une fascination masculine plutôt perverse... **PAR ARNAUD QUERTINMONT**



Objet de fantasme Étendue sur une peau de tigre, poitrine offerte, Cléopâtre est érotisée même dans la mort, une image en décalage avec celle de la femme politique de l'Antiquité. Par Achille Glisenti (1848-1906), Pinacothèque Tosio Martinengo, Brescia.

La légende de Cléopâtre s'écrit déjà de son vivant. Son mode de vie imprégné d'hellénisme, digne des déesses, fascine. L'un des épisodes les plus emblématiques en est son arrivée à Tarse : mise en scène spectaculaire, où elle apparaît sur un palais flottant, incarnant Aphrodite, déesse de l'Amour. Mais l'image que nous avons d'elle aujourd'hui, souvent éloignée de la réalité historique et archéologique, est avant tout le produit de la propagande romaine orchestrée par Octave.

L'ascension politique de Cléopâtre inquiète Octave. Cependant, il ne peut déclencher une guerre civile contre Marc Antoine sans risquer de ternir sa propre gloire : vaincre un Romain ne saurait être un exploit. Il cible alors Cléopâtre, qu'il ne nomme jamais, la réduisant à « l'Égyptienne » qui incarne tout ce que Rome rejette : une femme de pouvoir, une reine orientale qui aurait ensorcelé Marc Antoine, le privant de sa virilité, dans une société où le pouvoir

doit rester entre les mains des hommes.

Après la mort de Cléopâtre, Octave prend, en 27 av. J.-C. le nom d'Auguste et se pose en garant des valeurs romaines, affirmant avoir mis fin à près de soixante-dix ans de guerre et défendu Rome contre l'influence corruptrice d'une reine orientale. Les auteurs latins, au service de cette propagande nationaliste, forgent alors une image déformée de Cléopâtre. Horace, Virgile et Properce la dépeignent comme une créature perverse et dangereuse, allant jusqu'à suggérer qu'elle se prostituait à ses esclaves. Avec le temps, cette vision évolue. Cléopâtre devient une figure érotisée, une femme fatale manipulatrice qui précipite ses amants vers la mort. Entre attraction et répulsion, elle se transforme en objet de fantasme, incarnant à la fois le désir et le danger.

Après une période d'oubli relatif, elle refait surface au XIV^e siècle. Dans *L'Enfer* de Dante, elle apparaît comme une femme trahie et tourmentée par l'amour. Peu à peu, son image tragique

s'impose, jusqu'à être définitivement cristallisée par Shakespeare dans *Antoine et Cléopâtre* en 1607. Parallèlement, un autre élément de son mythe se développe : son suicide. Dès le XV^e siècle, on la représente mordue au sein par un serpent. Cette iconographie rencontre un immense succès jusqu'aux XIX^e et XX^e siècles. La mort de Cléopâtre, presque orgasmique, fascine et trouble. De femme fatale à reine manipulatrice et colérique, Cléopâtre incarne désormais aussi un idéal de beauté sulfureux. Son image, détournée, s'invite jusque dans les publicités vantant les mérites des cosmétiques et des salons de beauté, preuve de sa fascination intemporelle.

Reflet des préjugés d'une société occidentale masculine face à une femme au génie politique incontestable, cheffe d'État et souveraine, le mythe de Cléopâtre perdure. Inlassablement, on l'érotise, transformant la dernière reine d'Égypte en une figure à la fois fascinante et fantasmée. **■**



La petite fabrique d'une reine iconique

Comment Cléopâtre a-t-elle pu bénéficier d'une telle aura, malgré le peu d'éléments matériels que nous détenons de son existence ? Un « mystère » que l'Institut du monde arabe s'emploie à déchiffrer, étape par étape. **PAR STÉPHANIE GATIGNOL**

Pas de trace de son palais, ni de son tombeau, peu d'éléments sur son quotidien... Pour approcher ce que fut le règne de Cléopâtre, il y a bien les textes d'écrivains romains, mais «ils sont inspirés par Octave auquel elle a résisté et ils la déprécient», précise Claude Mollard, commissaire général de l'exposition de l'IMA. Il s'agissait donc d'abord de rétablir la vérité à son sujet, à la lumière des découvertes historiques et archéologiques. La copie d'un papyrus signé de sa main raconte, ainsi, son sens commercial ; 16 pièces de monnaie la montrent sous un autre profil que celui d'une beauté fatale... bref, le retour aux sources écarte le portrait d'une tentatrice pour dessiner celui d'une cheffe d'état charismatique, menant une active politique de réformes au profit de son pays.

Après cette mise au point, le parcours s'intéresse à la façon dont les artistes et écrivains occidentaux s'emparent du personnage à partir de la Renaissance. «On s'entiche de son histoire, de celle de ses amants, elles permettent de passer outre les tabous institués par l'Église et le pouvoir absolu.» Des sculptures, des tableaux comme *Cléopâtre se donnant la mort* de Claude

Vignon (1647) ou *Cléopâtre essayant des poisons sur des condamnés à mort* d'Alexandre Cabanel (1887) donnent à voir la construction progressive de «sa légende rose et noire».

L'incarnation des libérations

L'arrivée du septième art, dès 1899, et un court-métrage de Méliès contribuent à ériger la reine d'Égypte en mythe à la fois esthétique et politique. «Au XX^e siècle, Cléopâtre devient une sorte d'incarnation des volontés de libération». En Égypte pour défier l'occupation anglaise, aux États-Unis où sa supposée négritude l'érige en alliée des Afro-américains. «Et aujourd'hui, elle est une icône de la libération des femmes».

Pour illustrer ces mues, le parcours entrelace œuvres anciennes et contemporaines. Avec son *Kiosque de Cléopâtre*, Shourouk Rhaïem rappelle la quantité de produits dérivés qu'elle a suscités. Dans *Seconde ébauche*, Esmeralda Kosmatopoulos a remplacé les qualificatifs hostiles à Cléopâtre de trois textes romains par des termes évoquant son intelligence, sa force et son indépendance. Face au fascinant *Trône de Cléopâtre* de Barbara Chase-Riboud, chacun pourra décider, en connaissance de cause, quelle figure il veut



1
3



COLLECTION PARTICULIÈRE/SP ESMERALDA KOSMATOPOULOS/SP

y installer: une souveraine conforme à l'histoire... ou à ses fantasmes. **■**

Le mystère Cléopâtre, Institut du monde arabe, Paris (5^e), du 11 juin 2025 au 11 janvier 2026. www.imarabe.org



6

L'Institut du monde arabe
présente l'exposition-événement

Du 11 juin 2025
au 11 janvier 2026

Le mystère Cléopâtre

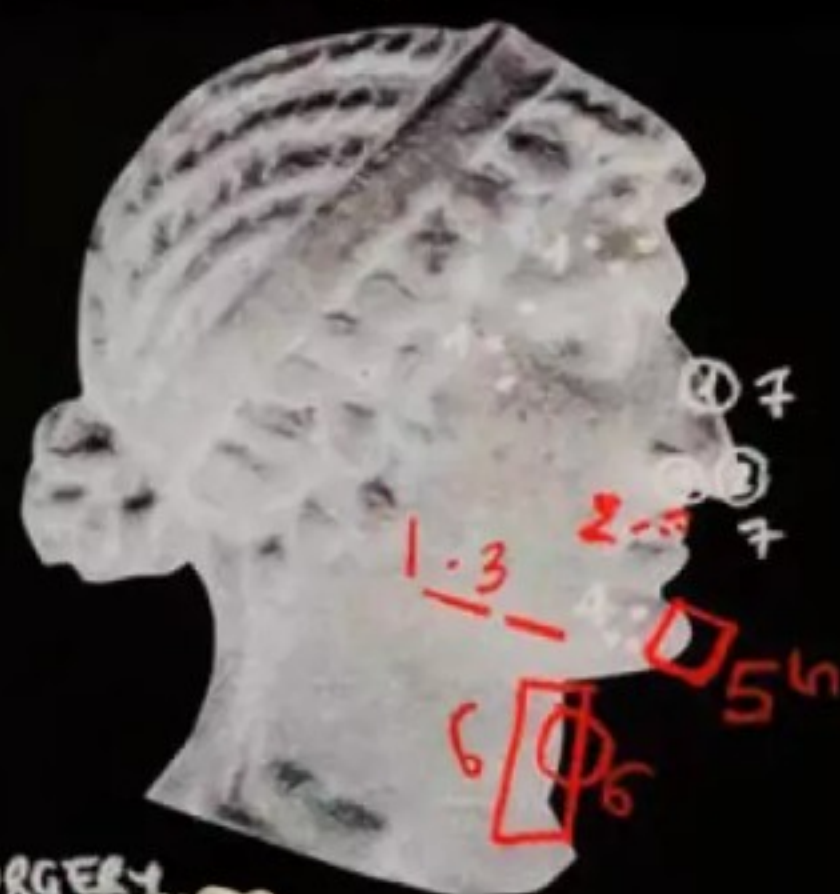
INSTITUT
DU MONDE
ARABE

2



4 5

- 1 Pointe for below my
- 2 Pointe for below my — 2 HA for nt coming
- 3 Pointe (ANGUS) HA — 3 HA CANNULA
- 4 Pointe HA my



SURGERY
5 ORTH
6 D N
7 ④ REO



MUSÉE DU LOUVRE/S. MARÉCHALLE/RMN-GRAND PALAIS/SP

Multiple Avec *Environ cinq centimètres* (1), Esmeralda Kosmatopoulos figure le célèbre nez, puis liste les opérations esthétiques qui lui permettraient de ressembler à la pharaonne dans *I want to look like Cléopâtre* (4). *Le Trône de Cléopâtre* (2), de Barbara Chase-Riboud, célèbre la cheffe d'État. *Sarah Bernhard dans le rôle de Cléopâtre* (3), de Georges-Antoine Rochegrosse, magnifie deux femmes puissantes. *Cléopâtre mourant* (6), du sculpteur François Barois (1700), et *Cléopâtre essayant des poisons sur les condamnés à mort* (5), de Cabanel (1887), évoquent sa fin tragique.

Hatshepsout, la première « grande femme » de l'Histoire

On la désigne « grande épouse royale », « première des nobles dames »... Des qualificatifs suffisamment parlants, dévoilant la puissance de Hatshepsout, qui devient régente vers 1478 av. J.-C., puis « roi », et marque l'Histoire par ses talents. **PAR BÉNÉDICTE LHOYER**



Parmi les dames de la couronne d'Égypte, Hatshepsout est sans doute l'une des plus connues. Le destin a manifestement œuvré pour mener cette femme à saisir les rênes du pouvoir. À la XVIII^e dynastie (1539-1295 av. J.-C.), cette fille de Thoutmosis I^{er} épouse son demi-frère Thoutmosis II. Elle porte le titre de «grande épouse royale» au-dessus du cartouche qui enserme son nom, Hat-

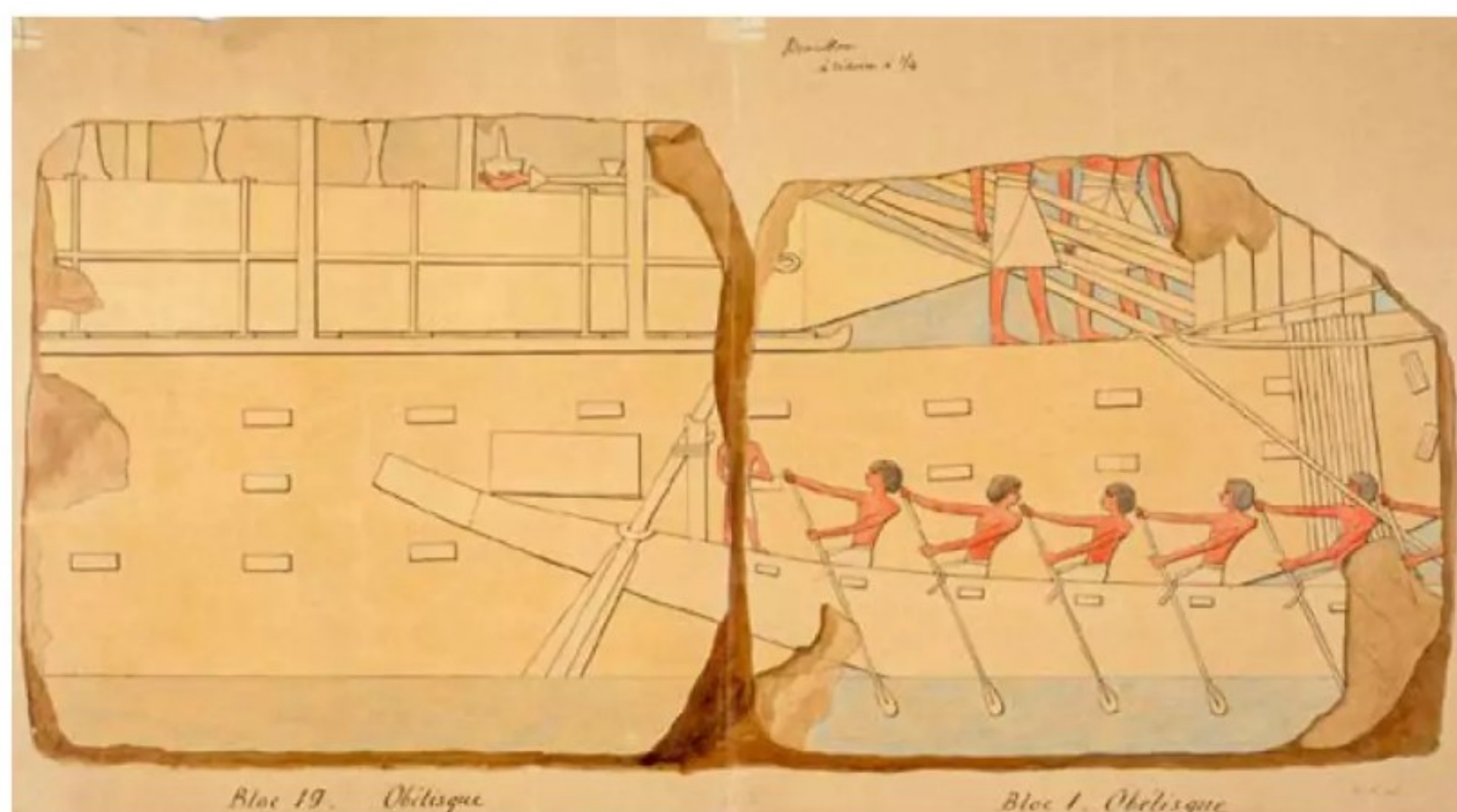
shepsout, signifiant «la première des nobles dames». Mais Thoutmosis II meurt après seulement trois ans de règne. Son héritier, Thoutmosis III, né d'une épouse secondaire nommée Isis, est trop jeune pour régner. Hatshepsout exerce donc la régence – situation normale dans l'histoire égyptienne. Mais en l'an 7, elle se fait couronner roi, ce qui constitue un basculement inédit. En adoptant une titulature royale complète, elle devient la seconde •••



Mort sur le Nil Au cœur du cirque de Deir el-Bahari, sur la rive ouest du Nil à Louxor, et non loin de la Vallée des Rois, se dresse le temple de millions d'années. D'admirables bas-reliefs y racontent la naissance et l'enfance de la reine Hatshepsout (voir statue p. 46, trouvée à Louxor et conservée au Musée national d'Alexandrie) ainsi que son expédition au pays de Pount.

JOHN WARBURTON-LEE PHOTOGRAPHY/ALAMY STOCK PHOTO

Symbole solaire Hatshepsout a fait ériger de nombreux obélisques en l'honneur du dieu Amon (ici à Karnak). Elle-même était souvent représentée en homme avec des attributs de pharaon tels que la coiffe *némès* et la barbe postiche.



MAH MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE, VILLE DE GENÈVE - DON DE LOUISE MARTIN, 2006

Le transport des obélisques

Le portique sud de la terrasse inférieure du temple funéraire d'Hatshepsout à Deir el-Bahari est orné d'une scène exceptionnelle (*ci-dessus, dessin préparatoire pour l'ouvrage descriptif du temple, par Naville et Clarke, 1895*) : le transport d'une paire d'obélisques entre le lieu d'extraction, l'île Éléphantine (en face d'Assouan), et le lieu d'érection, le temple d'Amon à Thèbes, distants de 220 km. Chacun des monolithes en granit mesure 28,50 mètres et pèse 300 tonnes. À gauche apparaît une immense péniche, à la coque renforcée par des cordages et des poutres. Les obélisques, posés tête-bêche et solidement fixés sur des traîneaux, sont installés au centre du navire, équipé de quatre avirons gouvernails. En avant, on aperçoit l'énorme dispositif prévu pour haler les blocs : trois trains de neuf bateaux remorqueurs reliés entre eux, conduits par trois bateaux guides indépendants chargés de sonder le fleuve pour donner les ordres de navigation. Ceux-ci abritent la force militaire de l'expédition, qui compte, toutes professions confondues, plus d'un millier de personnes : 30 navires de 30 rameurs chacun, donc, plus l'intendance. Le convoi est escorté par quatre embarcations : un bateau de liaison assurant la communication entre les différentes entités du convoi et trois bateaux accompagnateurs où s'effectuent les rites devant assurer la réussite de l'expédition.  AUDE GROS DE BELER

... femme à monter sur le trône après Neferousobek trois siècles plus tôt (à la XII^e dynastie, au Moyen Empire). À partir de là, deux théories s'affrontent, qui révèlent une Hatshepsout avide de pouvoir et tacticienne avisée. Loin de la caricature, elle est incontestablement clairvoyante et préserve son autorité.

La reine de la construction

La première hypothèse consiste à voir en la reine l'instigatrice d'un coup d'État. En récupérant la couronne, elle aurait évincé Thoutmosis III et conservé le pouvoir jusqu'à sa mort vers l'an 22. Cette opinion ferait alors de Hatshepsout une sorte de marâtre revêche, écartant le petit roi légitime, image entretenue par une certaine littérature. La seconde voie est plus nuancée, plus

logique et étayée par quelques informations. L'enfant Thoutmosis aurait été désigné roi par l'oracle d'Amon lors d'une fête suggérant ainsi l'existence d'un autre prétendant au trône susceptible d'être un demi-frère. Ainsi, face à la menace d'un clan adverse au sein de la famille royale, le couronnement de

Hatshepsout aurait été un moyen de sécuriser le pouvoir d'un jeune Thoutmosis III fragile, et d'éviter un risque de complot.

Toujours est-il que Hatshepsout conserve le pouvoir jusqu'à sa mort, sans jamais éclipser l'image du jeune roi. Et pendant tout son règne, les dates sont exprimées en fonction des années de gouvernement de Thoutmosis III, même sur les monuments de la reine. Après la mort de Hatshepsout, pour des raisons idéologiques, Thoutmosis III remplace le nom de sa tante et celui de son grand-père par le sien et celui de son père. En effet, sa légitimité repose sur sa filiation directe avec Thoutmosis II, et Hatshepsout n'est

“Hatshepstout conserve le pouvoir jusqu'à sa mort sans jamais éclipser l'image de Thoutmosis III”

pas sa mère. Dès le début du règne, les documents montrent une politique de construction sur tout le territoire, de la Nubie avec le temple du dieu Dedoun à Semna jusqu'au Sinaï avec un temple d'Hathor à Serabit el-Khadim. À Karnak, une chapelle, le *Netjerymenou*, est dédiée à feu Thoutmosis II par son fils et la régente Hatshepsout. Utilisée pour le culte quotidien d'Amon-Rê, elle est néanmoins démontée à partir de l'an 7, lorsque Thoutmosis III est âgé d'environ 12 ans et que Hatshepsout devient roi.

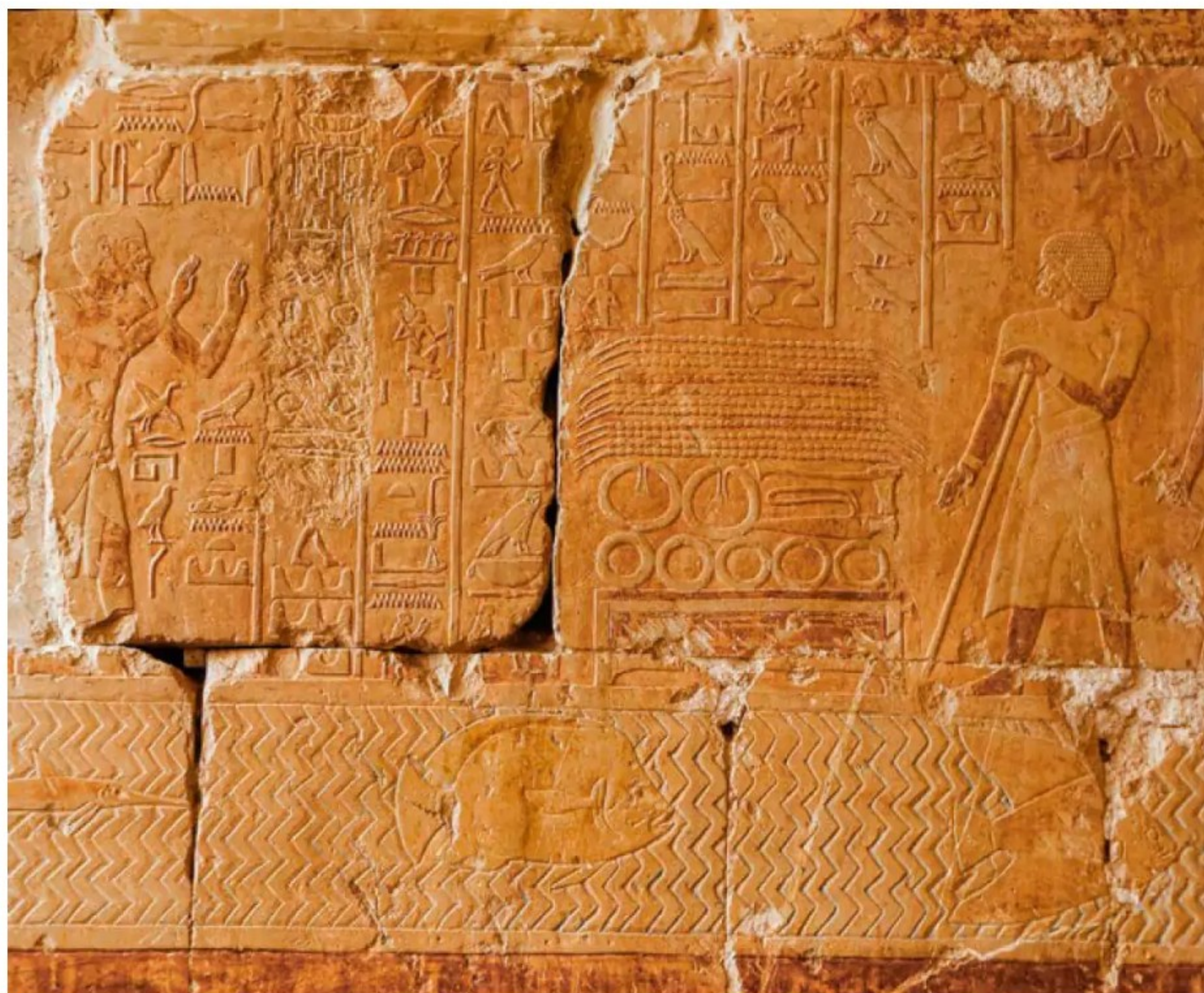
Ensuite, elle lance l'édification du *Djeser-djeserou* (le «sacré des sacrés»), son temple de millions d'années [du nom des lieux de culte que se font bâtir les pharaons, ndlr]. Inspiré par le temple funéraire voisin du fondateur du Moyen Empire, Montouhotep II (vers 2030 av. J.-C.), cet édifice en trois terrasses s'adosse à la falaise. Ses parois sont décorées d'images de la reine figurée en homme et entourée de nombreuses divinités. La découverte de blocs de calcaire colorés nous permet d'imaginer la splendeur du bâtiment à l'état neuf. Le cirque rocheux de Deir el-Bahari, qui surplombe le temple, est le lieu saint consacré à Hathor [déesse de la joie et de l'amour, ndlr], face au temple de Karnak sur la rive opposée du Nil, d'où son nom : «Celle qui fait face à son maître».

Un règne peu pacifique mais tourné vers le commerce

Car le domaine d'Amon est au cœur de la stratégie de Hatshepsout. C'est dans la zone entre le IV^e et le VI^e pylône que nombre de travaux sont entrepris : la transformation d'une salle de couronnement appelée *Ouadjyt* («la Verdoyante»), où Hatshepsout fête son jubilé en l'an 16, et l'érection de six obélisques en granit rose d'Assouan. Un seul subsiste encore, haut de 28,52 m. Près du naos, elle édifie la «Chapelle rouge», un reposoir de barque en diorite noire et en quartzite rouge, baptisé «La place du cœur d'Amon». Chaque bloc est décoré à l'avance puis assemblé, devenant ainsi l'un des premiers cas d'architecture préfabriquée, et le témoin de l'usage d'outils en bronze en quantité et qualité inégalées aupa-

ravant ! Lors des processions, Amon fait une halte dans ce bâtiment décoré de célébrations religieuses, du couronnement de Hatshepsout et de textes oraculaires. Des chapelles-reposoirs construites jusqu'au temple de Louxor pour la fête d'Opet, il ne reste que celle de la première cour de ce sanctuaire, usurpée par Ramsès II.

Enfin, en Moyenne Égypte, un temple spéos dédié à la déesse lionne Pakhet conserve une longue inscription où Hatshepsout relate tous les travaux qu'elle a entrepris dans la région. À Éléphantine, elle bâtit un temple périptère pour la déesse Satet. À cela s'ajoutent toutes les statues à l'image de Hatshepsout, féminines ou masculines, •••



L'expédition au pays de Pount

Sur la demande d'Amon, Hatshepsout organise une expédition commerciale au pays de Pount (bas-relief ci-dessus) pour se procurer de grandes quantités d'aromates, en particulier des «arbres à encens verts» – c'est-à-dire avec leurs racines –, destinés à être plantés «de chaque côté de son temple» pour répondre aux besoins du culte. Le récit de cette mission couronnée de succès couvre le portique sud de la terrasse intermédiaire de Deir el-Bahari. Ce sont donc cinq grands navires qui accostent le long des rives de Pount, que l'on situe généralement vers le détroit de Bab el-Mandeb (sud-ouest du Yémen). Non loin de la côte se trouve un village de huttes rondes, où logent les Grands de Pount qui s'avancent vers Nehesy, le chef de l'expédition, accompagné d'un capitaine et de huit soldats. En tête de la délégation avancent Parakhou, le roi de Pount, et Aty, sa femme, marquée par une obésité qui l'a rendue célèbre ! La rencontre est chaleureuse et se termine par un échange de cadeaux. Les images se concentrent ensuite sur le traitement des arbres à encens, déracinés et placés dans des paniers en osier, et sur le chargement des bateaux pour le voyage de retour – non représenté. On se retrouve donc en Égypte, en présence d'Hatshepsout, qui accueille les navires égyptiens et surveille le déchargement des multiples produits rapportés de Pount. ■ AUDE GROS DE BELER

... arborant les *regalia*. Nombre de ces travaux ont été supervisés par l'homme de confiance de la souveraine, l'intendant d'Amon Senenmout. L'interprétation d'un graffiti pornographique postérieur dans une grotte au-dessus de Deir el-Bahari l'a transformé sans raison en amant de la reine...

Le fait qu'Hatshepsout soit une femme a pu laisser croire que son règne serait pacifique. Pourtant, la souveraine intervient pour mater des rébellions. Trois en Nubie – au début du règne, puis en l'an 12 et l'an 20 – et une en Canaan autour de l'an 7. Dans le Spéos Artémidos, Hatshepsout affirme qu'elle est «venue comme Horus, mon uræus s'enflammant contre mes adversaires», un avertissement manifeste. Toutefois,

il est clair que le commerce international prend une dimension nouvelle sous son règne, avec des objets précieux venus de Nubie (or, ébène, ivoire), du Sinaï (cuivre et turquoise) ou du Liban (cèdre). Mais c'est surtout l'expédition au pays de Pount qui est restée dans les mémoires grâce aux reliefs de Deir el-Bahari (*lire l'encadré p. 49*).

Héritière légitime par l'oracle d'Amon... et par son père

Afin de renforcer sa légitimité, Hatshepsout déploie plusieurs stratégies inédites. À Deir el-Bahari, les parois montrent sa conception divine par sa mère Âhmès et Amon ayant pris l'apparence de Thoutmosis I^{er}. Sa naissance est suivie de sa présentation auprès des

divinités du Nord et du Sud, dans les bras du dieu lui-même, un récit repris par les pharaons suivants, comme Amenhotep III et Ramsès II.

Les textes insistent sur le fait qu'elle a été choisie comme légitime héritière par l'oracle d'Amon, en l'an 2 de son père Thoutmosis I^{er}. Le «Texte de la jeunesse», dans son temple funéraire, souligne que ce dernier avait emmené Hatshepsout dans nombre de temples, partout en Égypte, afin de la présenter aux divinités, preuve de son bon droit. C'est donc tout un arsenal architectural et littéraire que cette femme exceptionnelle déploie pendant près de quatorze ans. Cette dame, bien qu'effacée des listes royales, a marqué son temps et l'histoire antique.

Tetichéri, la vraie fondatrice du Nouvel Empire

Ahmosis passe pour le fondateur du Nouvel Empire. Pourtant, le preux guerrier vainqueur des Hyksos est un jeune enfant au jour de la victoire, en l'an 3 de son règne (vers 1550 avant J.-C.). De fait, il est douteux qu'il ait dirigé en personne les armées égyptiennes. Son monument funéraire d'Abydos livre une information cruciale à ce sujet. En effet, au milieu du dispositif, il a placé un mémorial dédié à sa grand-mère Tetichéri composé d'une pyramide et d'un petit temple dans la chapelle duquel il a placé une magnifique stèle (photo) où il évoque ce qu'il lui doit. C'est donc elle qui a mené le royaume du Sud à la victoire. C'est à elle que les Égyptiens doivent cet empire inégalé. Ce n'est pas la première fois qu'une femme est à l'origine du pouvoir royal ; c'est une sorte de tradition qui remonte à Merytneith, figure tutélaire de la première dynastie (vers 3000 avant J.-C.). De plus, de nombreuses reines occupent déjà une place notable pendant la XVII^e dynastie. En menant le royaume de son petit-fils à la victoire, Tetichéri inaugure une lignée de maîtresses femmes qui sauront conserver une importance politique capitale tout au long du Nouvel Empire (Ahmès-Nefertary, Hatshepsout, Tiye, Nefertiti, Nefertary, Taousert, etc.) DOMINIQUE FAROUT



La momie d'Hatshepsout, source de discorde

Découverte en 1903, gisant sur le sol dans une tombe, par le fameux égyptologue Howard Carter, une momie reste sans identité jusqu'en 2007 : après de nouvelles analyses, il s'agit sans doute de Hatshepsout, une quinquagénaire obèse, friande de miel, à la vie privilégiée mais rendue difficile par un violent psoriasis...

Le 27 juin 2007, l'archéologue égyptien Zahi Hawass effectue une révélation fracassante : devant la presse du monde entier, il annonce avoir identifié la momie de la reine Hatshepsout ! Stupeur et scepticisme accompagnent sa déclaration, d'autant que le récit ne manque pas de surprises... Remontons en 1903, au moment où Howard Carter découvre, en face de la tombe de Hatshepsout, une petite sépulture de 40 m² (KV60), non décorée, dans laquelle reposent deux momies féminines : l'une, petite, étendue dans un sarcophage, est celle de Satrê, la nourrice de Hatshepsout ; l'autre, anonyme, mais dont le bras est plié sur la poitrine dans une attitude propre aux pharaons, gît sur le sol. L'égyptologue décide de transférer au Caire la première et de laisser sur place la seconde, qui ne sera ramenée au musée égyptien qu'en 2007.

Une molaire... et une couronne

À son arrivée, on effectue sur la nouvelle venue toute une série d'examens. Et on la rapproche d'un coffret au nom de Hatshepsout, trouvé dans la cachette des momies royales de Deir el-Bahari, contenant un foie et une molaire. On convoque Gabal el-Beheri, professeur d'orthodontie à la faculté du Caire, et on

La mamie de la momie En 2007, dans le laboratoire du musée égyptien du Caire, l'ADN du corps de la présumée Hatshepsout est comparé à celui provenant de la grand-mère de la reine... et ils concordent.

lui soumet la molaire et la momie anonyme. Coup de théâtre : la dent s'adapte parfaitement à la momie, accréditant l'identité de Hatshepsout pour le corps trouvé chez Satrê. S'ensuivent des analyses ADN, destinées à comparer cette momie à des échantillons provenant de la grand-mère de Hatshepsout, la reine Ahmès-Nefertary. Le résultat se révèle positif. Mais certains s'opposent à cette facilité, comme Luc Gabolde : « Toutes les momies ont été tellement bombardées de rayons X dans les années 1980 que les chaînes ADN ont été faussées et qu'elles ne sont plus fiables. »

Si cette momie est effectivement celle de Hatshepsout, nous aurions donc affaire à une femme morte vers l'âge de 50 ans, obèse, si l'on en juge par

les plis sur son ventre et sur ses joues. Elle est gourmande, apprécie le miel – qui reste l'apport en sucre des classes privilégiées –, car sa dentition est exécrable ; nous savons qu'elle est aussi diabétique. Elle présente un violent psoriasis, soigné à l'aide d'une pommade trouvée dans sa propre sépulture, contenant de la créosote (ingrédient toxique dérivé du goudron de houille), de la graisse, des plantes oléagineuses et un produit cancérigène : le benzo-pyrène, révélé dans la résine servant à amalgamer le mélange. Si la pommade apaise le psoriasis, cet agent est hautement cancérigène en utilisation quotidienne, signifiant que les soins apportés à sa peau lui ont probablement coûté la vie. ■ AUDE GROS DE BELER



BRANDO QUILLICI/FOCUS/D.C./COSMOS



2016 GETTY IMAGES

Merytaton, la reine oubliée

Née vers 1350 avant J.-C. des amours d'Akhenaton et de Nefertiti, Merytaton semble avoir été associée au trône par son père, occupant le rôle de parèdre du souverain solaire et le rôle théocratique de sa mère. Elle aurait tenté d'écarter du pouvoir son frère... un certain Toutânkhamon. PAR AUDE GROS DE BELER

Profil amarnien Cette sculpture représente l'une des filles de Nefertiti et Akhenaton, sans doute Merytaton, qui aurait régné de l'âge de 12 ans environ à sa mort, vers 16 ans, avant que ne lui succède son frère Toutânkhamon. Exposition « Les Reines du Nil » (2016), Pays-Bas.

Merytaton, la « bien-aimée de l'Aton », est l'aînée du couple créé par Akhenaton et Nefertiti, heureux parents de six filles, nées entre l'an 5 et l'an 11 de leur règne. Famille nombreuse, famille heureuse ! C'est en tout cas ce que respirent les reliefs gravés dans les tombes de Houya et Meryrê II, hauts fonctionnaires et dignitaires de la cour, où l'on voit la famille amarnienne au complet participer à la réception des tributs en l'an 12, qui marque sans nul doute l'apogée du règne. Quant à Toutânkhamon, il semble être né au début de l'an 12, de l'union entre Akhenaton et une femme – encore très discutée par les égyptologues –, qui pourrait être Nefertiti mais pas nécessairement.

Or, une épidémie de peste vient à secouer l'Égypte à partir de l'an 13, et Akhenaton perd d'abord ses deux cadettes, Neferneferourê et Setepenrê, puis sa deuxième fille, Meketaton. Le récit de leurs funérailles apparaît dans la tombe royale d'Amarna, où le couple et les princesses encore vivantes pleurent leurs défuntes. Mais l'hécatombe ne s'arrête pas là : entre l'an 13 et l'an 17 disparaissent successivement la reine Tiye (la mère d'Akhenaton), sa quatrième fille (Neferneferouaton ta-sherit), Kiya (son épouse secondaire), Nefertiti, enfin Akhenaton lui-même.

L'Égyptienne cherche un mari chez les Hittites

À la mort de Nefertiti, soit à l'extrême fin du règne, sans doute en l'an 16, Merytaton semble avoir été associée au trône par son père, occupant le rôle de parèdre du souverain solaire et le rôle théocratique de sa mère. Ainsi, lorsque disparaît Akhenaton, ne restent plus que Merytaton, âgée alors d'une douzaine d'années, Ânkhessenpaaton, la troi-

sième des filles, et Toutânkh-amon. C'est alors qu'intervient l'«affaire Zannanza», connue par un corpus de textes baptisé «Lettres d'Amarna», qui relate l'échange de missives entre la reine d'Égypte et Shouppilouliouma, le roi hittite: «Mon mari est mort. Je n'ai pas de fils. Mais ils disent que tes fils sont nombreux. Si tu me donnes un de tes fils, il sera mon époux.» Le Hittite se méfie – pas suffisamment, sans doute – et s'étonne: «Peut-être veulent-ils me tromper et ne désirent-ils pas mon fils pour en faire un roi!» Dans une réponse où elle ne cache pas son agacement, la reine lui répète que, pour elle, ce fils sera son mari et que, pour l'Égypte, il sera roi. Or, pour que l'offre égyptienne soit crédible, il faut impérativement se débarrasser de Toutânkhamon. Chose dite, chose faite: celui-ci disparaît soudainement des archives. On pense – sans certitude – qu'il est confiné à Akhmîm, dans la famille de son précepteur Sennedjem. Merytaton associe alors au trône sa sœur Ânkhesenpaaton, sans laisser la moindre porte ouverte à Toutânkhamon.

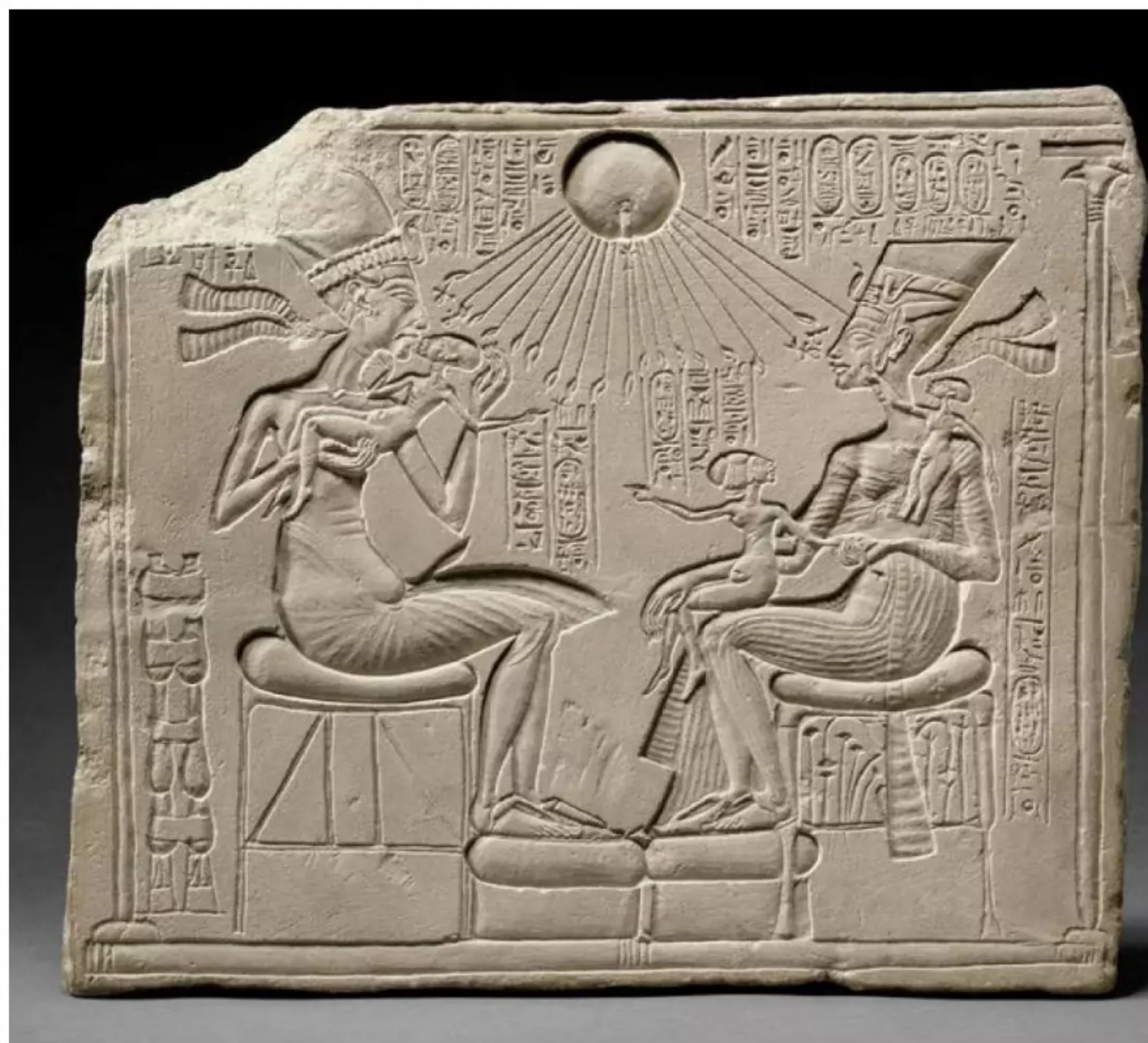
«Alors, peut-on lire, il [Shouppilouliouma] s'enquit de leur vœu à propos d'un fils.» Et voici que le roi hittite envoie son fils Zannanza en Égypte. Visiblement, on prépare le protocole royal et le couronnement pour l'investiture du prince, mais celui-ci n'arrivera jamais à bon port, puisqu'il sera assassiné en chemin. À bien analyser les documents épigraphiques relatifs à la succession d'Akhenaton, on distingue clairement deux noms: d'une part, Ânkhkheperourê Smenkhkarê, qui a pour grande épouse royale Merytaton, donc Zannanza; Ânkh (et) kheperourê Neferneferouaton – le même nom de couronnement complété de la marque du féminin –, qui n'est autre que Merytaton. Puisque deux rois successifs ne peuvent porter le même nom de couronnement, cette réutilisation indique probablement que le règne de Zannanza ne s'est pas concrétisé: de fait, Merytaton devient «roi d'Égypte», occupant la fonction royale à part entière. Son règne ne dure pas plus de trois ans et est marqué par le retour à

“Merytaton devient ‘roi d'Égypte’, occupant la fonction royale à part entière pendant trois ans”

l'orthodoxie amonienne. Dans le mobilier funéraire de Merytaton, réemployé par Toutânkhamon moins de dix ans plus tard, des inscriptions évoquent clairement les conceptions funéraires traditionnelles, pré-atonistes et polythéistes. Les textes présentent un violent rejet d'Aton, rendu responsable des fléaux qui s'abattent sur l'Égypte: «Le soleil de celui qui t'ignore s'en est allé, ô Amon. Celui qui t'attaque est maintenant dans les ténèbres. Pour tous ceux qui te placent en leur cœur, le soleil s'est levé.» Or, Merytaton ne

sera jamais créditée de son initiative, usurpée par Toutânkhamon qu'elle a écarté du pouvoir pendant trois ans. Si l'Égypte est au bord du chaos, c'est que la royauté, garantie par les dieux, a fauté envers eux. La Stèle de la restauration – document visant à rénover les aspects les plus visibles (statues et autres), à reconstituer les corps sacerdotaux, puis à rétablir ou augmenter les offrandes des dieux dans le pays entier –, témoigne de la volonté de Toutânkhamon de s'approprier le retour aux anciens cultes, texte ensuite repris par Horemheb. Merytaton meurt vers l'âge de 16 ans – même si l'on n'a pas retrouvé sa momie, on connaît précisément la date de son décès –, et c'est Toutânkhamon qui assure ses funérailles. Privée de ses prérogatives royales, Merytaton se retrouve dégradée au rang de reine ou de princesse. Et l'existence même de son règne est niée par Toutânkhamon, qui devient ainsi le successeur de son père. ■

Sous le soleil exactement Ce relief du XIV^e siècle avant J.-C. met en scène la famille royale, Akhenaton, Nefertiti et trois de leurs filles, sous la protection des rayons du Disque solaire Aton. Musée égyptien de Berlin.





Nefertiti, le pouvoir de changer le monde

C'est la plus célèbre des Égyptiennes après Cléopâtre. Son buste y est pour beaucoup : regard dominateur, port de tête souverain, sourire légèrement narquois, Nefertiti impressionne. Mais au-delà de sa beauté, la puissante épouse d'Akhenaton, fut, d'abord, une femme de tête particulièrement redoutable. **PAR DOMINIQUE FAROUT**

Une vie personnelle inconnue

Qui était la reine Nefertiti qui vivait au milieu du XIV^e siècle avant J.-C. ? Tout le monde connaît son magnifique buste conservé au musée de Berlin, mais de sa personne, de sa vie réelle, de sa santé, de ses actions, de ses pensées, nous ne savons rien. À son sujet, les seules informations dont nous disposons concernent son image officielle. Or, son cas est singulier, car son nom, ses épithètes et son iconographie expriment un pouvoir qui semble n'avoir jamais été égalé auparavant par une grande épouse royale. Elle est claire-

Les rônes du pouvoir Si les origines de Nefertiti demeurent mystérieuses, elle est pourtant représentée sur de nombreux reliefs... et souvent mise en scène dans l'exercice du pouvoir, tel un homme. *Nefertiti dans son char royal*, par Fortunino Matania (1881-1963).

Dites-le avec des fleurs Ce calcaire sculpté aux traces de peinture rouge et bleue représente Nefertiti offrant un bouquet au dieu solaire Aton. La pierre provient probablement du grand palais des souverains à Akhetaton (actuelle Amarna). Ashmolean museum, Oxford.

ment présentée comme la manifestation terrestre d'une divinité majeure. Le nom qu'elle porte en montant sur le trône la désigne comme Hathor, la fille de Rê, déesse de l'amour, de la musique, de la danse et de la joie. Or, cette divinité est particulièrement puissante et dangereuse, car elle est aussi assimilée à la fille du soleil, Tefnout, la sœur jumelle de Chou. En effet, Nefertiti signifie «La belle est venue». Il faut comprendre qu'elle est celle qui est «re-venue», c'est-à-dire la «Lointaine», l'œil de Rê. Cette déesse a été envoyée par son père Rê pour punir les humains révoltés. Sous forme d'une lionne féroce, enragée du sang de ses victimes, elle s'enfuit vers le sud en massacrant tout sur son passage, mettant en péril l'existence de l'humanité. Son frère Chou réussit à la trouver, lui fait boire de la bière teinte en rouge pour l'enivrer, l'apaise et la ramène en Égypte.

Une ascendance divine par les reines

Pour comprendre la nature extraordinaire de Nefertiti, il faut s'arrêter sur celle de son époux, car leurs deux images se complètent et se reflètent comme en un miroir, se nourrissant l'une de l'autre, l'un n'allant pas sans l'autre. En Égypte, le pharaon est l'incarnation de la divinité. Fils du dieu, enfant des dieux, dieu lui-même, sa raison d'être est avant tout...



“La nature divine du pharaon lui vient de sa mère, ce qui explique l'importance particulière des reines d'Égypte”

... ostentatoire; en effet, c'est une icône vivante, au sens plein. Ainsi, la nature divine du pharaon lui vient de sa mère, ce qui explique l'importance particulière des reines d'Égypte. Aucun autre potentat du Proche-Orient antique ne peut se prévaloir de cette condition surhumaine.

Nefertiti et la révolution atoniste

Lorsque le futur époux de Nefertiti monte sur le trône, le roi des dieux est sans conteste Amon-Rê, comme l'indique le nom du jeune souverain, Amenhotep IV: «Amon est satisfait». L'entrée en scène de Nefertiti, en l'an 4, coïncide avec un changement radical d'iconographie, lourd de sens. L'apparence des deux jeunes souverains est totalement nouvelle: crâne et visage sont démesurément allongés, avec un long nez fin, de grands yeux étirés aux paupières lourdes, la bouche en arc de Cupidon au bouton de succion proéminent, le cou très long, les membres graciles, un gros ventre, etc. Les éléments composant ces images qui nous paraissent actuellement si étranges sont en fait des symboles destinés à montrer qu'ils sont les enfants du soleil, héritiers de sa capacité de création. Car le couple royal est en train de révolutionner la religion et la société. Leur dieu personnel est une forme de l'astre solaire représenté comme un disque très bombé, en fort relief dans un fort creux, pour signifier sa capacité à susciter la lumière. L'artifice est appliqué aussi au couple royal. Pour la première

fois en Égypte, le nom d'un dieu est inscrit dans deux cartouches, comme celui d'un roi. Il est particulièrement développé: «Vive Rê-Horakhty qui est réjoui dans l'horizon en son nom de Chou qui est dans le Disque solaire». Contrairement aux divinités traditionnelles, il n'est pas figuré sous forme humaine, animale ou hybride, il n'agit pas par la parole, mais par ses rayons. Terminés par des mains, ils caressent les époux royaux et leur tendent des hiéroglyphes signifiant «vie» et «pouvoir». Ce que les égyptologues nomment «révolution atoniste» vient de commencer.

Le Disque solaire, le roi, la reine et la cour déménagent

En l'an 5, le couple royal décide de fonder une nouvelle ville royale, Akhetaton, «L'Horizon du Disque solaire», l'actuelle Amarna en Moyenne-Égypte, d'où il ne sortira plus. Toute la cour déménage. Les opposants y sont déportés pour effectuer un travail forcé dans des conditions abominables, afin de construire les monuments le plus vite possible. Le nom du roi est changé en Akhenaton («Celui qui est utile au Disque solaire / Celui que le Disque solaire irradie»), celui de la reine s'étoffe en Neferneferouaton-Nefertiti, «la Beauté du Disque solaire est belle, la Belle est venue». En l'an 9, le nom du dieu évolue à son tour: «Vive le Soleil seigneur des deux Horizons qui se réjouit dans l'Horizon en son nom de Lumière venue du Disque solaire». On n'y trouve plus le nom d'aucune divi-

nit. C'est l'expression du durcissement de la révolution religieuse. La victime principale en est le dieu Amon: dans tout le pays, ordre est donné de détruire son nom et ses images. Les autres divinités doivent faire allégeance, payer tribut pour financer les travaux, et ne pas trop se faire remarquer.

Un couple royal iconique

Nefertiti apparaît régulièrement avec Akhenaton en deux comme en trois dimensions, à toutes sortes d'échelles, sur les parois des tombes, des temples, sur les stèles-frontières et même sur les monuments des particuliers. Elle est près du roi lorsqu'ils rendent le culte ou célèbrent des fêtes, mais aussi à la fenêtre d'apparition, en char ou en barque. Ils sont souvent accompagnés de certaines de leurs filles. Pour en comprendre le sens, il faut s'arrêter sur les scènes dites «intimistes». Nombre de statuettes représentent les souverains se tenant par la main, la reine assise sur les genoux du roi, etc. Les mêmes thèmes sont développés sur de petites stèles, où le roi, la reine et leurs filles sont touchés par les rayons du Disque solaire, dans des tableaux qui semblent au premier abord capturer des moments de vie familiale. Or, on les imagine difficilement portant les *regalia* dans leur vie privée. En réalité, ces scènes ont une signification religieuse: les souverains y incarnent les deux enfants jumeaux du dieu solaire, eux-mêmes vecteurs de l'enfantement du Monde, ce que suggère leur ventre



DPA PICTURE-ALLIANCE/AFP

Un modèle de perfection

Dans l'iconographie propre à la période amarnienne, Nefertiti reste d'une beauté incomparable. Elle incarne la déesse céleste et personnifie le charme féminin : entre autres qualificatifs, elle est « la noble, celle dont le visage est parfait, la grande de joie, la maîtresse du charme, celle dont l'apparence réjouit le Maître du Double Pays, la grande d'Aton ». Si l'art atoniste ne cache pas sa propension à mêler beauté, amour et lumière, dont le globe solaire Aton inonde généreusement sa création, l'épouse d'Akhenaton en est l'allégorie. Son buste – dans lequel certains ont vu un faux avant que des analyses confirment son ancienneté –, conservé au musée de Berlin, destiné à être diffusé dans tout le pays pour que la

reproduction de l'image soit constante, présente des lignes qui constituent un modèle de perfection. À tel point qu'au Nouvel Empire, cet idéal sera repris dans la poésie amoureuse pour désigner la « belle », la femme à laquelle rêve chaque courtisan, cadrant la physionomie dans une grille de proportion graduée, où la partie supérieure du visage des deux époux, de la ligne de coiffure à la base du nez, est identique : il ne s'agit donc pas de la reproduction fidèle des traits de Nefertiti, mais d'une construction plastique destinée à éclairer sa fonction divine, à servir le discours idéologique imaginé par Akhenaton et à soutenir ses ambitions politiques et religieuses. ▣

AUDE GROS DE BELER

caractéristique ; les filles royales signifient les capacités et la multiplicité de la création. Une petite sphère de faïence égyptienne bleue précise ces informations. Le roi et la reine s'y trouvent de part et d'autre du soleil, dans sa barque sacrée, correspondant clairement à l'iconographie du dieu Chou et de la déesse Tefnout.

Une reine au pouvoir inégalé

Or, Nefertiti est aussi figurée seule, exerçant des activités habituellement réservées au roi. Elle célèbre les rites, ce qui témoigne de son importance,

même si elle n'est pas la première reine à le faire. On la trouve seule dans son char de guerre, ce qui est absolument inhabituel, même au Nouvel Empire, période caractérisée par ses femmes de pouvoir. Elle massacre rituellement les ennemis, dans l'attitude de victoire réservée au roi depuis la fin du IV^e millénaire. Jamais une grande épouse royale n'avait été représentée ainsi ! Elle occupe effectivement la place de la « Lointaine », ce qui correspond à la nouvelle idéologie solaire. Enfin, sur la cuve du sarcophage d'Akhenaton, elle est debout aux quatre angles, écartant les bras, dans l'attitude des déesses Isis, Nephtys, Serket et Neith, protectrices des défunts.

Une sombre fin, mais une postérité lumineuse

Le dernier document à son nom date de l'an 16. On ne sait pas si elle a survécu à son époux. On la soupçonne d'avoir gouverné de conserve avec lui mais aussi d'avoir régné seule à la mort de ce dernier. Mais à cause de la *damnatio memoriae* subie par ces souverains, de nombreux documents ont été détruits. On ne connaît pas le lieu de sa sépulture. Pourtant, malgré les efforts de ceux qui voulaient effacer sa mémoire, elle est aujourd'hui une des reines les plus célèbres de l'histoire de l'humanité. ▣



CHRISTIAN DÉCAMPS/RMN-GRAND PALAIS

Épouse et mère de roi Tiye, épouse du pharaon Amenhotep III, inspire les reines suivantes dans leur rôle. Elle tient un chasse-mouches – apanage royal – et revêt une robe en plumes de vautour (dont le hiéroglyphe signifie « mère »). Un vautour orne également sa coiffe. En cela, la reine se trouve assimilée à la déesse Mout, l'épouse du dieu Amon « roi des dieux » – même si elle donne naissance à Amenhotep IV... qui devient Akhenaton, traître au clergé d'Amon ! Tiye et Amenhotep III, stéatite, (1390-1352 av. J.-C.), musée du Louvre.

Dans les textes et les mythes égyptiens, la féminité est constamment décrite comme particulièrement ambivalente et active. Telle la déesse à tête de lionne, Sekhmet, furieuse et destructrice dont le nom signifie « la Puissante », qui devient Bastet sous la forme apaisée d'une chatte protectrice. Quelques objets du Louvre portent en eux les fragments de cette féminité tout de grâce et de puissance.

PAR FLORENCE GOMBERT-MEURICE

L'Égypte au féminin



CHRISTIAN DÉCAMPS/RMN-GRAND PALAIS

La puissance d'une déesse

Voici, sur ce sistre, la déesse Hathor. Elle porte des oreilles de vache, en tant que « vache céleste » qui nourrit de son lait. Fille de Rê, Hathor transformée en cobra (représenté au-dessus de la tête féminine) devient la protectrice de l'action divine. Le sistre fait ainsi la synthèse d'une puissance féminine divinisée qui séduit et protège.

Sistre, bronze et or (1069-526 av. J.-C.), musée du Louvre.

L'éclat de la jeunesse Anonyme nageuse de l'époque d'Amenhotep III, cette jeune fille à peine nubile est tirée par un canard. Les ailes du volatile forment le couvercle d'une boîte destinée à recevoir fards ou onguents. La nudité de la nageuse est le signe même de son appartenance au monde de l'enfance et sa fraîcheur est encore signifiée par l'eau qu'elle fend doucement. Cuiller à fard, bois de caroubier, (1390-1352 av. J.-C.), musée du Louvre.



MAURICE ET PIERRE CHUZEVILLE/RMN-GRAND PALAIS

Se voir vivre Cette scène d'allaitement peinte sur un éclat de calcaire par un artisan du village de Deir el-Medina livre un moment d'intimité féminine. Sous un kiosque de naissance paré d'une guirlande de liserons, une jeune accouchée présente une chevelure extraordinairement désordonnée. Elle y reçoit toutefois déjà de sa jeune servante un miroir et un étui à kohl pour la rendre à la fraîcheur et à la séduction. Ostracon figuré (v. 1295-1070 av J.-C.), calcaire, musée du Louvre.

MUSÉE DU LOUVRE/FRANCK RAUX/RMN-GRAND PALAIS



CHRISTIAN DÉCAMPS/RMN-GRAND PALAIS

Le pouvoir et la grâce Fille du roi Osorkon II et grande prêtresse du temple d'Amon à Thèbes, Karomama fait battre le cœur de Champollion qui l'achète pour le Louvre. Dans l'Antiquité, elle doit séduire Amon, dont elle est l'adoratrice et pour lequel elle agite des sistres, symboles d'apaisement, qui ont disparu sur la statue. Statue de l'adoratrice d'Amon Karomama (v. 850 av. J.-C.), bronze, cuivre, or jaune, or rose et électrum, musée du Louvre.

Nefertary, l'épouse préférée de Ramsès II

De ce bras droit du puissant pharaon, ne demeure peut-être aujourd'hui qu'une paire de jambes momifiées... Ce qui ne reflète guère le rôle important que joua la reine dans de nombreux domaines, de la perpétuation de la famille royale à la diplomatie en passant par les arts. **PAR BÉNÉDICTE LHOYER**

L'entourage féminin du grand Ramsès est bien connu des égyptologues. Jeune prince âgé d'environ 12 ans vers 1290 avant J.-C., il semble avoir d'abord convolé avec une jeune femme nommée Isisnefret («Isis la belle»), mais c'est la seconde épouse, nommée Nefertary («la belle qui lui appartient» ou «la plus belle»), qui est de loin la plus importante. Nous ignorons encore qui sont ses parents et où elle est née, même si la ville d'Akh-mîm [entre Assiout et Louxor] semble la plus probable. Elle est, de toute façon, issue d'une grande famille de la cour.

Lorsque Ramsès monte sur le trône, Nefertary a déjà la préséance par rapport à Isisnefret parce qu'elle a déjà donné un fils à la Couronne: Amonherkhepechef. Et lors des funérailles de Sethy I^{er}, elle seconde son époux en deuil. Ils restent plusieurs mois à Thèbes, renforçant les liens avec le clergé d'Amon de Karnak et présidant ensemble la fête d'Opet.

Une beauté contemporaine

Dans l'art, Nefertary est omniprésente auprès de son royal époux. De taille plus petite, elle tient et porte les insignes de sa fonction: un sceptre floral flexible, un sistre [instrument musical utilisé pour célébrer le culte des déesses Hathor et Isis, ndlr] ou un collier *menat* [lourd ensemble de perles avec contrepoids, consacré notamment aux grandes déesses féminines, ndlr],

Bons soins Son nom, qui signifierait «la plus belle», n'empêche pas la reine d'utiliser fards et crèmes! Boîte à onguents portant les cartouches de Ramsès et Nefertary (XIII^e s. av. J.-C.), Met, New York.

et une couronne à deux hautes plumes par-dessus la dépouille de vautour. Ce dernier ornement, appelé *neret*, est la marque qui la désigne comme la mère du futur héritier. Ses titres chantent ses qualités: «dame de charme», «douce d'amour», «grande d'amour avec le bandeau», «au visage agréable» ou «gracieuse avec les hautes plumes».

L'iconographie fait écho à cette beauté, qui correspond à nos critères occidentaux: Nefertary est une jeune femme élancée, aux membres fins et à la taille fine. Elle arbore de longs cheveux noirs, naturels ou soulignés par une perruque – des canons de beauté féminins qui dépassent le seul cas de Nefertary dans l'Égypte antique. Elle porte fréquemment une longue robe de lin plissé qui souligne ses courbes. Quant à son visage, il est idéalisé: ovale parfait, yeux remontant légèrement sur les tempes, nez fin, pommettes relevées



et petite bouche souriante. Au-delà de ce portrait qui répond aux critères de la représentation d'une reine dans le corps social, il demeure impossible de restituer ses traits véritables.

La reine donne à Ramsès II plusieurs enfants. Outre le fils aîné de la famille, elle met au monde trois autres fils, Parêherounemef, Meryrê et Meryatoum, et au moins deux filles, Merytamou (*lire p. 62*) et Henouttaouy. Elle aide ainsi à sécuriser l'avenir de la dynastie ramesside. Bien qu'elle doive partager son époux avec de nombreuses autres femmes, épouses secondaires et diplomatiques, Nefertary conserve la première place et joue un rôle en matière de relations internationales. Après les conflits de la première partie du règne de Ramsès II – notamment au Levant contre les Hittites, avec la célèbre bataille de Qadech (v. 1299 avant J.-C.) –, elle entretient une correspondance avec la reine Poudoukhepa, son homologue du Khatti, l'empire hittite anatolien. Deux lettres, dictées par Nefertary et écrites sur des tablettes d'argile, vantent la paix et la fraternité entre les deux nations, accompagnées par de somptueux cadeaux. Le couple qu'elle forme avec Ramsès est à la fois



Parler avec les dieux et les hommes Outre son rôle religieux – fonction traditionnelle et attendue – la souveraine exerce aussi une fonction politique, notamment en nouant une correspondance avec la reine hittite. Portrait de Nefertari réalisé sur l'une des parois de son tombeau, creusé dans la Vallée des Reines, près de Thèbes.

politique et religieux. Si le roi est qualifié d'« aimé d'Amon », Nefertari est « aimée de Mout », la déesse parèdre [divinité féminine associée à un dieu, ndlr] du dieu de Karnak. Tous deux incarnent donc la présence divine sur terre, et le culte est rendu en duo sur nombre de reliefs de temples. Nefertari, derrière Ramsès II, agite les sistres ou esquisse un geste de danse lors des fêtes du dieu Min.

Protectrice et bienfaitante

Outre les rondes-bosses, d'autres objets, bijoux et vases notamment, témoignent de leur grande proximité. Sur le couvercle d'une boîte à onguent (*voir photo p. 60*), les deux cartouches du couple se touchent. Ils sont aussi gravés côte à côte sur une chevalière, visible au musée du Louvre. Le témoignage le plus éclatant de l'importance de la reine reste encore aujourd'hui le petit temple qui lui est consacré à Abou Simbel, creusé dans la colline d'Ibchek dédiée à la déesse Hathor. Plus modeste que celui de son époux, ce sanctuaire s'appelle « Nefertari pour qui le soleil se lève ». La façade en haut-relief montre Ramsès et Nefertari en compagnie de leurs enfants. À l'intérieur, les piliers sont décorés de chapiteaux hathoriques [décorés de la tête de la déesse Hathor, ndlr] et les parois présentent le couple rendant grâce aux dieux et dans des scènes de victoire. Tout au fond, dans le naos [partie intérieure du temple où était située la statue du dieu, ndlr], Hathor, sous forme de vache, émerge de la roche. Nefertari est ici assimilée à cette déesse, parèdre de Rê, et à la crue bienfaitante qui inonde annuellement l'Égypte.

La reine a-t-elle pu assister à l'inauguration de ce temple ? Ce n'est pas certain, car Nefertari meurt à une date inconnue. Sa tombe, préparée par les meilleurs artistes du royaume dans la Vallée des Reines, est l'une des plus belles du pays. Chose étonnante : si Ramsès a pris soin de se représenter partout, il n'est pas figuré une seule fois dans le tombeau ! Celui-ci a été pillé : il ne subsiste que quelques objets au Museo Egizio de Turin, dont une paire de jambes momifiées, qui sont peut-être tout ce qu'il reste de la bien-aimée du grand Ramsès... 

Et si la meilleure façon d'entrer dans l'histoire, c'était de s'y abonner ?



23%
de réduction* !

BULLETIN D'ABONNEMENT

1 Je choisis la formule d'abonnement de mon choix

(Je coche la case correspondante)



OFFRE PREMIUM
1 an (10 numéros)
+ 4 HORS-SÉRIES
pour 84 € au lieu de 109,60 €*

-23%



OFFRE ESSENTIELLE
1 an (10 numéros)
pour 59 € au lieu de 70 €*

-16%

2 J'indique mes coordonnées

☐ Mme ☐ M. Nom

Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Pour ne rien rater de l'actualité d'Historia, merci de renseigner l'email du bénéficiaire de l'abonnement :

Email

3 Je choisis mon mode de règlement

- ☐ Par chèque bancaire ou postal à l'ordre d'Historia à renvoyer avec ce bulletin dans une enveloppe non affranchie à l'adresse suivante : Historia - Service abonnements - Libre Réponse 25694 60647 Chantilly Cedex
- ☐ Par carte bancaire, rendez-vous sur la boutique d'abonnement d'Historia boutique.history.fr ou flashez le QR code ci-contre →
- ☐ Par téléphone en contactant directement le service clients au **01 55 56 70 56** du lundi au vendredi de 9h à 18h.



*par rapport au prix de vente au numéro. Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 6€90, les numéros doubles au prix unitaire de 7€90 et les numéros d'Historia Hors-Série au prix unitaire de 9€90. Offre valable en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : serviceclients@history.fr. Offre valable jusqu'au 31/08/2025. En souscrivant à cette offre d'abonnement, vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site <https://www.history.fr/cgv>. Historia, géré par la SFPA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus. Conformément à la réglementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO Historia 10 boulevard de grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO dpo@lesechosleparisien.fr. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres des partenaires du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales par téléphone et/ou courrier postal Historia, vous pouvez contacter le Service Clients par email à serviceclients@history.fr ou par courrier à : Historia - Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

Merytamon, au nom du père...

Nourricière La princesse, d'ascendance divine, a pour mission de veiller sur son peuple, comme en témoigne sa statue gigantesque, élevée près du temple de Min, dieu de la fertilité.

Fille du puissant Ramsès II, elle occupe un rôle officiel après la mort de sa mère. Son pouvoir lui vient d'une singulière alliance d'éléments politiques, révélés par une riche titulature, comme « reine » ou « grande épouse royale », accentués, en outre, par une forte dimension religieuse. **PAR AUDE GROS DE BELER**

Fille aînée de Ramsès II et de Nefertary (*lire p. 60*), Merytamon, l'« aimée d'Amon », occupe un rôle de premier plan pendant le règne de son père. En tant que manifestation des pouvoirs de la création sur terre, la royauté combine des éléments féminins et masculins : mères, sœurs-épouses et filles sont identifiées aux aspects féminins. Elles apparaissent parées des attributs les assimilant à des déesses, notamment celles qui incarnent la légitimité de la royauté et son perpétuel renouvellement : Hathor, Mout, Nekhbet et Ouadjet représentant la Haute et la Basse-Égypte... L'identité de la reine comme expression du principe divin féminin se renforce au début de la XVIII^e dynastie et trouve une éclatante manifestation sous Ramsès II.

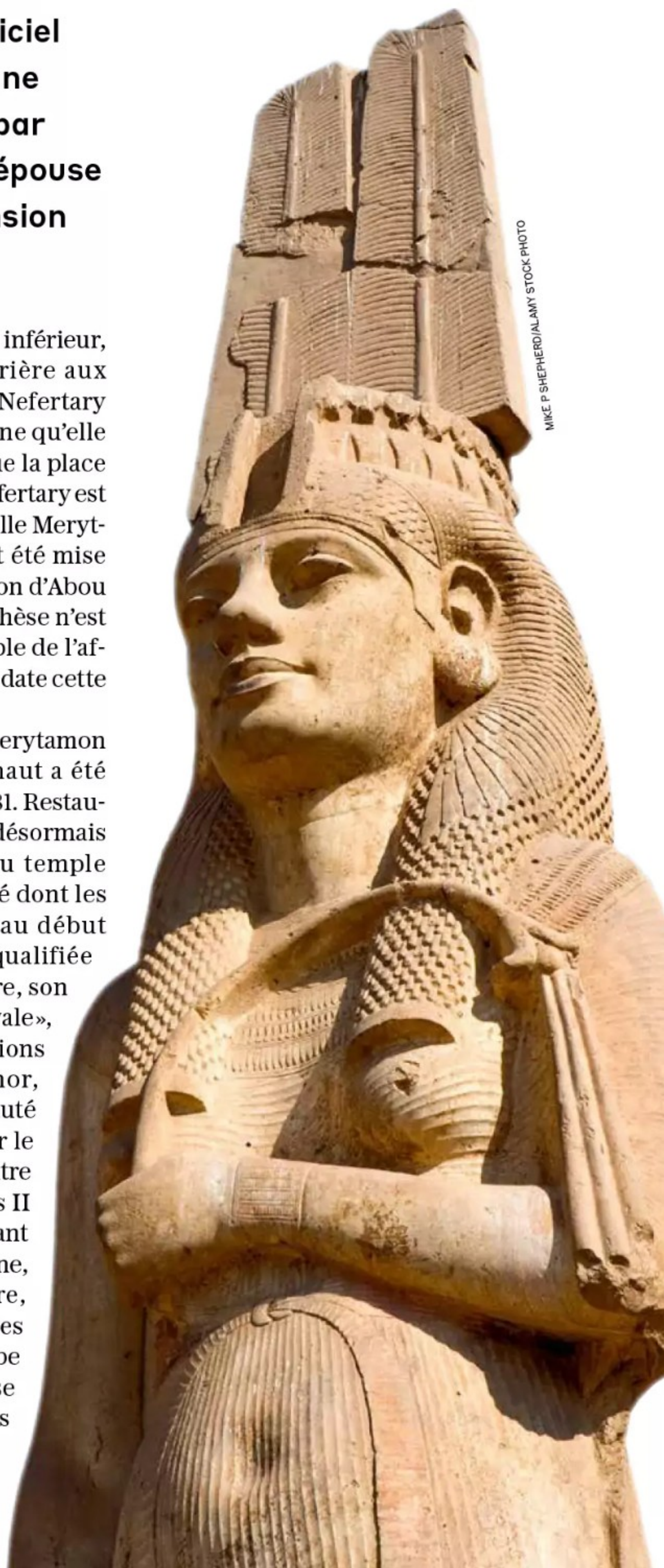
Pharaon pour père et époux

À l'instar de ses sœurs ou demi-sœurs, Bentânât, Henouttaouy et Henoutmirê, Merytamon devient « épouse royale », puis « grande épouse royale » à la mort de sa mère, assurant désormais la contrepartie féminine du règne et jouant le rôle complémentaire de son père pendant les fêtes jubilaires.

Une stèle du vice-roi de Nubie, Heqanakht, gravée à Abou Simbel et malheureusement non datée, montre au registre supérieur le roi devant une triade divine, suivi de Merytamon, dont le nom est inscrit dans un car-

touche. Tandis qu'au registre inférieur, Heqanakht adresse une prière aux dieux devant une image de Nefertary portant une croix de vie, signe qu'elle est décédée. On constate que la place tenue précédemment par Nefertary est dorénavant occupée par sa fille Merytamon. Cette stèle a souvent été mise en relation avec l'inauguration d'Abou Simbel. Même si cette hypothèse n'est pas à exclure, il est impossible de l'affirmer car on ignore à quelle date cette festivité a eu lieu.

Une statue colossale de Merytamon (*ci-contre*) de 7 mètres de haut a été découverte à Akhmîm en 1981. Restaurée puis redressée, elle est désormais visible à l'emplacement du temple de Min, le dieu de la fertilité dont les processions se déroulent au début des récoltes. La reine est qualifiée de « fille royale de son ventre, son aimée, la grande épouse royale », et associée dans ses attributions à Amon-Rê, Mout et Hathor, divinités garantes de la royauté féminine. Si l'on en juge par le style, ce colosse a été érigé entre l'an 50 et l'an 60 de Ramsès II [v. 1220 av. J.-C., ndlr], peu avant la mort de Merytamon. La reine, qui ne survit pas à son père, est enterrée dans la Vallée des Reines (QV68), dans une tombe présentant la « grande épouse royale Merytamon » devant les divinités de l'au-delà. **E**



MIKE P SHEPHERD/ALAMY STOCK PHOTO

Aux origines de la Pologne



À l'aube de l'an 1000, la dynastie régnante de la tribu des Polanes accroît son territoire par les armes, son pouvoir par des alliances stratégiques et son influence en s'ouvrant à la chrétienté romaine. Ainsi naît l'État polonais de Mieszko I^{er}, qui peut désormais discuter d'égal à égal avec l'Empire germanique. **PAR BRUNO DUMÉZIL**



Bonne foi Pour se défaire d'une accusation de paganisme, le duc Mieszko se convertit au christianisme et se place sous la protection directe du pape.

La Christianisation de la Pologne (966), tableau du « Cycle de l'Histoire de la civilisation en Pologne », par Jan Matejko (1838-1893). Musée national de Varsovie.

S

i tu as le Franc pour ami, c'est que tu ne l'as pas comme voisin. Cette maxime, forgée vers 830, reste vraie à la veille de l'an mille : l'Empire romain germanique, héritier de Charlemagne, menace tous ses voisins. Le péril est particulièrement fort pour les Polanes, une tribu qui occupe des sites fortifiés comme Poznań et Gniezno, au centre de la Pologne actuelle. Divisés entre des chefs rivaux, ces Slaves du Nord sont fragiles face aux pouvoirs environnants. Païens, ils prêtent surtout le flanc à la propagande impériale qui fait d'eux des parjures et des suppôts de Satan. Pour survivre, les Polanes sont contraints de payer tribut aux souverains de Germanie. Au cours du x^e siècle, leur dynastie régnante, les Piast, s'efforce pourtant de rééquilibrer la relation. En faisant venir de l'armement scandinave et, peut-être aussi, quelques mercenaires vikings, le duc Mieszko I^{er} (960-992) parvient à annexer de vastes territoires, notamment dans la région de Cracovie. L'État ainsi constitué prend bientôt le nom de Pologne. Si l'on en croit le voyageur juif Ibrahim ibn Ya'qub, le duc des Polonais peut dès lors convoquer 3000 cavaliers armés. Pour stabiliser son pouvoir, Mieszko I^{er} noue des alliances profitables avec la Bohême chrétienne, dont il épouse une princesse en 965. L'année suivante, Mieszko fait le choix de se convertir au christianisme et, vers 991, place la Pologne sous la protection du pape : nul ne saurait envahir des terres dépendant du saint-père ! Le fils et successeur de Mieszko, Boleslas I^{er} (992-1025), préfère jouer la carte du bon voisinage avec la Germanie et prête ses troupes à l'empereur. Sur le

champ de bataille, il donne de sa personne au point de mériter le surnom de *Chrobry*, « le Vaillant ». Mais le duc des Polonais refuse d'être le vassal de son grand voisin et multiplie les initiatives autonomes. Il se met par exemple à frapper monnaie. Sur les pièces d'argent, on peut lire la légende « Ville de Gniezno » : la jeune Pologne affirme ainsi disposer d'une culture urbaine et ses habitants ne sauraient être confondus avec de vulgaires nomades. Sur ces mêmes monnaies, une croix chrétienne ou le nom d'un saint permettent de proclamer la foi chrétienne. Boleslas accueille même un évêque tchèque, Adalbert de Prague, qui cherche à évangéliser les tribus baltes vivant au nord-est de la Pologne. Adalbert se fait martyriser ? En 997, Boleslas rachète son corps aux païens – pour son poids en or, raconte-t-on –, puis le fait inhumer en grande pompe à Gniezno. La Pologne se trouve désormais dotée d'une relique insigne : si le grand voisin germanique n'est pas impressionné, c'est à désespérer !

Une évolution des relations avec le voisin german

De fait, l'empereur Otton III observe la situation avec attention. Monté sur le trône très jeune, il a longtemps vécu dans l'ombre de sa mère et de sa grand-mère qui assumaient la réalité du pouvoir. Mais, depuis 995, Otton est devenu majeur. Intelligent et extrêmement cultivé, celui que l'on surnomme « la Merveille du Monde » nourrit le rêve de forger un État chrétien universel. Dont il serait à la tête, naturellement. À partir de 998, Otton III utilise un sceau portant l'inscription « Restauration de l'Empire romain » et écrase une révolte de l'aristocratie italienne qui avait cherché à proclamer son indépendance. Certes, la Pologne n'a jamais été romaine, mais sait-on jamais...

Après un moment d'hésitation, le duc Boleslas Chrobry devine que l'empereur n'est pas trop mal disposé à son égard : en juin 999, Otton III demande au pape de prononcer la canonisation officielle d'Adalbert. C'est là une procédure toute nouvelle puisque la première canonisation organisée par Rome a eu lieu en 993, en faveur d'un évêque d'Empire, Ulrich d'Augsbourg. À la • • •

“Boleslas convie l'empereur à Gniezno pour banqueter et prier saint Adalbert. Une opération de ‘com’ qui ouvrira la Pologne à l'Europe”

... fin de l'hiver de l'an 1000, Otton III annonce même qu'il prend personnellement la direction de Gniezno pour aller vénérer le corps du nouveau saint. Pour la première fois de l'histoire, un empereur sort de son territoire pour faire autre chose que la guerre. Le voyage semble avoir été mûrement réfléchi. Sa raison d'être est présentée comme strictement religieuse: c'est un pèlerinage. En outre, comme il est d'usage que ce soit le dirigeant le plus faible qui s'avance vers le plus fort, les modalités du déplacement ont été négociées. L'empereur ne marchera pas vers le duc, mais Otton III et Boleslas

s'avanceront de concert vers la cathédrale de Gniezno, deux souverains s'accordant ainsi à montrer que saint Adalbert est leur maître à tous deux.

L'issue de la rencontre s'avère très favorable à Boleslas. D'abord, Otton III annule le tribut annuel dû par la Pologne à l'Empire; si le montant n'était sans doute pas très élevé, ce versement était vécu comme une humiliation. Ensuite, Boleslas obtient le droit de transformer Gniezno en archevêché, avec trois évêchés subalternes: Kołobrzeg, Wrocław et Cracovie. Abritant une province ecclésiastique autonome, l'Église polonaise peut désormais échapper à la

domination de l'Église d'Empire. Cette évolution suscite la colère de l'archevêque de Magdebourg, qui considérait avoir autorité sur les peuples orientaux. Mais le nouveau découpage des provinces ecclésiastiques est validé par le pape: Gerbert d'Aurillac, monté sur le trône de saint Pierre sous le nom de Sylvestre II, voit d'un œil favorable la naissance d'une Église polonaise susceptible d'appuyer les missions orientales. Quant à la cathédrale de Gniezno, elle est confiée à un frère de saint Adalbert, Radim (baptisé sous le nom de Gaudentius), qui devient dès lors le premier archevêque slave de l'Histoire.

1025 : le couronnement du premier roi polonais

Même si l'entrevue de Gniezno avait été une réussite, le duc Boleslas Chrobry attendit plus d'une génération pour prendre le titre royal. D'autres affaires plus urgentes le retenaient car si les relations entre la Pologne et l'Empire avaient été bonnes du temps d'Otton III, elles furent détestables à l'époque de son successeur, Henri II (1002-1024). À plusieurs reprises, la guerre reprit. Henri II accusait son voisin d'être un mauvais chrétien; Boleslas répliquait en accueillant des clercs hostiles au souverain de Germanie. Un compromis fut trouvé en 1013: Boleslas restait indépendant pour son duché de Pologne, mais il devenait vassal de l'Empire pour les territoires qu'il contrôlait en Lusace. L'accord se trouvait validé par le mariage de son fils et héritier, Mieszko II, avec la princesse impériale Richezza, nièce de feu Otton III. Par la suite, la Pologne accumula les succès en s'assurant le contrôle de la Moravie en 1018 et surtout en s'emparant de Kiev, où Boleslas installa comme grand-duc son gendre Sviatopolk. Une administration vit aussi le jour, avec un palais polonais organisé à la mode occidentale et des commandements régionaux ressemblant à ceux que l'on trouvait en Germanie. Fort de ses succès, Boleslas se fait couronner roi le jour de Pâques 1025 (*illustr.*). Il meurt le 17 juin de cette même année. B. D.





Belle époque Surnommé « le Vaillant », le duc Boleslas, premier roi de Pologne, s'impose sur le plan diplomatique et militaire, au point que son règne apparaîtra bien vite comme un âge d'or. *Entrée de Boleslas I^{er} à Kiev, par Wincenty Smokowski (1797-1876). Musée national de Varsovie.*

AURINAGES

Au-delà de ces concessions politiques, Otton III est également venu à Gniezno avec des cadeaux personnels pour Boleslas, parmi lesquels une réplique de la Sainte Lance, l'arme de saint Maurice qui repose dans le Trésor impérial. Même si la copie ne vaut pas l'original, l'objet désigne le duc comme un collaborateur dans la mission de diffusion de la foi.

Une reconnaissance officielle qui coûte un bras

Le souverain chrétien de Hongrie, Étienne I^{er}, a reçu un autre exemplaire de la Lance: le duc de Pologne est donc comparable à un roi. En échange, l'empereur se fait donner par Boleslas un bras de saint Adalbert, une relique dont il se sert pour fonder plusieurs monastères. À Gniezno, Otton III et Boleslas vont surtout prier et banqueter ensemble; pour les gens du Moyen Âge, cela signifie que l'on est en paix – provisoirement, peut-être – mais aussi que chacun reconnaît la légitimité de l'autre. Après l'an 1000, l'Empire ne semble plus contester à la Pologne un droit à l'existence, même si cela n'inter-

dit pas les empiètements territoriaux. Pour le reste, on ignore le déroulement précis de la rencontre. La première chronique à magnifier l'événement est celle dite «de Gallus Anonymus», composée par un auteur français travaillant en Pologne au tout début du XII^e siècle.

Or, entre 1025 et la fin du XI^e siècle, la Pologne a traversé une série de crises politiques et militaires, ainsi qu'un retour en force du paganisme. Le temps de Boleslas I^{er} suscite la nostalgie et le *Gallus Anonymus* n'hésite pas à flatter son auditoire. Il rapporte ainsi qu'en l'an mille, les nobles polonais qui avaient accueilli l'empereur à Gniezno portaient tous des manteaux ourlés d'or car «à cette époque l'or était considéré par tous comme aussi commun que l'argent, et l'argent tenu pour vil et bon à recouvrir le sol». Stupéfait par cette magnificence, Otton III aurait enlevé son diadème impérial et l'aurait placé sur la tête du duc Boleslas. L'empereur aurait même donné à la Pologne un des clous de la Passion qu'il possédait. Le *Gallus Anonymus* nous offre pour finir une description fantasmagorique du banquet de Gniezno, qui aurait duré

pendant trois jours. Chaque matin, Boleslas aurait ordonné de changer la vaisselle d'or dans laquelle mangeaient les convives. Et le dernier jour, le duc aurait rassemblé l'immense masse de coupes, de plats, de carafes et autres linges brodés qui avaient été utilisés et aurait tout fait déposer dans la chambre de l'empereur «pour l'honorer, et non en présent principal». Chaque membre de la délégation germanique aurait également bénéficié de la générosité polonaise, à grand renfort de pierres précieuses et autres cadeaux de prix.

Même si le récit du *Gallus Anonymus* vise à ériger la rencontre de Gniezno en âge d'or, la Pologne de l'an mille avait assurément été prospère: la dynastie des Piast affirmait descendre d'un modeste laboureur mais elle profitait surtout d'un fort essor du commerce. Par sa foi comme par sa richesse, Boleslas Chrobry avait su séduire son hôte, mais il avait surtout réussi un coup diplomatique de première importance. La Pologne, connue jusque-là par de rares érudits, devient à partir de l'an mille un membre à part entière de la chrétienté latine. ■

Une œuvre, un artiste



CCO WIKIMÉDIA COMMONS

La reine du maniérisme Dans cette représentation pleine de vie – l'une des premières scènes de genre de l'histoire de la peinture –, Sofonisba Anguissola immortalise trois de ses sœurs jouant aux échecs. Emblématique de son art du portrait, cette œuvre constitue l'un des chefs-d'œuvre de cette artiste, alors connue de toute l'Europe.

La Partie d'échecs, Sofonisba Anguissola

Célébrée par Michel-Ange, Van Dyck et Vasari, admirée par Philippe II d'Espagne, cette artiste lombarde fut l'un des peintres les plus recherchés de la Renaissance... avant de disparaître des manuels d'Histoire. **PAR CLÉMENT DIRIÉ**

« **J**e dois dire que j'ai vu, dans la maison de son père à Crémone, cette année, un tableau qu'elle a peint avec beaucoup de soins représentant trois de ses sœurs jouant aux échecs ainsi qu'une vieille servante, si vivantes qu'il semble qu'il ne leur manque que la parole. » Ainsi l'éminent artiste et écrivain toscan Giorgio Vasari décrit-il *La Partie d'échecs* dans la seconde édition de ses *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes* (1568). Dans cet ouvrage fondateur de l'histoire de l'art, recensant plus de 200 artistes actifs entre les XIII^e et XVI^e siècles, cet éloge fait définitivement entrer Sofonisba Anguissola au panthéon des artistes de son temps. Elle, la fille aînée d'Amilcare Anguissola et Bianca Ponzoni, issus de la petite noblesse génoise, parents de six autres sœurs et frère – Elena, Europa, Lucia, Anna Maria, Minerva et Asdrubal –, dont les prénoms témoignent de l'univers humaniste au sein duquel ils furent élevés. Cette éducation réussit si bien

que Sofonisba, enfant prodige, au prénom repris de celui d'une princesse carthaginoise, devint vite une peintre reconnue, alors qu'elle était noble, femme et que son père n'était pas lui-même artiste.

En 1568, quand les *Vies* sont publiées, Sofonisba Anguissola est alors loin de Crémone. Après un apprentissage auprès des maniéristes Bernardino Campi et Bernardino Gatti et du miniaturiste Giulio Clovio, après avoir été remarquée aussi par Michel-Ange, auquel son père, son meilleur imprésario, a fait parvenir un dessin, elle est désormais dame d'honneur de la reine d'Espagne, la troisième épouse de Philippe II, Élisabeth de France. Elle jouit de ses faveurs, lui enseigne le dessin et immortalise l'ensemble de la famille régnante. Le pape Pie IV lui passe également commande de portraits. Arrivée à Madrid en 1559, elle y est tellement appréciée que, malgré la mort de sa protectrice en cette même année 1568, elle reste au service des ...

En quatre dates

2 février 1532

Naissance à Crémone (Lombardie) au sein d'une famille de la petite noblesse.

1559

Arrivée à la cour d'Espagne où elle devient dame d'honneur de la reine.

1565

Peintre « officielle » de la cour, elle réalise le portrait de Philippe II.

16 novembre 1625

Décès à Palerme, à 94 ans.

Une œuvre, un artiste



Un album de famille

La modernité de cette œuvre tient à la vivacité des visages des quatre femmes représentées. À cette époque, il est encore rare de peindre un franc sourire, voire un rire bientôt communicatif. Dans un luxe de détails, de couleurs et de textures, Sofonisba Anguissola, l'aînée, représente trois de ses sœurs : Lucia, la plus grande, et Minerva, à droite du tableau – qui furent également peintres ; Europa, au milieu, le modèle favori de ses sœurs.

... infantes orphelines. Mais il lui faut se marier et la cour d'Espagne y pourvoit en la personne d'un noble sicilien, Fabrizio Moncada. C'est à cette époque qu'elle découvre Palerme où elle mourra en 1625, devenue la femme d'Orazio Lomellini, son second mari, épousé après le décès en mer du premier. Malgré les réticences de son frère, de la cour d'Espagne et du grand-duc



Le jeu d'échecs

Les parents de l'artiste misèrent tout sur l'éducation de leurs enfants. Musique, poésie, latin, broderie et, bien évidemment, peinture furent au cœur de leur formation raffinée. Considéré comme un excellent moyen pour développer l'intelligence, le jeu d'échecs est alors une distraction aristocratique. Sans doute, dans cette famille de sœurs toutes vouées à un destin artistique, dont l'aînée accomplira le plus glorieux, faut-il également y déceler une métaphore ? Aux échecs, la reine est la pièce la plus puissante... Quoi qu'il en soit, Lucia semble bientôt gagner la partie, la reine noire de Minerva dans la main gauche et une pièce fatale, cachée au regard, dans la droite.



Une signature-manifeste

Sur la tranche de l'échiquier, Sofonisba Anguissola signe, titre et date son tableau, peint à l'âge de 23 ans. Rédigée en latin, l'inscription signifie « Sofonisba Anguissola, fille vierge d'Amilcare, a peint le véritable portrait de ses trois sœurs et d'une servante, 1555 ». Deux termes de cette déclaration sont à retenir : que l'artiste, malgré l'exercice d'un métier qui ne devrait être qu'un loisir pour une femme de sa condition, respecte les convenances dues à son sexe ; qu'elle peint ses sœurs de manière réaliste et vivante, loin des conventions allégoriques toujours en vigueur au XVI^e siècle.

de Toscane, elle s'est choisie elle-même ce capitaine de navire génois, bien plus jeune qu'elle. En Sicile, elle poursuit sa carrière de peintre. En 1610, elle réalise notamment un autoportrait où elle se représente âgée – peut-être la première artiste à oser une telle représentation de soi –, dans une pose rappelant les grands d'Espagne qu'elle a su si bien glorifier. Un an avant son décès, elle

Les artistes femmes à l'avant-garde de la peinture

reçoit la visite d'Antoine Van Dyck, qui livre un ultime témoignage: «Elle a toujours une bonne mémoire, l'esprit vif et m'a reçu fort aimablement. [...] Lorsque je dessinaï son portrait, elle me donna des indications [sur les ombres]. Elle me parla aussi de sa vie et m'apprit qu'elle avait très bien su peindre la nature». Longtemps demeurée dans l'ombre après sa mort, celle qui a peint presque autant d'autoportraits que Rembrandt mais dont nombre de tableaux ont longtemps été attribués à d'autres artistes (masculins) est l'une des premières femmes peintres professionnelles.

Un tableau voyageur

La Partie d'échecs a, elle aussi, connu un parcours haut en couleur. Conservée un temps par la famille de l'artiste, elle est mentionnée dans le catalogue des collections du palais Farnèse à Rome en 1725, puis du palais royal de Naples en 1770, avant de figurer dans celle de Lucien Bonaparte. Lors d'une vente de ses possessions en 1823, le tableau est acquis par le comte Atanazy Raczyński pour 3000 francs. Grand amateur d'art, ambassadeur de Prusse à Copenhague, Lisbonne et Madrid, il lègue, à son décès en 1874, sa collection à la Prusse qui, après plusieurs lieux de conservation, est finalement accueillie à Poznań, la ville où il est né en 1788, aujourd'hui de nouveau polonaise après avoir longtemps été allemande. L'œuvre de Sofonisba Anguissola est l'un des fleurons de cette collection prestigieuse, notamment parce qu'elle marque une évolution clé dans l'histoire de la peinture. Soit le passage du portrait officiel – genre dans lequel elle excella également – au portrait plus réaliste, intégré dans une scène de genre, comme en témoignent ici le cadre domestique, l'absence d'allégorie, une individualité réelle des visages et un sens certain pour capter les différents âges de la vie – de la jeunesse d'Europa à l'adolescence de Lucia et l'âge mûr du chaperon. Enfin, une circulation des regards qui double les relations entre les joueuses, chacune regardant son aînée, et accueille au sein de la composition la peintre elle-même, dont le chevalet est situé à proximité du quatrième bord de la table de jeu. Sur l'échiquier de l'art de la Renaissance, Sofonisba Anguissola fut, elle, bien au centre. ■

Si, dans la seconde partie du XX^e siècle, ce moment où l'histoire de l'art se développait comme discipline avec ses manuels et ses ouvrages de vulgarisation, la plupart des femmes ont été considérées comme des artistes mineures – quand elles n'étaient pas invisibilisées ! –, l'historiographie contemporaine permet, en revanche, de prendre la mesure de leurs apports. En cela, elle renoue avec la reconnaissance de leurs mérites largement exprimée jusqu'au XIX^e siècle, à l'image de Sofonisba Anguissola ou de la sculptrice Properzia de' Rossi, active à Bologne au



MUSÉE DU LOUVRE/TONY QUERREC/GRAND PALAIS

de Marie-Antoinette, Élisabeth Vigée Le Brun (1755-1842), elle aussi académicienne, a néanmoins proposé des portraits bourgeois anticipant le mouvement romantique. Loin de la munificence statutaire de ses portraits royaux, son autoportrait avec sa fille, peint en 1789 (*ci-dessus*), annonce les sensibilités du XIX^e siècle. L'accent mis sur l'enfance et le lien filial succède ici à l'iconographie de la Vierge à l'Enfant. Quant à Suzanne Valadon (1865-1938), sa *Chambre bleue* de 1923 constitue un manifeste de la modernité (*ci-dessous*). Sa représentation d'une femme sur le point de fumer, absorbée dans ses pensées, « odalisque » pour une fois habillée, incarne les nouveaux rapports sociaux de l'entre-deux-guerres, tout en démontrant un sens chromatique et de la composition d'exception. C. D.



ARCHIVES ALINARI FLORENCE/FRATTELLI ALINARI/RMN-GRAND PALAIS

tournant du XVI^e siècle, et toutes deux reconnues par Vasari. De son vivant, Rosalba Carriera (1673-1757) a révolutionné l'art du pastel (*ci-dessus*) et ses talents de portraitiste lui ont valu de devenir membre de l'Académie royale de Paris. De technique préliminaire principalement utilisée pour le croquis, elle a transformé le pastel en un genre « sérieux », reconnu à part entière, influençant grandement le style rococo. Intimement liée au destin



© CENTRE POMPIDOU, MNAM-CO, DIST. GRANDPALAISRMN / BERTRAND PRÉVOST

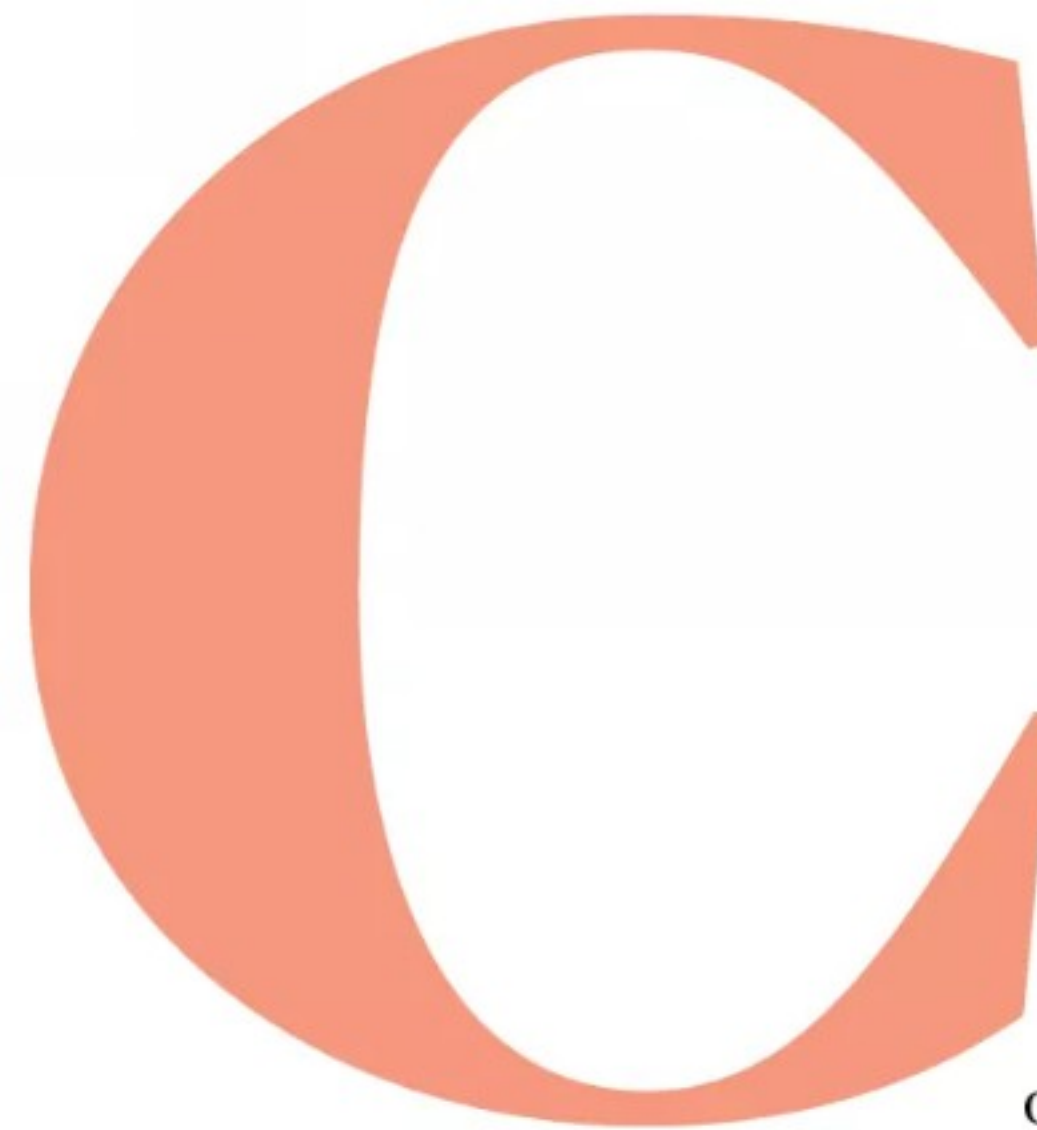
CỬA SỐ 13
ENTRANCE No. 13

Guerre du Viêt Nam Les tunnels de l'espoir

L'intervention américaine dans la guerre, entre 1964 et 1975, passe par des bombardements aériens massifs du nord du pays. Pour échapper aux raids, les Nord-Vietnamiens se réfugient dans un ingénieux réseau souterrain, dont subsistent encore les vestiges à Vinh Moc. **PAR LAURENT LEFÈVRE - PHOTOS VIRGINIE SEILLER**



Dédale Datant de 1965 et composé de trois niveaux superposés, le refuge villageois est ouvert au public depuis 1995.



Courage, unité et résilience. Soumis à des bombardements incessants pendant la guerre du Viêt Nam, les habitants de Vinh Moc et des villages alentour n'en ont pas manqué. Résidant dans la province de Quang Tri (au centre du Viêt Nam) surnommée la «Zone de feu», ils vivent à treize kilomètres au nord du pont Hien Luong enjambant la rivière Ben Hai – qui servait de ligne de démarcation établie par les accords de Genève de juillet 1954 entre le Sud, pro-américain, et le Nord, communiste. Ces villages sont, au milieu des années 1960, réduits à un champ de ruines. Pour échapper aux bombes qui tombent quotidiennement depuis août 1964 (sept tonnes de bombes par habitant sur le district où se trouve Vinh Moc), les villageois creusent un réseau d'abris et un complexe de tunnels, dont celui de Vinh Moc, le mieux préservé aujourd'hui. Au pic de la guerre, plus de 600 personnes, dont des dizaines de familles, ont vécu dans ces galeries réparties sur trois niveaux interconnectés.

Alors que le Viêt Nam a célébré, le 30 avril dernier, le cinquantième anniversaire de la fin de la guerre, nous avons retrouvé Hô Thi Giu, née en plein conflit dans ces souterrains. Elle nous guide dans ce lieu de vie en sous-sol. Nous la suivons jusqu'à la porte 3, l'une des six entrées du tunnel qui donnent sur la colline. De larges cratères de bombes bordent encore le chemin. Partiellement recouverts par la végétation, ils ressemblent à de paisibles bunkers de golf. En 1965-1966, cette terre est labourée par les obus de la marine américaine et les bombes larguées du ciel dans le but de forcer ces familles de pêcheurs à quitter la région – certains ravitaillaient en effet l'armée du Nord-Viêt Nam (NVA), qui possédait une garnison sur l'île voisine de Con Co. Pour se protéger, chaque famille construit, près de sa maison traditionnelle en paille de •••



1

... riz, un abri semblable à ceux utilisés pendant la guerre de Corée. Aucun ne résiste aux bombardements qui s'intensifient au cours de l'année 1965 (*lire l'encadré p. 76*). Les travaux des tunnels, organisés par le comité du parti communiste du district, sont officiellement lancés le 25 juillet 1965. Environ 250 villageois travaillent, de jour comme de nuit, pour creuser, dans la colline de basalte rouge bordant la mer, 114 tunnels interconnectés reliant les villages. Ils s'abritent dans les parties en construction et utilisent de simples outils agricoles pour excaver les galeries et les alcôves à la lumière de torches en bambou.

Un vrai village... 15 mètres sous terre

Pour y pénétrer, il faut se baisser et se glisser dans une galerie qui descend en zigzag tout en se rétrécissant jusqu'au deuxième niveau, situé entre onze et quinze mètres sous terre. Des ampoules électriques dénudées éclairent nos premiers pas hésitants. Elles ont été rajoutées pour les visiteurs qui découvrent ce lieu de mémoire ouvert au public en 1995. Quelques mètres plus bas, un mannequin recroquevillé est assis dans un renforcement creusé dans la roche. Il symbolise l'un des soldats

de l'armée nord-vietnamienne qui s'abritaient provisoirement au premier niveau. Dans ces couloirs étroits, il fait plus frais qu'à l'extérieur, où la chaleur humide atteint les 30 °C. Grâce à la ventilation assurée par sept portes qui donnent sur la mer, on peut respirer un air pur.

Née le 1^{er} janvier 1968 dans ces galeries, où elle a passé ses quinze premiers mois avec ses parents sans voir la lumière du jour, Hô Thi Giu nous conduit vers son lieu de naissance, la maternité, où sa mère, assistée par une sage-femme, a accouché sur un lit de bambou à quinze mètres sous terre. De la taille des autres alcôves (2 à 3 m² pour une hauteur de 110 à 120 cm), cette cavité creusée dans la roche a vu naître 17 bébés. Conçu à l'image d'un village miniature transféré en sous-sol, Vinh Moc comprend aussi une salle d'opération, une réserve de riz et une cuisine avec un poêle dispersant la fumée en surface. Une fois évacuée une grande partie des femmes et des enfants plus au nord, les hommes y préparaient et y prenaient leur repas ensemble. Hô Thi Giu nous montre l'espace tout proche qu'occupait sa famille, où elle a vécu à côté d'environ 600 villageois et soldats. Chaque famille, quelle que soit sa taille, dispose d'une telle alcôve, creusée tous les deux mètres dans la



Communauté en sous-sol Dans des galeries hautes de 110 à 180 cm pour la plus grande – qui abritait les réunions et faisait office de pouponnière –, environ 600 soldats et villageois organisaient la vie quotidienne (1 & 2). Des portes et des puits (3) assuraient l'aération des galeries. Le complexe de Vinh Moc comprenait aussi une salle d'opération, une réserve de riz, une cuisine (et son poêle), des salles de classe....

paroi au milieu des tunnels. Les plus petites sont réservées aux grands-parents, qui vivent à côté de leurs enfants et petits-enfants, recréant une cohabitation intergénérationnelle. Dans le prolongement d'une galerie qui dessert ces cellules familiales, nous rejoignons, après un long couloir, la plus haute pièce du tunnel (180 cm), qui a servi de salle de réunion et de spectacle, où jusqu'à 50 personnes pouvaient se rassembler. Des projections de films ont eu lieu dans ce couloir, qui a aussi fait office de pouponnière.

«Nous rencontrions beaucoup de difficultés mais, malgré la guerre, tout le monde restait positif: on rigolait, nous chantions ensemble. Tous les jours, nous recevions des informations de tout le pays», nous confie Ho Van

Triêm, âgé de 89 ans. Natif de Vinh Moc qu'il n'a jamais quitté, ce pêcheur de métier a vécu dans les tunnels aux côtés de son père, de sa femme et de cinq de ses six enfants. Parmi eux, Ho Thi Huong, venue au monde dans ces souterrains en 1967, et Ho Thi Nga, née en 1960, qui a fait partie de la première génération à suivre les cours dans les tunnels: de fin 1965 à novembre 1967, des classes pour les enfants sont régulièrement organisées dans le couloir des tunnels, à la lumière des torches. Deux jeunes institutrices, des villageoises ayant suivi une formation accélérée, dispensent des cours d'alphabétisation et de calcul. Le fond de ce couloir dessert la sortie 6 donnant sur la mer, qui fait entendre son ressac, et une galerie plongeant vers le niveau inférieur du tunnel situé à 23 mètres sous terre.

Se cacher le jour, cultiver les champs la nuit

À cette profondeur, de fines traînées d'eau serpentent sous nos pieds, notamment dans les rigoles aménagées pour lui permettre de s'écouler vers la mer. S'ils ne mesuraient pas plus d'un mètre cinquante, les villageois pouvaient se tenir debout et marcher à l'intérieur des galeries, mais tous doivent parcourir pieds nus ces boyaux au sol de terre ...



Témoins Ho Van Triêm (à g.), aujourd'hui âgé de près de 90 ans, a activement participé, comme les autres villageois de Vinh Moc, à la construction des tunnels. Hô Thi Giu (à dr.), qui est née dans l'une des galeries en 1968, se tient devant l'entrée numéro 3 du tunnel où elle vivait durant la guerre.

... grasse, glissants, parfois inondés par infiltration d'eau pendant la saison des pluies, notamment au troisième niveau. C'est ici que se trouve le seul espace – un minuscule renforcement creusé dans la roche –, où ils peuvent se laver et nettoyer leurs vêtements avec l'eau d'un des trois puits disponibles. Très profonds, ils leur fournissaient une eau potable en quantité suffisante. Mais les conditions sanitaires précaires, renforcées par le manque de latrines,

de nourriture et de biens de première nécessité rendent la vie difficile dans les tunnels. Elles causent des infections parasitaires, des problèmes de peau, des troubles osseux, oculaires et des œdèmes dus à l'immobilité. Certains ont contracté la gale. Tous ont souffert du manque de lumière dans ces galeries à peine éclairées par quelques lampes à huile utilisées pour les grandes occasions. D'autant plus qu'ils en sortent rarement, la nuit en général, pour aller pêcher, récolter ou cultiver de quoi manger. Ils profitent aussi de l'obscurité pour enterrer leurs morts dans un cimetière en contrebas du tunnel près de la mer.

La vie renaît malgré les ravages

Après trois heures passées à arpenter ces souterrains qui accueillent, chaque année, des milliers de visiteurs, le retour à la lumière du jour et la vue de la mer offrent un puissant réconfort. Difficile d'imaginer l'émotion des derniers occupants – parmi lesquels de jeunes hommes comme Ho Van Triêm, qui y a passé près de neuf ans – lorsqu'ils quittent définitivement ces galeries en avril 1974. En surface, la guerre a dévasté la zone : tout a été rasé. Aucun arbre, aucune végétation n'a résisté et les villages sont jonchés de munitions non explosées. Rejoints par les personnes âgées, les femmes, dont les deux institutrices et les enfants évacués plus au nord, dans la province de Nghe An, ils doivent tout reconstruire et apprendre à vivre avec la menace des mines, mais aucun occupant des tunnels n'a perdu la vie à cause des bombardements. Définie par le psychiatre Boris Cyrulnik comme « la capacité à naviguer dans les torrents de la vie », la résilience était bel et bien présente dans les tunnels de Vinh Moc. 

Mines et bombes non explosées, un sinistre héritage

Commencé en août 1964, le bombardement du Nord-Viêt Nam s'intensifie avec l'opération Rolling Thunder lancée, sans en informer les citoyens américains, le 2 mars 1965, par le président Johnson. « Je considérais nos bombes comme mes ressources politiques pour négocier la paix : des carottes pour le Sud et des bâtons contre le Nord. » Bilan : 65 000 civils nord-vietnamiens tués entre 1965 et 1972, selon une estimation basse de l'historien Guenter Lewy. Cette campagne – « la plus stupide jamais conçue par un être humain », selon l'historien militaire vétérinaire du Viêt Nam James Willbanks – a également touché le Laos et le Cambodge. Les munitions non explosées continuent de provoquer des drames – 100 000 morts et



blessés dans tout le Viêt Nam depuis la fin de la guerre. En particulier dans la province de Quang Tri, une région lourdement bombardée, où un tiers des 8 640 victimes ont moins de 16 ans. Le Project RENEW y mène, en partenariat avec Norwegian People's Aid, des actions de prévention auprès des enfants de milieu rural. Il balise les zones sûres et identifie celles « contaminées » à déminer*. Depuis 2008, l'équipe de

déminage RENEW/NPA a procédé à l'enlèvement et à la destruction de plus de 129 000 munitions non explosées. Elle peut intervenir à la suite de signalements ou d'appels d'urgence des résidents sur la ligne téléphonique dédiée, comme ce 27 février, où elle en a retiré 23 en une seule journée après avoir répondu à six appels. « Nous en neutralisons régulièrement, précise Nguyen Thanh Phu, responsable du Project RENEW. Il nous arrive même d'en trouver qui datent des conflits avec les Français et les Japonais. »

* Près de 620 millions de m², dont 39,3 % ont été sécurisés en 2024 par les équipes de déminage de RENEW/NPA, du Mines Advisory Group et de PeaceTrees Viêt Nam. Encore près d'un cinquième du pays restait contaminé en 2023.

**Vous avez rendez-vous
avec l'histoire.**



9,90€
HORS-SÉRIE
SEULEMENT

Expos
Écrans
Livres

Cahier



PHOTO SZÉPMŰVÉSZETI MÚZEUM/MUSEUM OF FINE ARTS, BUDAPEST, 2025/SP

Thérapie Dans ses premières toiles, l'artiste exorcise ses traumatismes après son viol. *Yaël et Siséra* (1620), musée des Beaux-Arts (Budapest).

Artemisia Gentileschi, l'art en résilience

La rétrospective qui lui est dédiée met en lumière l'audace de cette peintre caravagesque qui sut séduire les cours européennes.

À la fin des années 1990, un film d'Agnès Merlet et une biographie d'Alexandra Lapiere ont fait connaître, à un large public, le destin

d'Artemisia Gentileschi (1593-1653) et l'agression qui a bouleversé sa vie. En 1611, la jeune Romaine est violée par un peintre et ami de son père, Agostino Tassi.

Un an plus tard, lors du procès, on la torture pour éprouver la véracité de ses accusations. Condamné à cinq ans d'exil, mais protégé par le pape, Tassi revient

vite à Rome; sa victime, elle, sort détruite du scandale... Sans occulter ces épreuves, le musée Jacquemart-André se recentre sur son œuvre, trop souvent phagocytée par les drames de sa biographie, et il fait bien: la quarantaine de tableaux et dessins, qu'il présente selon un accrochage thématique, démontre le talent de l'artiste. Artemisia débute sa formation dans l'atelier paternel. Le peintre d'histoire Orazio Gentileschi est un disciple du Caravage; l'influence du maître du

clair-obscur imprégnera également le travail de sa fille. Pour mesurer la précocité du talent de l'adolescente, la salle 2 de l'exposition dévoile sa première œuvre signée, qui ne manque pas d'impressionner. Face à *Suzanne et les vieillards*, difficile d'imaginer qu'une adolescente de 17 ans ait pu exécuter une telle composition. «Il est possible qu'Orazio ait un peu travaillé le groupe des vieillards», commente Pierre Curie, co-commissaire, mais Artemisia a exécuté la toile et elle y exprime déjà l'une de ses singularités. Rare femme peintre de l'époque à représenter des nus féminins, elle les nimbe d'une audacieuse sensualité. D'abord très fusionnelle avec Orazio du point de vue stylistique, la demoiselle prend vite l'ascendant par son réalisme et son sens de la psychologie: sa *Vierge à l'Enfant*, figurée avec les traits d'une mère fatiguée, témoigne de sa différence.

Libre et indépendante

Après le procès – et un mariage arrangé lui garantissant un statut acceptable –, la voilà quittant Rome pour Florence. «Elle abandonne très vite son style gentilésien et devient de plus en plus caravagesque», commente Pierre Curie. Sa peinture d'histoire, à l'instar de celle d'Orazio, séduit les puissants. Au gré de ses installations dans différentes villes d'Europe, elle travaillera pour les Médicis à Florence, pour le vice-roi d'Espagne à Naples et, par son biais, pour la cour espagnole... Une salle démontre

son habileté à représenter les héros de l'histoire sainte et de la mythologie, à l'image de cette *Madeleine pénitente* dont elle sublime l'expressivité. Sa *Vénus endormie* prouve, elle, qu'Artemisia n'hésite pas à doter ses sujets féminins d'une puissante charge érotique. Si la rétrospective s'ouvre sur plusieurs grands formats, elle éclaire également une dimension méconnue de son travail: sa production de portraits, très appréciée de ses contemporains. Quant à son *Auto-portrait en joueuse de luth*, probablement commandé par Cosme II de Médicis ou offert à celui-ci, il permet de jauger de la célébrité de l'artiste, avant que sa mort à Naples, probablement de la peste, ne la condamne à l'oubli jusqu'à sa redécouverte au début du XX^e siècle. L'exposition raconte ainsi l'itinéraire d'une figure qui vit son art de façon très moderne. À une époque où les femmes peintres se heurtent aux limites imposées à leur sexe, Artemisia gagne sa vie, elle subvient aux besoins des siens. Presque illettrée dans sa jeunesse, «elle s'est formée à la vie de cour, à la musique, écrit des poèmes.» Elle entretient une correspondance nourrie avec des personnalités, dont Galilée. À l'aune de son talent et de sa détermination, le titre de l'exposition peut légitimement la qualifier d'«héroïne» et la libérer de son patronyme: Artemisia existe bien par son seul prénom. 

STÉPHANIE GATIGNOL

Artemisia, héroïne de l'art,

musée Jacquemart-André,

Paris (8^e), jusqu'au 3 août.

musee-jacquemart-andre.com



**CHAQUE
JOUR,
RETROUVEZ
L'HISTOIRE
AVEC
UN GRAND F.**

**9H et 14H
FRANCK
FERRAND
RACONTE**



INFO - ÉCO - CULTURE - MUSIQUE



Écoutez Radio Classique en direct ou replay sur radioclassique.fr, l'application mobile Radio Classique et en DAB+

Worth fait défiler son histoire

La capitale accueille sa première rétrospective d'envergure consacrée à cette maison, née sous le Second Empire – et dont le créateur, d'origine anglaise, est considéré comme le « père » de la haute couture.

En 1867, c'est une entreprise parisienne qui livre la spectaculaire robe de Sissi pour son couronnement de reine de Hongrie. Faut-il s'étonner de cet honneur? Depuis son ouverture, moins d'une décennie auparavant, la maison Worth & Bobergh est parvenue à faire tourner les têtes couronnées et à séduire les puissantes du monde entier. Une page de l'histoire de la mode s'écrit au 7, rue de la Paix: quatre générations d'une même famille vont l'incarner...

Si l'entreprise Worth a fermé ses portes dans les années 1950, le Petit Palais s'attache surtout à retracer sa période la plus éclatante, du Second Empire jusqu'aux Années folles, et s'appuie, à cet effet, sur un contenu qui ne manque pas d'étoffe(s): 400 vêtements, accessoires, objets d'art et peintures racontent une saga made in France qui commence avec... un Anglais déterminé. Arrivé en France à 21 ans, Charles Frederick Worth (1825-1895) débute comme premier commis chez un prestigieux marchand de nouveautés. En 1858, il fonde, avec

le Suédois Otto Gustav Bobergh, une société vouée à la confection de manteaux et robes pour dames. Son ascension sera fulgurante. La princesse de Metternich, réputée pour son allure, arbore ses toilettes, souffle à l'impératrice combien il a du talent; Eugénie succombe, la cour aussi... Le styliste devient l'arbitre des élégances, on l'écoute, il dicte le goût. Le sien le porte vers l'opulence, il foisonne de garnitures, de dentelles, broderies, de références à l'histoire. Aristocrates, figures de la puissante bourgeoisie américaine ou demi-mondaines admirées en raffolent. Dans l'exposition, les portraits signés Carolus-Duran ou Louise Breslau témoignent de leur désir de paraître «en Worth» et la garde-robe de la comtesse Greffulhe, dont Proust s'inspira pour composer sa duchesse de Guermantes, suffit à elle seule à raconter l'engouement.

L'émergence du couturier artiste

Tout en nous prenant à témoin de la folle créativité de Charles Frederick Worth – qui trouve encore à

THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART/RMN-GRAND PALAIS/SP



De fil en aiguille La maison révolutionne les styles et fait de Paris la capitale de la mode. Robe à transformation (vers 1872).

s'exprimer dans de nombreux bals costumés –, le parcours nous rappelle ses innovations. C'est lui qui forge le concept de collection, avec sa cohérence stylistique et sa saisonnalité. Lui qui instaure la pratique des défilés. Lui qui impose le couturier comme un artiste: son portrait, par Nadar en 1892, le fait apparaître en vieux maître, selon une image très calculée. Lorsque cette figure majeure de l'avènement de la haute couture meurt en 1895, ses fils, Jean-Philippe et Gaston, reprennent sa prospère affaire. À partir de 1920, ce sont ceux de Gaston,

Jean-Charles et Jacques, qui assurent la relève. Tout en maintenant une tradition de somptuosité, la maison s'achemine peu à peu vers la modernité... Après avoir rembobiné toute cette histoire, dont Roger et Maurice, les fils de Jacques, écriront encore un chapitre à partir de 1941, chacun aura compris ce que Paris doit à cette dynastie qui a consolidé son socle de capitale de la mode, sans faire mentir la devise de son fondateur: «Obtenir et tenir». **S. G.**

Worth. Inventer la haute couture, Petit Palais, Paris (8^e), du 7 mai au 7 septembre. www.petitpalais.paris.fr

Immersion pharaonique

« Nous sommes un peuple de nains visitant une nation de géants. » Ces mots, le peintre écossais David Roberts les couche dans son journal lorsqu'il découvre, en 1838, les vestiges de l'Égypte antique. Après avoir convoqué son souvenir en prologue, le centre d'art numérique des Bassins des Lumières nous fait sentir la richesse de cette civilisation courant sur trois millénaires. Exploitant les merveilles de l'art égyptien, monuments, peintures murales, sculptures ou bas-reliefs, le voyage en images nous immerge dans la cosmogonie puis au cœur de la vie quotidienne sur les bords du Nil. Séquence après séquence, des blocs colossaux s'empilent (ou chutent !) sous nos yeux pour raconter le défi de la construction des pyramides. Des statues de pharaons et de reines nous enveloppent de leur monumentalité. Le fleuve sacré se mue en coulée d'or, rappelant le caractère divin de ce métal qui servit à façonner des bracelets ou



Voyage L'Égypte réelle et rêvée à travers des chefs-d'œuvre sur grand écran.

pectoraux. Nous voici entraînés au cœur des temples, parmi les sépultures de la Vallée des Rois et des Reines... L'épilogue s'écrit au présent, dans les fonds marins de la baie d'Aboukir, où l'archéologue Franck Goddio a découvert, en 2001, les vestiges de la cité de Thônis-Héracléion, mais l'éblouissement se prolonge encore

à la faveur d'un programme court dédié aux orientalistes. Expérience sensorielle aussi ébouriffante qu'un vent de sable.

S. G.

L'Égypte des pharaons. De Khéops à Ramsès II, Bassins des Lumières, Bordeaux (33), jusqu'au 4 janvier 2026. www.bassins-lumieres.com

Nice et *Historia* célèbrent les arts et les océans

De mai à octobre, la sixième biennale de Nice hisse ses voiles pour une odyssée artistique et maritime sur le thème général : « la mer autour de nous ». Un lien sera tissé entre l'art et la conférence des Nations unies sur l'océan (UNOC), coorganisée par la France et le Costa Rica, qui se tiendra du 9 au 13 juin dans la même ville. Une « université de l'océan » renforcera l'impact de cette conférence sur notre territoire et mobilisera la population autour des sujets liés à l'océan. Des conférences, des



Pour découvrir le programme de cette biennale :

<https://anneedelamer.nice.fr/biennale-des-arts-et-de-locean/>

expositions et un parcours artistique sont organisés à cette occasion. Nombre des événements présentés sont complémentaires au hors-série *Historia* de cet été, intitulé « La mer, la plus grande aventure humaine », en kiosque le 28 mai, ainsi de l'exposition « Des préhistoriques à la plage » (au musée de préhistoire Terra Amata), sur les rapports, essentiels pour leur survie, des femmes et des hommes de la Préhistoire avec les mers. À signaler aussi, à la bibliothèque Romain-Gary, « Océan, mère des hommes », une exposition

qui propose un parcours littéraire riche en œuvres rares afin de découvrir comment l'océan nourrit les cultures et les imaginaires à travers les âges. *Historia* organise, le 10 juin à 14 h 30, à L'Artistique (Centre d'Arts et de Culture & Espace Ferrero, 27, boulevard Dubouchage à Nice), une table ronde sur le thème : « La mer, la plus grande aventure humaine », animée par Victor Battagion, rédacteur en chef adjoint, avec la participation de Vincent Campredon, membre de l'Académie de marine. **DENIS LEFEBVRE**

Cinéma

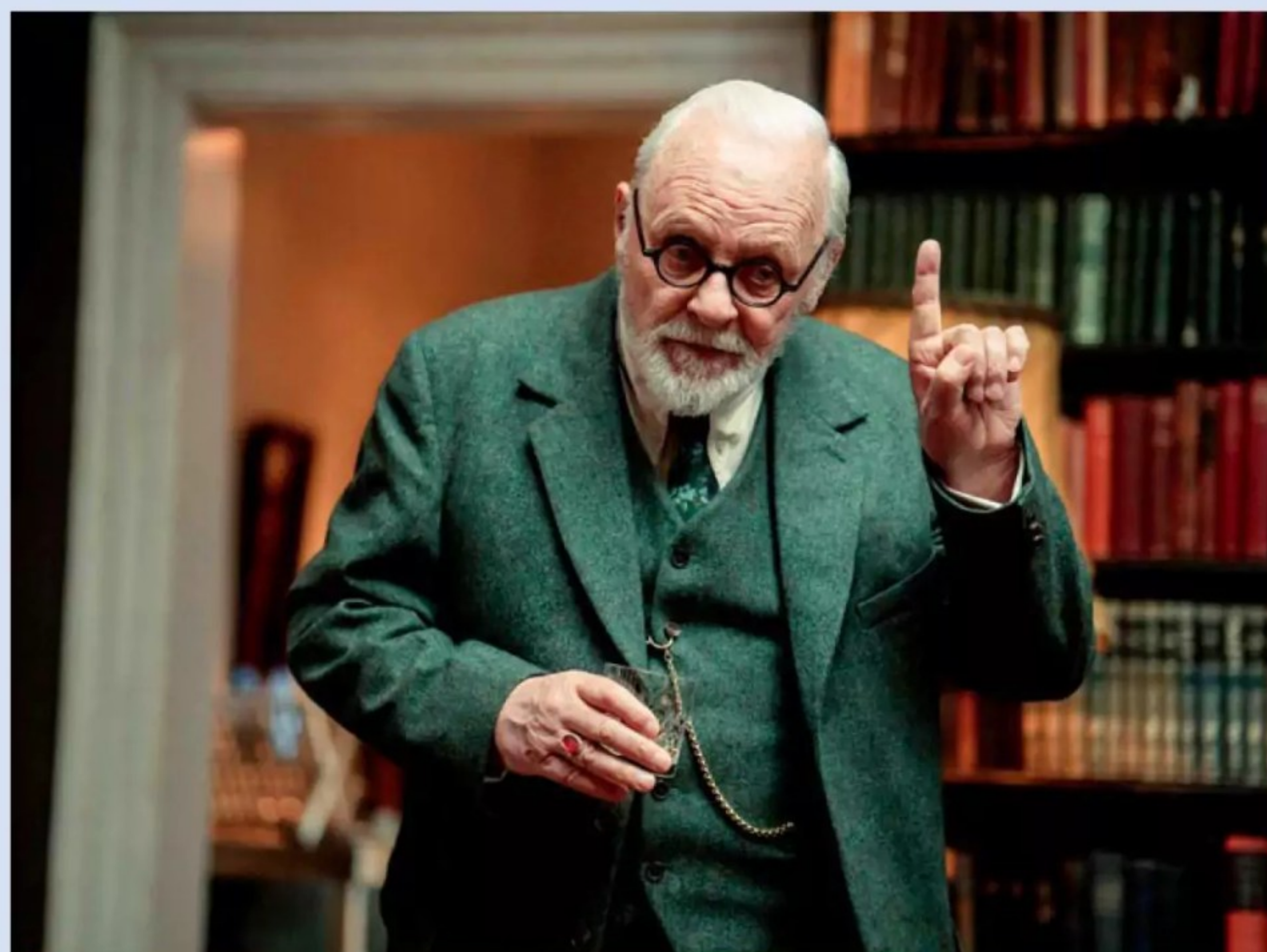
La dernière séance de Sigmund

Exilé à Londres, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, Sigmund Freud (1856-1939) vit aux côtés de sa fille Anna. Affaibli par l'âge et la maladie, le père de la psychanalyse est devenu autoritaire et acariâtre. Réticent au premier abord, il accepte la visite d'un professeur d'Oxford venu débattre de ses idées. Les premières minutes, Freud l'ignore avec une pointe d'arrogance mais, très vite, s'établit entre les deux hommes une discussion intense sur la vie, la sexualité, la rigueur de la science et, bien sûr, la question de Dieu. Leur conversation prend alors une tournure passionnante quand l'athéisme du maître questionne la foi de l'enseignant, marqué par les tranchées de la Grande Guerre et les vertiges de la conversion.

Un duel intellectuel

Anthony Hopkins, octogénaire, endosse avec brio le rôle de Sigmund Freud dans cette adaptation de la pièce de Mark St. Germain, qui imagine une rencontre fictive – mais plausible – entre le maître de la psychanalyse et C. S. Lewis (1898-1963), l'auteur des *Chroniques de Narnia*, incarné dans le film par Matthew Goode.

Dans le huis clos feutré d'un appartement londonien, les deux hommes s'affrontent dans une rixe verbale tendue, aussi féroce que captivante. Le dispo-



CONDOR FILMS/SP

sitif scénique est simple, limité aux quatre murs du salon feutré de la maison du psychanalyste qui ne sort presque plus. On y trouve une multitude d'objets personnels, de livres, de statuettes et le célèbre divan. Les dialogues fusent comme une partie d'échecs faites d'attaques, de silences et de dangers. Antony Hopkins, peu mobile mais magistral, apporte une humanité bouleversante à son personnage, tiraillé entre une force intellectuelle immense et une fragilité extrême. Son interlocuteur, d'abord intimidé, parvient à pousser le vieil homme dans ses retranchements, libérant pour l'un et l'autre des blessures intimes. Quelques

retours en images dans la vie privée des protagonistes, le souvenir du père de l'un et de l'autre, et les relations extrêmement troubles entre Freud et sa fille Anna apportent de la dynamique à ce film qui privilégie le verbe à l'action. La place que donne le réalisateur à la fille de Freud enrichit le scénario. Brillante psychanalyste, très – trop – attachée à son père au point de mettre sa carrière au second plan, elle s'occupe de lui comme le ferait une infirmière. Avec une totale dévotion, Anna éprouve des difficultés à parler de son homosexualité et à affirmer son autonomie. Cette situation n'est pas sans créer des tensions avec sa compagne Dorothy Burlin-

gham, également psychanalyste, qui pousse Anna à s'émanciper davantage.

Pour le réalisateur Matt Brown, il ne s'agit pas d'un biopic, mais d'une fiction humaniste où la question de Dieu sert à remettre en cause les certitudes des deux hommes, à écouter l'autre, à douter ensemble. À travers ce face-à-face imaginaire, le cinéaste veut prouver que la confrontation des idées, menée avec respect, est toujours la meilleure réponse à l'intolérance et à la peur face aux extrémismes de tous bords. **YETTY HAGENDORF** *Freud, la dernière confession*, film de Matt Brown. Avec Anthony Hopkins (110 min). Sortie le 4 juin.

Cinéma

Ithaque, ton univers impitoyable

Près de trente ans après *Le Patient anglais*, film d'Anthony Minghella, récompensé par neuf Oscars, Ralph Fiennes et Juliette Binoche sont à nouveau réunis à l'écran par le réalisateur Uberto Pasolini, dans une adaptation intimiste de l'*Odyssée* d'Homère. Centré sur les derniers chants de l'épopée, le film débute avec le retour d'Ulysse à Ithaque. Les premières images dévoilent un homme émacié, méconnaissable et rongé de culpabilité, qui échoue sur la plage. Secouru par un insulaire, il se terre et observe son royaume gangrené par la violence, au lieu de se précipiter dans les bras de Pénélope, qui lutte pour repousser, de plus en plus difficilement, les prétendants. Si la plupart des adaptations ont misé



FABIO ZAYED-MAILA LACOVELI/SP

sur le spectaculaire, les monstres, l'intervention des dieux et les effets spéciaux, le cinéaste italien prend le parti de dépouiller le mythe pour s'attacher à l'essence psychologique

et émotionnelle des deux personnages. Ulysse est hanté par la guerre, marqué par la honte, il est fragile, il doute. Pénélope ignore sa présence et résiste à l'attente en souffrant. Assiégée par son peuple, elle a peur et passe ses journées à tisser puis défaire sa toile pour repousser inlassablement l'heure ultime du choix d'un nouveau mari. Quant à leur fils Télémaque, qui a grandi sans père, il est chassé par les habitants qui voient en lui un obstacle à leur quête du royaume. Le retour d'Ulysse, vu par Pasolini, n'est pas un triomphe épique, mais une épreuve pour tous où les questions de résilience et de guerre sont traitées à hauteur d'homme. Y. H.

The Return, film d'Uberto Pasolini. Avec Ralph Fiennes et Juliette Binoche (116 min). Sortie le 18 juin.

Télévision

Une jungle pas si sauvage



UN FILM À LA PATTE/SP

Au sud-est de la Colombie, le parc national de Chiribiquete recèle un trésor : au cœur de la forêt amazonienne, des hommes ont recouvert ses falaises, appelées *tepuy*s, de fabuleuses peintures rupestres, dont les plus anciennes dateraient de 20 000 ans avant notre ère.

Les archéologues, longtemps privés d'accès à cette zone qui a servi de base arrière aux guérilleros des FARC, y pénètrent à nouveau et ce documentaire les suit dans une exploration rendue épique par l'environnement. Mille questions entourent les fresques et leurs 75 000 pictogrammes recensés, mais les investigations attestent déjà la présence de peuples organisés, inventifs, et sortent les habitants autochtones des clichés de sauvagerie dans lesquels ils ont été enfermés. À Chiribiquete s'amorce un processus qui vise à rendre aux Colombiens un pan de leur mémoire indigène, occultée dès l'arrivée des conquistadors. S. G.

Les Secrets des fresques d'Amazonie de Juan José Lozano, coécrit avec Aurine Crémieu. (90 min). Le 14 juin à 20 h 50 sur Arte, et sur arte.tv jusqu'au 14 juillet 2025.



HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque samedi à 20h00, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC

HISTOIRE TV

HISTORIA

bouygues
canal 121

DISPONIBLE
AVEC **CANAL+**
canal 118

free
canal 205

orange
canal 124

SFR
canal 177

La chambre noire



COLLECTION GAMMA-RAPHO/PIERRE PÉAN/GETTY

Pourquoi, pendant quarante ans, le cliché compromettant qui aurait pu briser la carrière de François Mitterrand n'a-t-il jamais été utilisé par ses adversaires ? Un « miracle » qui aurait peine à se renouveler aujourd'hui.

Le 1^{er} septembre 1994, le livre du journaliste Pierre Péan, *Une jeunesse française*, apparaît en devanture des librairies. Stupéfaction : en couverture s'étale une photographie montrant le jeune François Mitterrand rencontrant le maréchal Pétain... à Vichy, le 15 octobre 1942. À gauche, c'est la consternation, voire un sentiment de trahison. À droite, une joie mauvaise, plus ou moins bien dissimulée. En ce crépuscule du deuxième septennat (1988-1995), marqué par les scandales et par la maladie

du Président, la parution du livre de Péan semble sonner le glas du mitterrandisme. Une question se pose désormais : comment une photographie aussi compromettante a-t-elle pu rester inconnue du public pendant quatre décennies ? Patrice Duhamel révèle qu'elle a failli « sortir » à plusieurs reprises : non seulement lors des élections présidentielles de 1965, de 1974 et de 1981, mais aussi avant les législatives de 1973, de 1978 et de 1986. Successivement, le général de Gaulle, Pompidou, Giscard et Chirac ont

refusé d'en faire usage. Les raisons du premier sont d'une grande noblesse : « Il ne faut pas porter atteinte à la fonction pour le cas où il [Mitterrand] viendrait à l'occuper. » Ses successeurs, eux-mêmes pourvus de « casseroles », ont eu, parfois, des motivations plus prosaïques pour ne pas faire la « politique des boules puantes ». Ils se posaient aussi des questions embarrassantes au-delà de la personne de Mitterrand : les Français avaient-ils vraiment rompu avec le maréchalisme ? Était-il

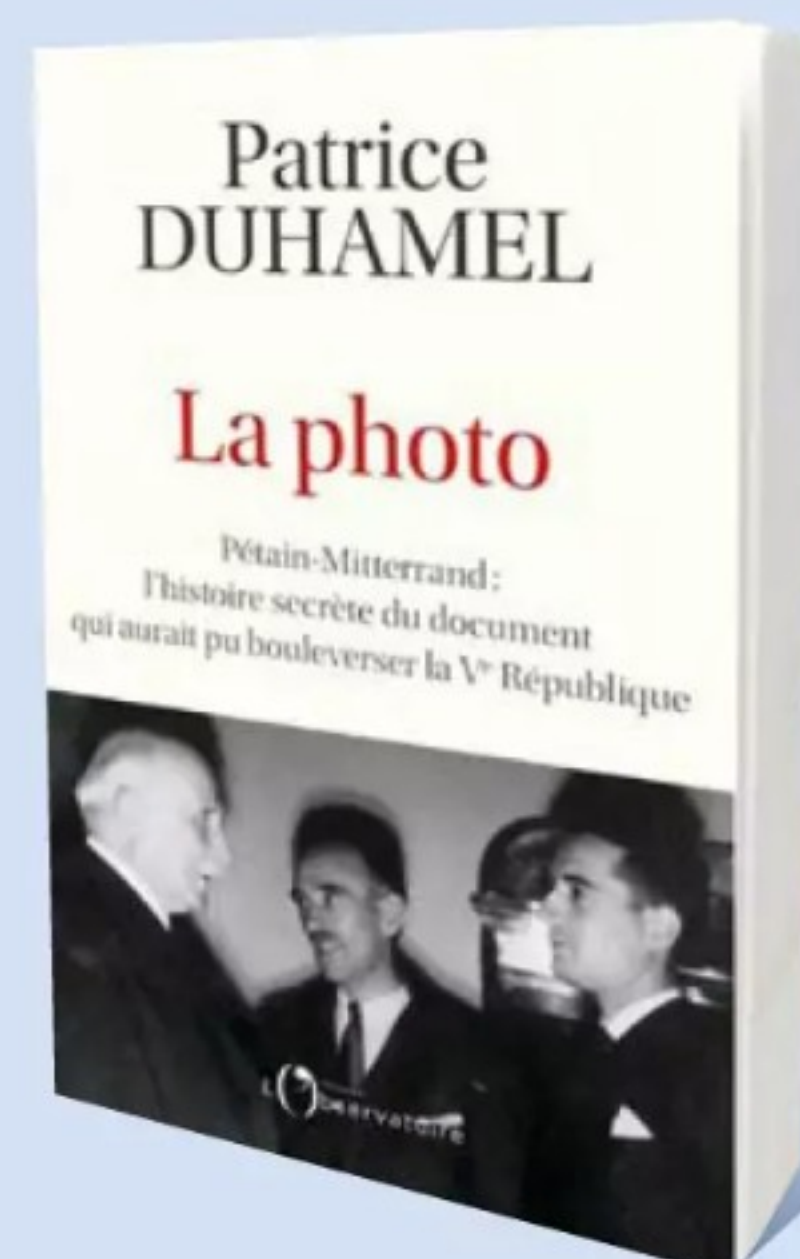
Épingle Sous les flashes, Pétain salue le futur président de la V^e République. Une photo ? Non ! De la dynamite !

prudent de les ramener au souvenir de cette période ? C'est ainsi que le secret de la photo prise le 15 octobre 1942 fut fidèlement gardé et que Mitterrand lui-même ignore toujours quelle arme ses adversaires politiques avaient eue entre les mains. L'auteur conclut en se demandant si, à l'heure du numérique, une pareille conspiration du silence serait encore possible. Tout laisse à penser que non, aussi bien pour des raisons techniques que du fait de l'affaiblissement, concernant les élites politiques, de ce qu'il est convenu d'appeler « sens de l'État ». ■

THIERRY SARMANT

La Photo. Pétain-Mitterrand : l'histoire secrète du document qui aurait pu bouleverser la V^e République,

de Patrice Duhamel
(L'Observatoire, 190 p. 21 €).





Louis Bonaparte, le roi rebelle

Frère cadet de Napoléon I^{er} – et souvent en conflit avec lui –, père de Napoléon III et éphémère roi de Hollande (1806-1810), Louis Bonaparte (1778-1846) reste le mal-aimé de la légende impériale. François de Coustin en trace ici un portrait subtil et attachant, nourri de documents inédits. Un portrait dont l'intérêt dépasse la seule histoire des Napoléonides, car Louis fut un prince lettré, dont les écrits offrent un aperçu révélateur de l'univers intellectuel des élites françaises, entre Lumières et romantisme. T. S. **Louis Bonaparte, roi rebelle et mélancolique**, de François de Coustin (Perrin, 624 p., 25 €).

Au veau, la politique reconnaissante...

La tête de veau n'attire plus le grand public, c'est avéré depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ce plat a déserté les tables familiales et les banquets. Et pourtant, ce mets, dès l'Antiquité, a été dégusté et mis à toutes les sauces, par les puissants, d'abord, puis par le peuple, qui, en la dégustant, s'en est pris souvent au trône et à l'autel. Pierre Michon, dans ce livre passionnant, nous en raconte l'histoire, recettes à l'appui, et multiplie les anecdotes savoureuses.

DENIS LEFEBVRE

Petite Histoire de la tête de veau. Quand la gastronomie fait de la politique,

de Pierre Michon
(Tallandier, 224 p., 19,90 €).



Tulipes et pavots d'Orient



La culture occidentale oppose volontiers le jardin à la française au jardin à l'anglaise. Mais l'art des jardins connaît bien d'autres modèles : dans le monde musulman, dont il est question ici, le jardin, nourri des traditions perses et gréco-romaines, est d'abord un espace clos de murs, séparé du monde extérieur. Organisé suivant

une trame géométrique, ordonné autour de canaux et de fontaines, planté de fleurs (roses chez les Persans, tulipes chez les Turcs, pavots chez les Moghols), mais aussi d'arbres fruitiers et d'herbes aromatiques, il offre l'image terrestre du paradis futur. Publié à l'occasion d'une exposition organisée par le Louvre et le département du Var au musée des Beaux-arts de Draguignan, l'ouvrage nous emmène de l'Espagne arabo-andalouse à l'Inde des Grands Moghols en passant par l'Istanbul ottomane et la Perse séfévide. L'occasion de découvrir un art des jardins qui fut aussi un art de vivre.

Un magnifique livre qui, de surcroît, nous invite à la rêverie. T. S. **Jardins et palais d'Orient**, sous la direction de Farhad Kazemi et Monique Buresi (Silvana Editoriale, 192 p., 25 €).

La femme, passé et avenir de l'homme



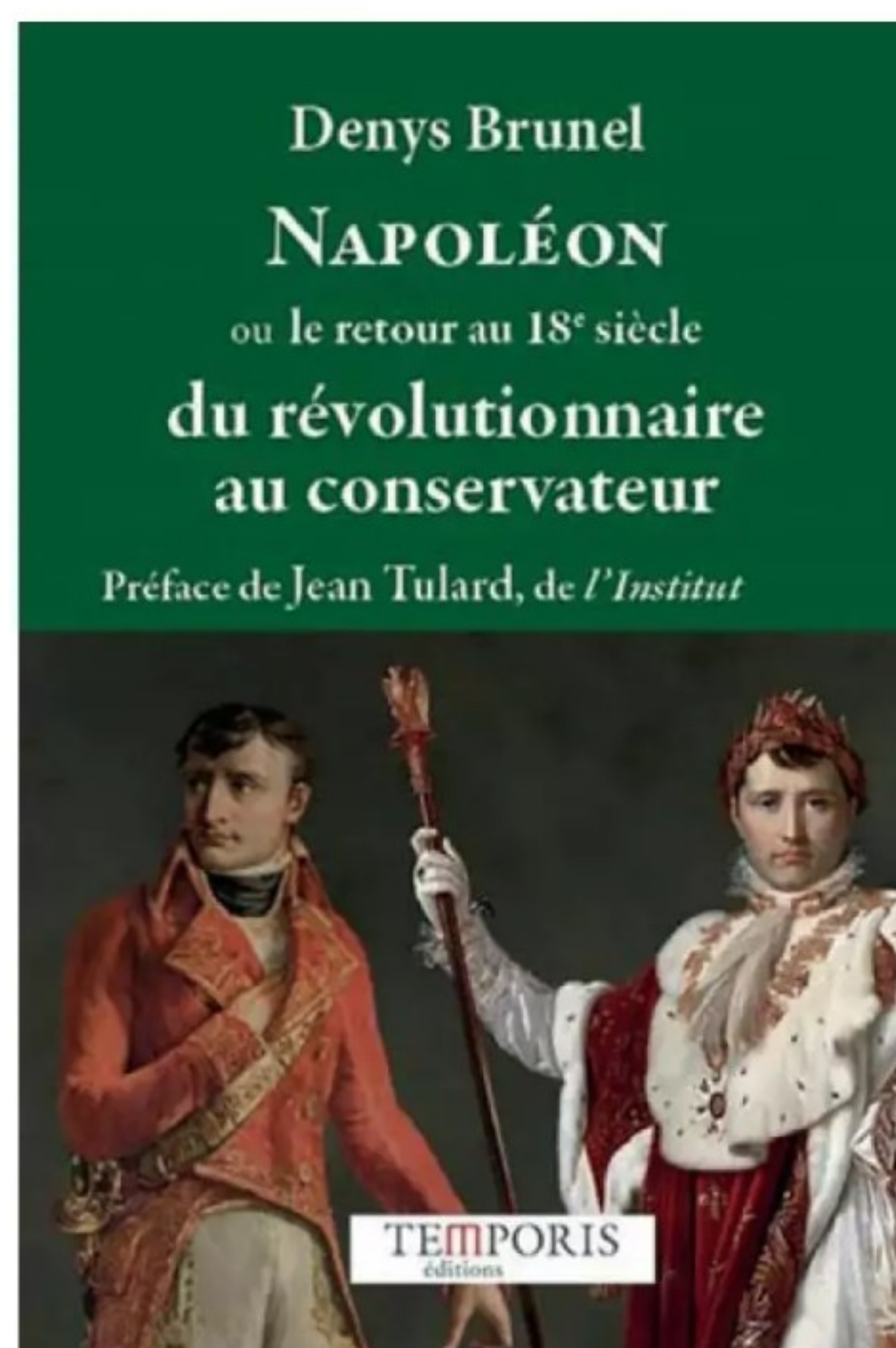
Spécialiste de l'évolution du langage et de la cognition, Cat Bohannon signe ici un premier ouvrage déjà traduit en plus de vingt langues. Son ambition ? Raconter 200 millions d'années d'évolution au féminin. Pari tenu, grâce à un talent certain pour la médiation scientifique.

En partant du constat que la biologie

évolutive a toujours eu pour moteur la seule observation des sujets mâles, elle propose l'approche non pas inverse, mais complémentaire. Ainsi, au fil de chapitres documentés et sans tabous, se tisse un récit captivant où se mêlent paléanthropologie, éthologie, génétique, neurosciences et biologie. Lait, cerveau, utérus, ménopause, amour... sont passés au scan et révèlent une autre aventure humaine. Celle qui manquait à notre histoire commune. VADIM BEHAR

Ève, de Cat Bohannon (Flammarion, 688 p., 25 €).

Napoléon : Une nouvelle vision !



La dernière année de la guerre

Le compte à rebours se déclenche au petit matin du 6 juin 1944, mais il faudra encore de longs mois de lutte et deux explosions atomiques pour mettre fin au conflit qui a changé le monde.

Les visiteurs qui arpentent les plages de Normandie et du Cotentin commémorent le débarquement du 6 juin 1944. Ils peuvent le faire avec un carnet de voyage du *Petit Futé* récemment publié. Les lieux sont mondialement connus, la quiétude y règne aujourd'hui, mais la mémoire est activée avec la visite de nombreux musées ici présentés, petits et grands, souvent dans un environnement grandiose, ainsi le musée du Débarquement-Utah Beach, à Sainte-Marie-du-Mont. D'autres lieux méritent aussi le déplacement comme, à Courseulles-sur-Mer, le Centre Juno Beach ouvert en 2003 en hommage aux soldats canadiens. On le sait, rien n'a été terminé après le 6 juin. Mais on oublie souvent que des zones de notre pays ont été libérées plus tardivement que d'autres, le long même de la façade atlantique. Des troupes allemandes se sont enfermées dans des poches fortifiées pour retarder l'avance des troupes alliées vers l'Allemagne. Ne présentant pas de menaces tangibles, elles ont été assiégées de longs mois, certaines ont été prises d'as-

saut, d'autres se sont rendues après la capitulation du Reich. Cette étonnante histoire est brossée par Stéphane Weiss, qui s'intéresse aussi au quotidien des 245 000 civils français pris au piège dans ces poches. Elles n'ont pas empêché la marche vers l'Allemagne, et les Alliés ont imaginé que la guerre en Europe serait terminée à Noël. Espoir déçu... 300 jours seront encore nécessaires. Éric Branca leur consacre une fresque qui laisse le lecteur sans souffle. L'ennemi se défend avec l'énergie du désespoir, reprend parfois l'initiative, mais ne peut rivaliser avec la machine de guerre américaine. L'auteur n'oublie pas une autre marche, cette fois d'est en ouest, menée par les Soviétiques. Certes, ils ont été aidés matériellement par les États-Unis : l'URSS a, par exemple, reçu 23 % de l'aide globale apportée

par Washington à ses alliés – ce qu'on oublie dans la Russie d'aujourd'hui –, mais c'est sur le front est que la machine de guerre allemande a été détruite. Branca pose la question : qui l'a emporté, aux yeux du plus grand nombre ? Les Américains bien sûr ! On le mesure avec les commémorations et à travers les résultats de sondages : la mémoire du 6 juin 1944 prédomine au détriment du reste. Ces pages méritent réflexion, au regard aussi de la situation actuelle...

Heure H à Hiroshima

Branca n'oublie pas non plus d'évoquer la question de la bombe atomique, avec les bombardements des 6 et 8 août 1945 et reproduit une phrase d'un responsable américain, peu après la capitulation allemande, en mai : « La bombe pourrait rendre la Russie plus gérable en Europe. » La volonté de montrer ses muscles aurait donc été au moins aussi forte que celle d'accélérer la fin du conflit. Vaste question, abordée elle aussi par deux journalistes américains dans leur livre

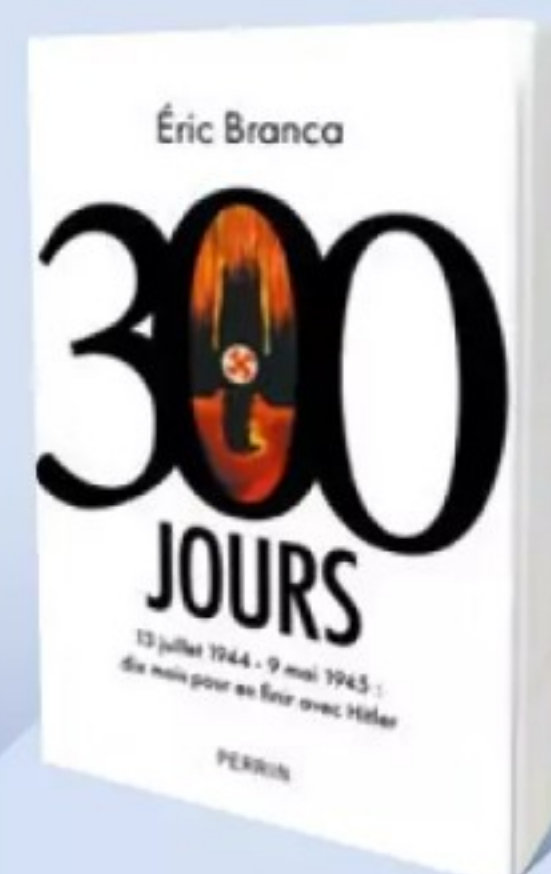
centré sur le bombardement d'Hiroshima, magistral par la quantité d'informations et par la forme retenue : une chronologie que le lecteur dévore. Elle commence le 12 avril, alors que Truman, fraîchement élu président, découvre le projet Manhattan. Nous accompagnons civils et militaires à Washington, Potsdam, Los Alamos et dans l'île de Tinian, nous partageons leurs certitudes mais aussi leurs doutes, leurs peurs. La capitulation du Japon le 2 septembre met officiellement un terme à la Seconde Guerre mondiale, mais un nouveau chapitre de l'histoire de l'humanité s'ouvre. **D. L.**

Plages du débarquement, Le Petit Futé (144 p., 6,95 €).

Les Poches de l'Atlantique et de Dunkerque, de Stéphane Weiss (Perrin, 432 p., 24 €).

300 jours. 13 juillet 1944 - 9 mai 1945 : dix mois pour en finir avec Hitler, d'Éric Branca (Perrin, 440 p., 24 €).

Hiroshima, le compte à rebours. Les 116 jours qui ont changé le cours de l'histoire, de Chris Wallace, avec Mitch Weiss (Alisio Histoire, 378 p., 23,90 €).



Souveraine, à la folie

Destin tragique que celui de Charlotte qui, après avoir perdu son mari et son trône, sombre plus d'un demi-siècle dans la démence.



L'histoire de Charlotte (1840-1927), l'unique fille de Léopold I^{er}, roi des Belges, est celle d'une longue tragédie : cette princesse, mariée à un Autrichien, Maximilien de Habsbourg – frère cadet de l'empereur d'Autriche –, se retrouve impératrice du Mexique avec la bénédiction de la France (1864). Le titre est beau mais, sur place, les réalités s'avèrent autrement éprouvantes : dans un pays ruiné par la guerre civile, les nouveaux venus n'ont aucun atout, aucun soutien. C'est à peine s'ils peuvent tenir la capitale grâce à l'appui des troupes françaises. La tâche aurait sans doute été insurmontable pour d'habiles politiques, mais

– circonstance aggravante –, Maximilien fait preuve d'une médiocrité insigne et son épouse (bien que mise en avant dans la BD) n'est guère plus brillante. Ils ne comprennent rien au Mexique ni aux Mexicains, dont ils ne partagent ni la langue ni la culture. Impuissants, ils voient ainsi leur monde s'effondrer sous leurs yeux. En 1866, dans un dernier sursaut, Charlotte quitte le pays pour demander à Napoléon III d'augmenter son aide militaire. Un voyage qui va la mener au bout de ses désillusions et jusqu'à la folie... Car, pour les Européens, l'empire du Mexique appartient déjà au passé et l'opinion publique française condamne cette aventure, jugée (à juste titre) chimérique et ruineuse. Ni Napoléon III ni le pape ne veulent la recevoir. Charlotte force toutes les portes, mais pour essuyer des refus, toujours plus humiliants. Et la santé mentale de l'impératrice, sans doute déjà fragile, s'effondre. Elle alterne les crises de paranoïa aiguë et des phases d'abattement complet. Déclarée folle par



un médecin aliéniste viennois (qui n'est pas Freud), elle va désormais être enfermée, d'abord par sa belle-famille autrichienne, puis par sa famille belge. Il s'agit de cages dorées, bien sûr, comme le château de Miramare sur le golfe de Trieste, et celui de Tervueren en Belgique. Après l'incendie de ce dernier (peut-être provoqué par l'impératrice elle-même), elle est reléguée au château de Bouchout, dans le Brabant (1879). Elle y sera désormais, et jusqu'à sa mort, en 1927, entièrement coupée du monde. Le scénariste ne manque pas de rappeler que, durant la Première Guerre mondiale, on hissa un drapeau autrichien sur le château pour

rappeler le statut particulier de la princesse ; et, de fait, les Allemands respectèrent les lieux. Charlotte est sans doute la seule Belge à avoir traversé la guerre de 1914-1918 presque sans la voir – ce qui n'est pas le moindre de ses exploits ! Avec *Soixante ans de solitude*, Fabien Nury et Matthieu Bonhomme achèvent une magistrale tétralogie, consacrée à une reine qui n'a pratiquement pas régné et qui du pouvoir n'a connu que l'angoisse, le désespoir et la folie. Une série vraiment originale !

LAURENT VISSIÈRE

Charlotte impératrice

(t. 4 : « Soixante ans

de solitude »), de Fabien Nury et Matthieu Bonhomme (Dargaud, 88 p., 20,50 €).

Tout feu, tout femme !

En 1901, Stella Franklin, fille de fermiers du bush australien, et âgée de 20 ans, fait une entrée fracassante sur la scène littéraire de son pays avec *Ma Brillante Carrière*, un premier roman au titre prophétique. Son patronyme masculin, Miles, choisi pour augmenter ses chances de publication, restera son nom de plume. Trente-cinq ans plus tard, c'est sous pseudonyme qu'elle remporte le prestigieux Prior Memorial Prize. Entre ces deux coups d'éclat, Stella a mené une vie de lutttes, mais surtout, de femme libre. Celle qui a toujours refusé le mariage a œuvré pour la cause féministe aux États-Unis, soigné des soldats pendant la Première Guerre mondiale et noirci sans succès des milliers de pages.



Alexandra Lapierre s'est plongée dans le fabuleux destin de cette ébouriffante femme de lettres, méconnue en Europe, et en livre une biographie romancée, tourbillonnante et ardente comme Miles Franklin. ISABELLE MITY

L'Ardente et très secrète Miles Franklin, d'Alexandra Lapierre (Flammarion, 530 p., 23 €).

L'amour en rose et noir



Il y a deux manières de raconter l'Histoire. L'une consiste à plonger dans le passé, l'autre à mettre les mains dans le cambouis du présent. Jérôme Leroy, auteur d'une œuvre conséquente, plus de soixante livres, romans, essais, nouvelles, recueils de poèmes, tous marqués par le néopolar, a choisi cette seconde voie. En totale cohérence avec la maison d'édition qui

accueille son roman « noir » et qui précise vouloir publier des livres « dont les histoires permettent de radiographier le monde d'aujourd'hui », Jérôme Leroy nous décrit, dans une écriture qui tient du scalpel, la rencontre entre Francesca, une jeune militante identitaire, et Bonneval, un député socialiste. Dans une France dont on dit qu'elle est aujourd'hui un des pays les plus violents d'Europe, Francesca et Bonneval vivent une étrange romance tandis que la démocratie glisse lentement vers sa fin. C'est précis, glaçant. Comme la phrase de Norman Mailer mise en exergue : « Qui aujourd'hui peut savoir où c'était ? Les menteurs contrôlaient les verrous. » GÉRARD DE CORTANZE

La Petite Fasciste, de Jérôme Leroy (La Manufacture, 192 p., 12,90 €).

LA COURONNE DE FRANCE

PLUS DE 500 ANS D'HISTOIRE DE LA ROYAUTÉ FRANÇAISE



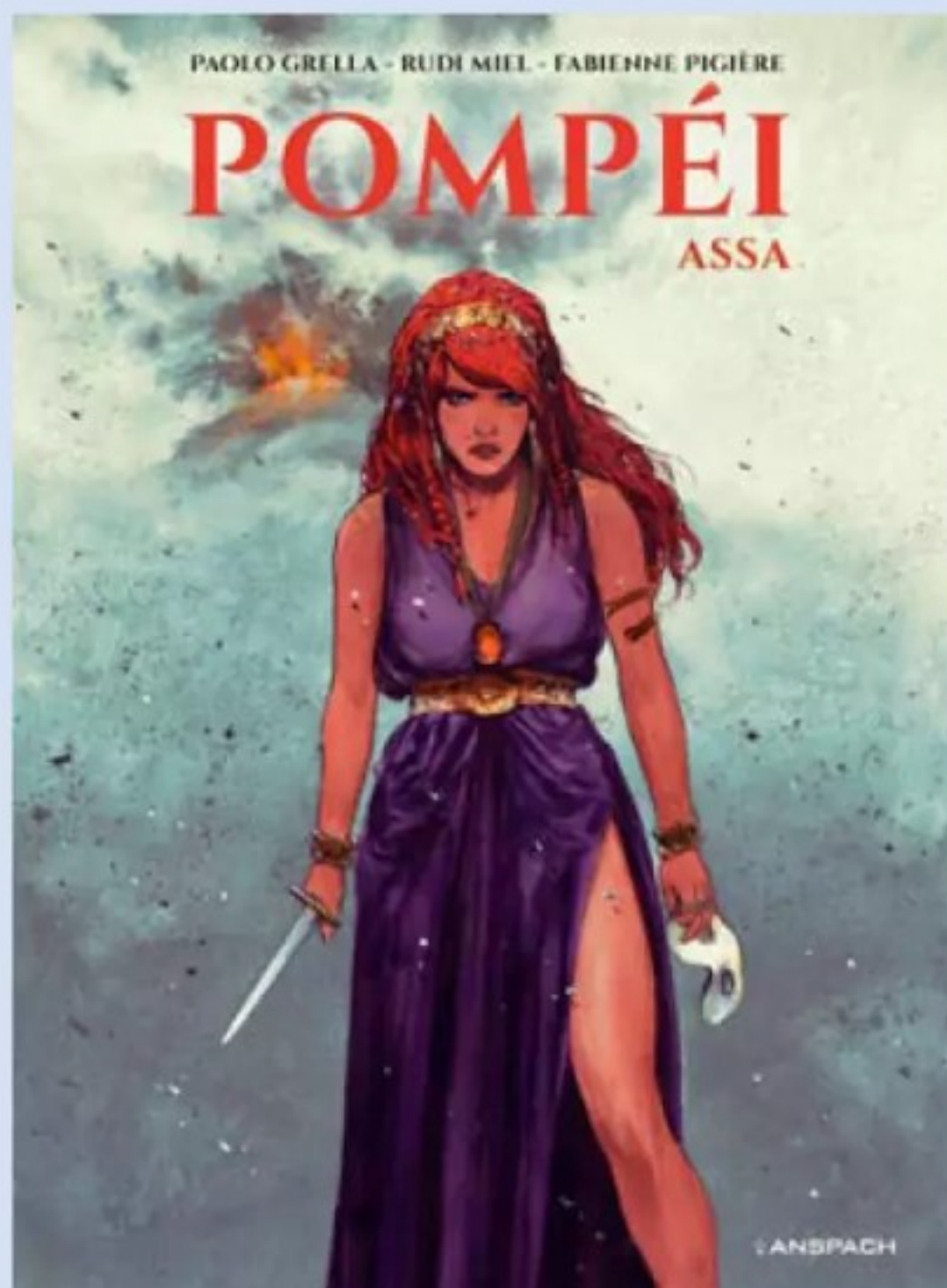
3 TOMES AU RAYON BD

DEL COURT

L'éruption de la violence

Esclave venue de Bretagne, Assa découvre les bas-fonds de Pompéi et c'est là qu'elle mûrit sa vengeance contre ses anciens maîtres. Sa colère gronde, mais le Vésuve aussi...

Le 24 octobre 79 de notre ère, la terrifiante éruption du Vésuve ensevelit sous les cendres et la lave les petites cités qui, comme Pompéi et Herculaneum, prospéraient à son pied..., et ce, pour le plus grand bonheur des archéologues. Près de mille huit cents ans plus tard, les fouilles modernes ont permis de redécouvrir peu à peu le décor quotidien du monde romain, dont on ne savait presque rien, et ce décor ne demande en fait qu'à revenir à la vie. De ce constat, Edward Bulwer-Lytton est parti pour écrire *Les Derniers Jours de Pompéi* (1834), et c'est son modèle que suivent les scénaristes Rudi Miel et Fabienne Pigière pour

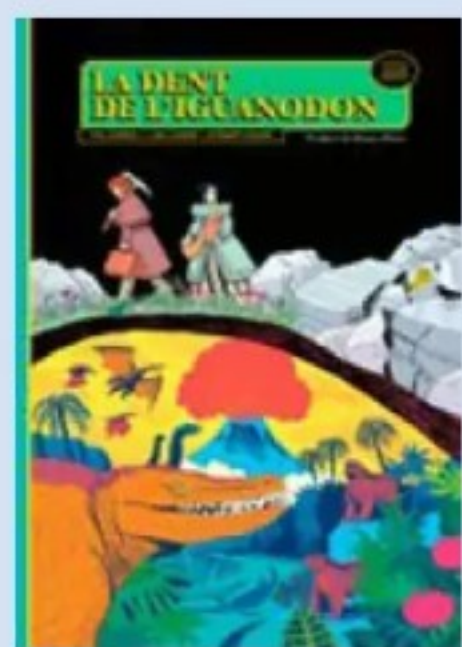


créer une nouvelle série dessinée, dont le premier tome vient de paraître. L'album relate les aventures d'Assa, une belle esclave venue de l'île de Bretagne, et qui se retrouve au service d'une grande famille de Pompéi. On entre ainsi dans la familiarité d'une de

ces somptueuses maisons enrichies de fresques et pleines d'esclaves (on estime parfois que la moitié de la population de Pompéi était de condition servile). Comme beaucoup d'esclaves, Assa possède un statut ambigu: confidente de sa maîtresse, elle n'en est pas moins une « chose » qui n'a aucun droit et que l'on peut vendre à tout moment. Assa, qui déplaît à son maître, se retrouve ainsi brutalement revendue à un des lupanars de la cité – ce qui permet de mettre en scène un bâtiment que tous les touristes de Pompéi ont visité. La malheureuse esclave poursuit donc une descente aux enfers qui va s'achever, comme on s'en doute, par l'éruption du Vésuve. Bien documenté, l'album offre une véritable tranche de vie pompéienne. Mais si l'on découvre tous les plaisirs plus ou moins raffinés qu'offre la cité – le théâtre, les thermes, les jardins, les bordels –, c'est toujours par les yeux d'une esclave qui, elle, n'en profite jamais. **L. V.**

Pompéi (t. 1 : « Assa »), de Rudi Miel, Fabienne Pigière et Paolo Grella (Anspach, 56 p., 16 €).

À la découverte des « lézards terribles »



Début du XIX^e siècle dans une carrière du comté de Sussex : les Mantell découvrent une dent géante appartenant à une espèce alors inconnue ; suivent des ossements tout aussi conséquents. De quoi s'agit-il ? Rien de moins qu'un dinosaure, qu'ils dénomment « iguanodon ». S'ouvre l'aventure d'une vie, qui s'inscrit dans les travaux des Cuvier et Buckland. Tous

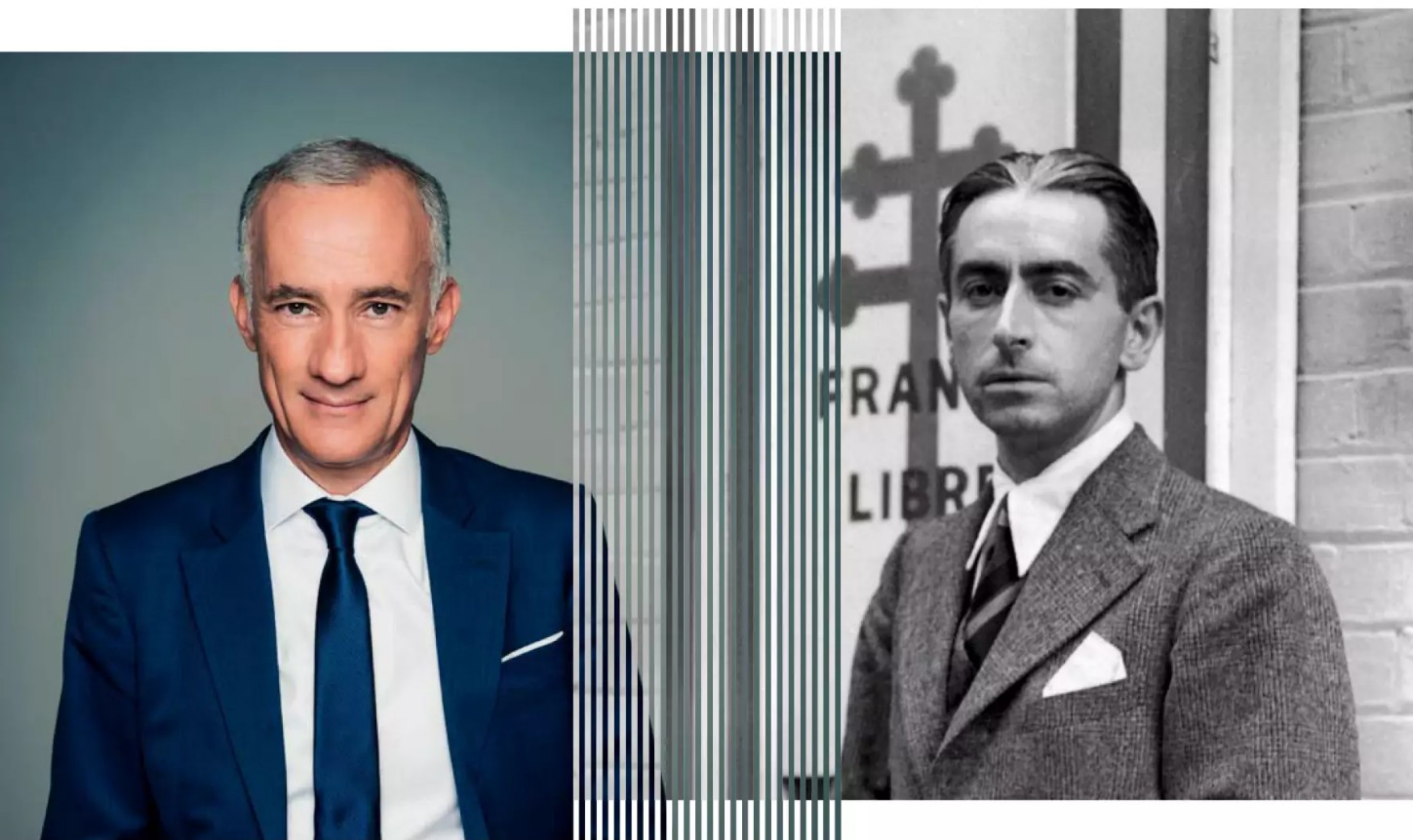
jettent les bases d'une nouvelle science, la paléontologie, mais sont confrontés à leurs convictions et au dogmatisme de l'Église. Ce roman graphique, au dessin faussement naïf, nous fait vivre ces découvertes et leurs conséquences. Dans sa postface, le paléontologue Ronan Allain revient sur ces travaux, alors que se développent des idées antiévolutionnistes. Son propos est passionnant, comme ce roman graphique. **D. L.**
La Dent de l'iguanodon, de Pol Chéricti, Lisa Lugrin, Clément Xavier (FLBLB, 345 p., 23 €).

Jules, sa vie, son œuvre, ses rêves...

Tout commence par un dîner, le 14 mars 44 avant notre ère, qui réunit à Rome treize fidèles de César. Celui-ci revient sur sa vie, ses échecs, ses réussites, ses amours. Le lendemain, il est assassiné. Le lecteur est happé dès les premières pages par son épopée hors norme. Tout emporte ici, et l'ensemble est sublimé par le dessin, les couleurs, ces cases qui éclatent parfois, pour donner plus de relief à un événement, un personnage. L'auteur a interrogé les plus grands spécialistes de César, a tout lu. Bien sûr, les sources antiques se



contredisent parfois, il s'y engouffre et nous livre ses choix narratifs, ses interprétations qui mettent en avant l'homme derrière le mythe, sa cohérence interne, sa fragilité compensée par une détermination absolue, sa soif de vengeance sociale. Du grand art. **D. L.**
Moi, Jules César, de Montesquiou et Névil (Allary Éditions, 256 p., 28 €).



Gilles Bouleau & Pierre Brossolette

Le présentateur du « 20 heures » de TF1, outre la passion des news, nourrit un grand intérêt pour l'Histoire, notamment quand elle s'incarne dans ce héros de la Résistance, dont il admire la clairvoyance, d'une vertigineuse actualité.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANIE GATIGNOL

HISTORIA – À quel moment avez-vous commencé à vous intéresser à Pierre Brossolette (1903-1944)?

Gilles Bouleau – J’ai toujours beaucoup aimé l’Histoire et, dans ma jeunesse, alors que je peinais à m’orienter dans la nébuleuse des mouvements de la Résistance, j’ai interrogé mon père sur les différences entre Jean Moulin et Pierre Brossolette. Existait-il des oppositions de caractère, des ambitions contrariées, voire de vraies divergences idéologiques ou tactiques entre ces deux figures? Quelques années plus tard, j’ai intégré le Centre de formation des journalistes – une école créée juste après la guerre par les résistants Jacques Richet et Philippe Viannay. Comme le second était toujours vivant, il a pu m’éclairer à son tour. De là, l’amour du journalisme m’a conduit à me pencher sur les écrits de Brossolette, sur sa personnalité, qui m’ont bientôt passionné. Puis j’ai découvert que de Gaulle parlait de lui, dans ses Mémoires, comme d’une sorte de théoricien du gaullisme. En effet, Brossolette considérait que le Général n’était pas seulement le chef de la Résistance; selon lui, il pouvait incarner, après la guerre, le renouveau d’une France délivrée des querelles de la III^e République, à laquelle, contrairement à Moulin, il vouait une franche détestation. Encore un autre fil que j’ai eu envie de tirer. Plus tard, lorsque j’ai vécu en Grande-Bretagne, j’ai appris que Brossolette était beaucoup intervenu à Radio Londres. Juste à côté de l’endroit où j’habitais, il a prononcé, le 18 juin 1943, un incroyable discours au Royal Albert Hall en hommage aux morts de la France combattante.

En 2022, lors de l’invasion de l’Ukraine, l’un de ses textes vous est brutalement revenu en mémoire...

Je me suis demandé quel observateur lucide aurait pu détecter l’agressivité – consubstantielle – de Poutine et, cinq ou dix ans avant le conflit, affirmer qu’elle conduirait à la guerre. Je me suis alors souvenu que, dès 1930, Brossolette avait écrit un texte dans lequel il avertissait que, si nous n’aidions pas la république de Weimar – alors aux prises avec l’inflation et le chaos –, un dictateur surgirait en Allemagne et mènerait, inéluctablement, à la guerre. Brossolette, journaliste qui signe alors dans de nombreux titres, montre là sa capacité à penser en dehors du brouhaha quotidien de l’actualité pour se poser en visionnaire. Voilà un esprit fécond! En regard de ses analyses sur Weimar, on peut souligner un autre point digne d’intérêt: Brossolette se montre très attaché à Aristide Briand. Traumatisé par la Première Guerre mondiale, ce dernier entend orienter la diplomatie française sur la route d’une

“Après des années à argumenter en faveur de la paix, il aboutit, à partir de 1937-1938, à cette conclusion: puisque la guerre est inéluctable, il faudra se battre”

Europe pacifiée. Il faut donc absolument renouer avec l’Allemagne. Brossolette cherche à prouver, dans ses écrits, la nécessité de la paix et pourquoi la boucherie de 1914-1918 nous obligeait, nous Européens, à faire table rase de nos différences. Pourtant, à partir de 1937-1938, il procède à une radicale remise en question: après des années passées à argumenter en faveur de la paix, il aboutit à cette conclusion: puisque la guerre est inéluctable, il faudra se battre. Et avec toutes les armes possibles, car la France ne peut passer sous la botte nazie. Socialiste, laïque, profondément antifasciste, anticomuniste et antistalinien, il se montre capable d’ouverture d’esprit pour favoriser l’union sacrée: ainsi, bien que Charles Vallin, ancien bras droit du colonel de La Rocque, se situe à l’autre bout du spectre politique et de ses idées, Brossolette le convainc, en 1942, de rallier Londres.

Ne peut-on s’empêcher de percevoir, dans son cheminement, une résonance avec notre époque?

Ce qu’il dit demeure d’une incroyable actualité, et c’est pour cela qu’il captive toujours. Les données, en effet, restent les mêmes: un dictateur conduit ...

“ Je suis impressionné par la faculté qu’il a eue de réviser tout ce pour quoi il s’était battu en constatant : ‘Ce n’est plus de mise, le cours de l’Histoire a changé’ ”

... nécessairement à l’expansionnisme et à la guerre, puisque la satisfaction des besoins de ses concitoyens ne constitue pas son objectif. Il ne peut donc agiter qu’un seul ressort, populiste : la grandeur de son pays et la grandeur au sens géographique, ce qui signifie envahir et envahir encore... N’est-ce pas ce

que fait Poutine aujourd’hui ? N’est-ce pas ce que fera Xi Jinping avec Taïwan demain ? Brossolette a compris cet enchaînement inéluctable, il l’a théorisé et a alerté sur la menace née de la fragilisation du régime de Weimar. Si certains se demandent à quelle date nous sommes en 2025, la réponse s’affiche sans détour : nous voici encore en 1938 ! Les problématiques auxquelles Brossolette se confrontait demeurent les mêmes que celles qui se présentent à nous. Que faut-il faire ? Qu’est ce qui relève de l’épiphénomène ? De la tendance historique lourde ? Faut-il se montrer ferme dans nos propos, dans nos actes, face à telle ou telle puissance ? Peut-on lâcher du lest ? Qui sont nos vrais amis ? Le Royaume-Uni ? Les États-Unis ? Tout le temps ? Pas toujours ? Doit-on tout accepter d’un allié ? Ces questions-là, il se les pose déjà. Et quand on constate, article après article, qu’il a écrit et pensé juste, on ne peut que se montrer impressionné par la leçon de lucidité et d’honnêteté intellectuelle qu’il nous délivre. Avec l’invasion de l’Ukraine, avec le retour de Trump, avec la montée des populismes, la résonance se révèle vertigineuse avec la clarté de la vision dont il a pu faire preuve. J’ajoute, en outre, qu’il exprime son point de vue avec l’érudition propre aux individus passés par Normale Sup dans les années 1920 : quel vocabulaire ! quelle prose ! quelle clarté dans l’exposition des réflexions !

Le considérez-vous comme un modèle ?

J’ai besoin d’admirer, qu’il s’agisse d’un sportif, d’un artiste ou d’un intellectuel – et le journaliste amoureux d’Histoire que je suis admire beaucoup Brossolette. Je reste impressionné par sa faculté de réviser douloureusement tout ce pour quoi il s’était

Bio express Pierre Brossolette

Ce Parisien voit le jour le 25 juin 1903. Normalien, agrégé d’histoire, il épouse Gilberte Bruel en 1926 et aura deux enfants. Journaliste, il collabore à de nombreux titres (*L’Europe nouvelle*, *Notre Temps*, *Marianne*, *Le Populaire*...) et s’impose par ses analyses en matière de politique internationale. Après son adhésion à la SFIO en 1930, il participe activement à tous ses débats doctrinaux. Mobilisé en 1939, il s’illustre par des actes qui lui vaudront la croix de guerre. Fin 1940, il achète une librairie rue de la Pompe : elle servira bientôt de couverture à ses activités dans la Résistance. Début 1941, il rejoint le réseau du musée de l’Homme et,

après son démantèlement, la confrérie Notre-Dame du colonel Rémy. Exfiltré à Londres au printemps 1942, il devient, dès l’automne, l’adjoint du colonel Passy à la tête du BCRA, le service de renseignement de la France libre. Il sera l’un des hommes-clés des liaisons entre cette dernière et la résistance intérieure – il effectuera ainsi trois missions clandestines dans l’Hexagone. Arrêté dans le Finistère le 3 février 1944, transféré et torturé au quartier général du SD, 84 avenue Foch à Paris, il se jette, le 22 mars, par la fenêtre du cinquième étage du bâtiment. En 2015, il entre au Panthéon avec Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Germaine Tillion et Jean Zay.

battu, durant tant d'années, en tirant un constat que l'on résumerait par: «Ce n'est plus de mise, je me suis trompé, le cours de l'Histoire a changé.» Lorsque vous avez beaucoup écrit en faveur de la réconciliation, c'est assez compliqué... Prenez la situation actuelle. J'affectionne les États-Unis, notamment pour des raisons familiales. Mais avec la présidence Trump, que dois-je réviser de ce que je sais, de ce que je pense de ce pays, de tous mes très chers amis américains? Intéressant comme remise en cause personnelle...

Il est souvent question des tensions entre Brossolette et Moulin au sein de la Résistance. Cette dimension-là vous intéresse-t-elle aussi?

Ce «duo-duel» est assez fascinant. Les deux individus sont extraordinaires et supérieurement intelligents. On évoque trop souvent les conditions de leur mort et on oublie qu'il s'agissait aussi d'hommes jeunes, amoureux de la vie. D'une certaine manière, le fait que Jean Moulin soit entré au Panthéon en 1964 a écrasé la personnalité et l'infini courage de Pierre Brossolette. Avant cet événement, Moulin n'était qu'un chef de la Résistance parmi d'autres. À compter de sa panthéonisation et du fameux discours de Malraux, il s'impose comme «la» référence. Pour caricaturer à peine, dans les livres d'Histoire, Moulin apparaît en gros caractères et on cantonne Brossolette aux notes de bas de page... Rien ne pousse à l'«ombre des grands chênes»! Je me souviens également que le transfert des cendres de Brossolette au Panthéon, en 2015, ne s'accompagna pas d'un concert de louanges unanime. Certains, que je respecte, affirmaient que ce choix portait atteinte à Jean Moulin. Thèse notamment défendue par Pierre Péan. Moi qui pensais qu'il existait une «paix des braves» entre ceux qui avaient été torturés à Lyon ou à Paris, j'ai pris conscience que certaines braises couvaient encore. Même en des temps qui relèvent de l'Histoire, on découvre ainsi des passions intimes, des jalousies.

“La panthéonisation de Moulin et le discours de Malraux ont fait passer Brossolette au second plan, hélas...!”

Bio express Gilles Bouleau

Né en 1962 à Paris, Gilles Bouleau est diplômé de Sciences Po et du Centre de formation des journalistes. En 1986, lauréat du prix Jean-d'Arcy (destiné aux jeunes journalistes), il intègre la rédaction de TF1 au pôle «économie et social». Il rejoindra, par la suite, les services «politique intérieure», «enquêtes et reportages», «informations générales»... En 1994, il devient grand reporter et chef adjoint du service «arts et spectacles». Deux ans plus tard, et jusqu'en 1999, il présente les journaux de la matinale de LCI, avant d'être nommé rédacteur en chef adjoint de l'émission politique *19 h 00 Dimanche*, présentée par Ruth Elkrief. La décennie suivante

le conduit à l'étranger, comme correspondant permanent à Londres dès 2001, puis à Washington à partir de 2005. En 2011, il revient en France pour succéder à Harry Roselmack comme joker de Laurence Ferrari à la présentation du «20 heures». En 2012, la chaîne le titularise au poste de présentateur et rédacteur en chef du journal. Outre le JT, Gilles Bouleau anime les soirées électorales et prête parfois sa voix à des documentaires historiques comme *Le «Bouclier» Pétain : autopsie d'un mythe*, qu'Histoire TV diffusera le 27 mai à 20 h 50. Même s'il cultive la discrétion, on le sait marié à la journaliste Élisabeth Tran, père de deux filles et féru de marathon.

Si vous pouviez l'interviewer, quelles questions poseriez-vous à ce compagnon de la Libération?

Je lui demanderais d'abord: «Comment avez-vous pu avoir raison si tôt?», puis, moi qui ne suis pas très courageux, «Comment avez-vous pu, au-delà de vos écrits, trouver la témérité physique de vous engager dans le combat»? Ce personnage nous dépasse, parce qu'il répond à la grande inconnue: comment me comporterais-je en temps de guerre, si mon pays était envahi? M'engagerais-je dans la résistance ou pas? Est-ce que je me contenterais d'encourager les combattants par mes écrits ou me lancerais-je physiquement à leurs côtés? Tout cela ramène à des questions très intimes... Enfin, s'il fallait rajouter une troisième question, ce serait celle-ci: «Vous avez 40 ans, vous savez pertinemment que vous mettez votre existence en jeu, comment acceptez-vous ce sacrifice?» ■

Témoin de l'agonie du président de la République, saigné à mort lors d'un attentat en 1894, Alexis Carrel invente la chirurgie vasculaire, après avoir perfectionné l'art de la suture auprès... de la meilleure brodeuse lyonnaise!

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE MOREAU-DUSAULT

Le 24 juin 1894 à Lyon, vers 21 heures, le président de la République, Sadi Carnot, doit assister à une représentation d'*Andromaque*, donnée au Grand Théâtre de la ville, place des Terreaux. Un landau [voiture hippomobile à deux banquettes se faisant vis-à-vis, ndlr] est

prévu pour ce court périple, afin que le président puisse saluer la foule sur son passage. Au moment où l'attelage s'engouffre rue de la République, un homme jaillit brutalement en bousculant les badauds, saute sur le marchepied du landau et plante son poignard dans le ventre du Président en criant « Vive l'anarchie! » Il s'enfuit mais est arrêté par la foule et les gendarmes.

Le convoi est rapidement conduit vers la préfecture toute proche et on installe le président sur un divan. On appelle en urgence les meilleurs chirurgiens de Lyon : Antonin Poncet, professeur

de médecine opératoire et de clinique chirurgicale, et Léopold Ollier, chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Après concertation, les deux maîtres décident de tenter une opération, malgré les conditions difficiles, tandis qu'on ébauche une réanimation mais sans moyen vraiment efficace – la transfusion n'existant pas encore.

Une hémorragie qui se révèle fatale

Les médecins découvrent une plaie de la veine porte [laquelle conduit le sang du tube digestif vers le foie, ndlr] qui saigne abondamment. Incapables de la

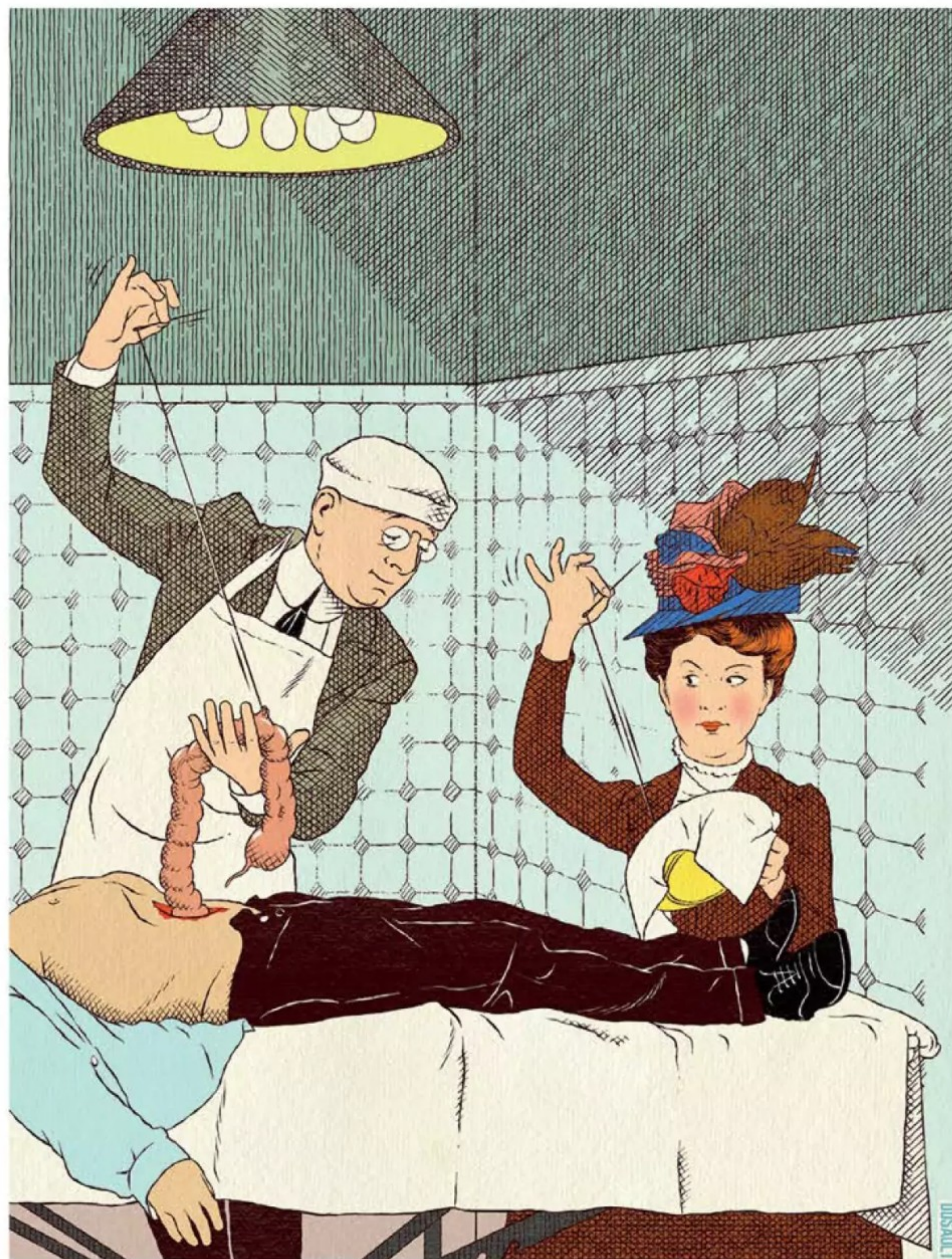
soigner, les chirurgiens ne peuvent que tamponner les zones d'hémorragie à l'aide de mèches. Cette manœuvre limite temporairement l'hémorragie, si bien que le patient retrouve un instant sa lucidité. Mais, à minuit et demi, le décès est annoncé. L'autopsie pratiquée le lendemain démontre que c'est bien l'incapacité des chirurgiens à stopper l'hémorragie qui est la cause du décès.

Un interne assiste à la scène. Il se nomme Alexis Carrel (1873-1944) et se promet de s'attaquer à ce problème. Car il faut se rendre à l'évidence : en 1894, personne, à Lyon ou

ailleurs, ne sait comment suturer des vaisseaux qui saignent. Il faut d'abord interrompre la circulation dans l'artère ou la veine, donc mettre en place des pinces en amont et en aval du lieu de la suture. Il faut ensuite coudre sans rétrécir, et ce d'une façon suffisamment étanche pour que les vaisseaux ne saignent pas à l'ablation des pinces. Oui, mais... si le sang ne circule plus pendant un certain temps, il risque de coaguler! Les chirurgiens modernes utilisent un anticoagulant d'action réversible, l'héparine. Mais, à cette époque, cette substance n'a pas encore été inventée. Il ne reste donc qu'une solution: suturer vite et bien avant le risque de caillot.

Une opération cousue de fils blancs

Mais où s'entraîner à un tel geste? Carrel demande conseil à sa mère. Une seule adresse, répond-elle: M^{me} Leroudier, la plus grande brodeuse de son temps et la grande gloire de la ville de Lyon (plusieurs médailles d'or pour son art dont celle de l'Exposition universelle de Paris!). Elle prend sous son aile le jeune Alexis, qu'elle considère comme un apprenti. Apprenti aux doigts assez déliés certes, mais ignorant: il ne connaît même pas la différence entre un point de croix et un point de chaînette! Elle le fait travailler le soir, chez elle, avec des fils de plus en plus fins et des aiguilles de plus en plus



petites. Ces fils, en lin ou en soie, sont tellement fragiles qu'il faut des prouesses pour éviter de les casser en réalisant les nœuds. Mais le résultat est impressionnant. En quelques mois, Carrel peut faire la pige à toutes les dentellières et filles de soyeux du quartier de La Guillotière! Les techniques qu'il met alors au point sont toujours utilisées actuelle-

ment. Pour la suture, c'est réglé. Pour la vitesse, c'est une affaire de patte... Et Carrel a cette patte déliée grâce à M^{me} Leroudier.

En réalité, il vient d'inventer la chirurgie vasculaire. Rapidement, il applique ses techniques à la transplantation d'organes qu'il expérimente chez l'animal. Il greffe des thyroïdes, des pancréas et des reins. Une révolution!

Ses travaux lui vaudront de recevoir le Nobel de médecine en 1912. Mais au nom... des États-Unis d'Amérique! Carrel a dû quitter la France: il est très catholique, ce qui entrave sa carrière dans la bonne ville de Lyon, et les patrons de la médecine, très impliqués dans la querelle entre l'Église et l'État, considèrent Carrel comme un indésirable... 



7H/9H **LA MATINALE** **AVEC** **DAVID ABIKER**

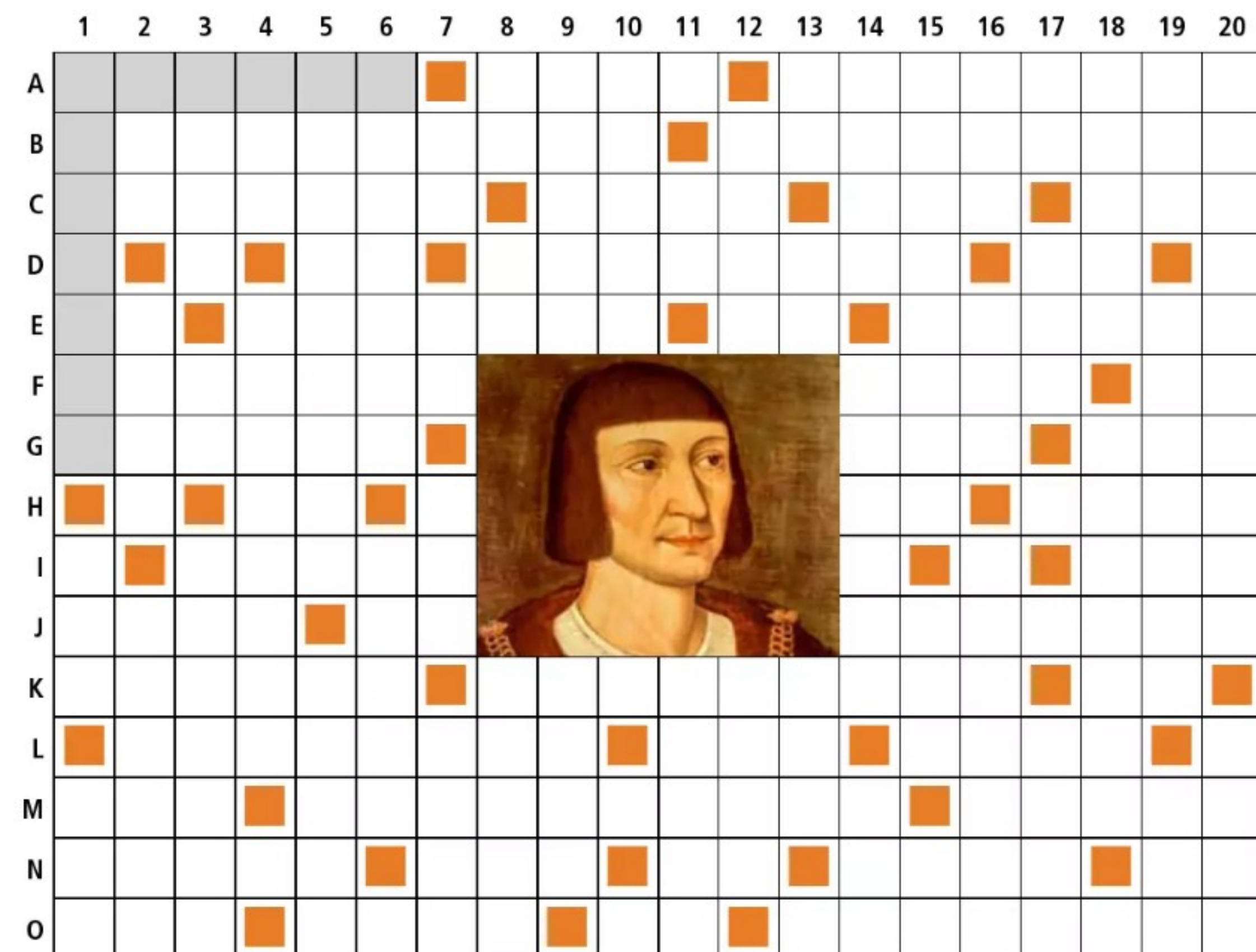
INFO . ÉCO . CULTURE . MUSIQUE

**L'ART DE BIEN
COMMENCER LA JOURNÉE.**



HORizontalement : **A.** Personnage en illustration. Charles Quint y vit le jour en l'an 1500. Cité monastique de Thessalie fondée au XII^e s. – **B.** Moujik de cour. Hermann Göring y fut condamné à mort en 1946. – **C.** Cité grecque sur l'île d'Eubée, qui fut la rivale de Chalcis. Entre Detroit et Buffalo. Ne choquent personne dans une galerie. Roi de Juda. – **D.** Entrée en Slovaquie. Chef vendéen qui succéda à La Rochejaquelein en 1794 à la tête de l'armée royaliste. Sujet d'empire. – **E.** Fin de la Régence. Général romain qui a vaincu Hannibal à Zama. Organisation paramilitaire qui joua un rôle important dans l'accession au pouvoir d'Hitler en 1933. Déesse grecque. – **F.** Monogramme grec du Christ transcrit en caractères romains. Indiens des Rocheuses. Un des incorruptibles. – **G.** Roi d'Élide. Soutien de vedette. Personnage de la première cohabitation. – **H.** Au centre d'un volcan. Héritage collectif. Lac salé d'Asie centrale. – **I.** État du nord-est de l'Inde. Eau de Sélestat. – **J.** Nom porté par plusieurs rois de Suède et de Danemark. Tantale. Région du monde généralement assimilée à un continent. – **K.** Le général prussien von Moltke y a vaincu les Autrichiens le 3 juillet 1866. Dieu grec de la médecine. Ville légendaire associée au roi Gradlon et à sa fille Dahut. – **L.** Célèbre matador espagnol (1917-1947). Ariane est sa fille. Peut intéresser des étudiants pour sa licence ès lettres. – **M.** Ysengrin dans le *Roman de Renart*. Évêque d'Autun qui fut surnommé le «diable boiteux» (1754-1838). On l'entend souvent à Noël. – **N.** Siège de conférence. Ses membres s'opposèrent à l'indépendance de l'Algérie. Il peut être exécuté à coups de couteau. Elles n'ont pas empêché les partisans de Trump de prendre d'assaut le Capitole! Union regroupant 55 membres. – **O.** Forme de savoir. Porte atteinte. Mère des Titans. Titre sous lequel les œuvres du philosophe grec Plotin furent publiées par Porphyre de Tyr.

VERTICALEMENT : **1.** Ville d'Italie que ce personnage a assiégée et où il fut grièvement blessé en 1512. Divinité égyptienne. Emblème royal. – **2.** Liquide placé en Suisse. Furent battus par le roi de France. Pour lui, *Castor et Pollux* fut une véritable



tragédie. – **3.** Sa bataille se déroula en Belgique du 17 au 31 octobre 1914. Mercure. Il succéda à Jean Moulin en 1943 à la tête du Conseil national de la Résistance. – **4.** Cité fondée par Jules César qui devint la capitale de la tribu des *Vulgiennes*. Général romain qui a vaincu les Wisigoths d'Alaric I^{er} à Pollentia en 402 et à Vérone l'année suivante. – **5.** Psychanalyste suisse qui a passé un test avec succès! Odin, autrement dit. – **6.** Général romain qui remporta la victoire navale de *Mylae* (ou *Myles*, en grec) au cours de la première guerre punique. Jeune Indienne éprise de Chactas dans un roman de Chateaubriand. – **7.** Parole de la Marseillaise. Parti de Hollande. Révolutionnaire avec ça! Évêque qui avait le sens des affaires. – **8.** Marine sur la plage. Le B des Beatles. Géant de la mythologie grecque. – **9.** Son pic est le point culminant des Pyrénées. Palindrome de Normandie. – **10.** Fils d'Agrippine la Jeune. – **11.** Prison de Monte-Cristo. Marais d'Argolide où Héraclès accomplit un de ses douze travaux. – **12.** Bâtiments du Moyen Âge. Frère aîné de Jacob. – **13.** Lettre grecque. Se donne avant l'exécution pour éviter un massacre. Dieu des bergers. – **14.** Fleuve d'Irlande. Titre d'une pièce d'Alfred Jarry (en deux mots). Long fleuve

paisible selon Cholokhov. – **15.** Dieu gaulois. Île de la mer Égée d'où était originaire Hippocrate. En latin. – **16.** Casus belli en 1870. Se présente pour la troisième fois. Ville de Judée fondée par Hérode le Grand. – **17.** Fleuve de Sibérie. Monogramme grec de Jésus. Fit bonne mesure. – **18.** Galère royale. Déesse infernales de la mythologie grecque. – **19.** Repas à la ferme. Poète allemand qui fut l'un des représentants les plus éminents du premier romantisme allemand (1772-1801). Écrivain à mystères. – **20.** Personnage de Molière. Il fut le premier navigateur européen à doubler le cap de Bonne-Espérance. ☐

Solution du n° 939

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	C	A	M	B	A	C	E	R	E	S		L	A	F	A	Y	E	T	T	E
B	O	R	I	O	N		B	O	S	S	U	E	T		D	S	T		E	T
C	N	I	L		A	U	L	I	S		R	E	A	L	E		H	E	R	A
D	S	A	T	U	R	N	E		E	M	S		L	I	L	L	I	P	U	T
E	U	N	I	E		E		A	N	A	S	T	A	S	E		O	H	E	
F	L	E	A		O	S	T							S		E	P	I	L	A
G	A		D	A	C	C	A							A	P	P	I	A		R
H	T	R	E	N	T	O	N							G		S	E	L	I	M
I		E		N	A		T							E	D	O		T	O	I
J	B	A	T	A	V	I	A								A	M	I	E		N
K	R	U		M	I	L	L	E	R	A	N	D		O	P		O		P	I
L	A	M	R		E	L	E	G	I	E		R	I	C	H	E	L	I	E	U
M	Q	U	A	I		E		E	S	D	R	A	S		N		E	R	O	S
N	U	R		L	P		S	E	L	E	U	C	I	D	E	S		I	N	
O	E		A	L	C	M	E	N	E		E		S	U		M	A	S	S	U



Bêtes à concours

Nous avons, en France, un goût prononcé pour les concours et les examens universitaires. On dit que leur niveau baisse. Je n'en sais rien, mais ce dont je suis sûr, c'est que leur nombre ne fait que croître à la vitesse des métastases administratives qui nous étouffent comme un cancer. Les concours sont la terreur des étudiants – surtout ceux des classes préparatoires, aux noms savoureux, plus ou moins inventés d'un grec ancien de cuisine: «hypochartes», «hypotaupes», «hypokhâgnes»... Et vous serez «carré», «cube» ou «archicube» selon les deux ou trois années que vous mettrez à passer les écrits et les oraux fatidiques qui vous séparent du paradis des grandes écoles. Rue d'Ulm, on distingue encore les «talas» (ceux qui vont «t-à la» messe) des autres, les «antitalas». Autrefois, ces derniers étaient proches du parti communiste, aujourd'hui, je ne sais pas, queer peut-être?

Les canons et le sparadrap

Je me souviens de mes bachotages d'Henri IV, en khâgne, de quelques professeurs merveilleux et de filles pas toujours jolies qui nous occupaient trop. Je me souviens encore de nos arrivées blafardes en gare d'Arcueil, où nous allions passer les écrits du concours de l'ENS comme on enverrait du bétail à l'abattoir. Les oraux avaient lieu à Saint-Cloud, dans de vieux bâtiments du parc du même nom, reclassés depuis en musée du Grand Siècle. Je ne m'étais pas réveillé à celui de géographie et j'avais traversé en pleine heure de pointe, en courant, les quatre voies de l'autoroute qui conduit à Versailles. Nous sommes tous les rescapés de quelque chose. Je suis un survivant des concours! À l'oral de français, on m'avait fait plancher sur un texte tiré des Mémoires du cardinal de Retz. Il y était question de

vêtements et de ces pièces de dentelles qui, au XVII^e siècle, recouvraient les bas de pantalons des gentilhommes.

«Qu'est-ce qu'un canon?» (c'est leur nom...) m'avait demandé avec gourmandise mon examinateur... À celui d'histoire, je m'étais embrouillé dans les noms, et j'avais pris Delcassé (Théophile, ministre de la III^e) pour Déclassé, ce qui m'avait coûté des points. On se souvient toute sa vie de ces choses-là! Je suis sans doute l'un des derniers à avoir eu Henri-Irénée Marrou – un charmant vieillard alors – au jury d'un examen universitaire. Il est mort en 1977!

Pauvres candidats que nous étions. Je me suis rendu compte, longtemps après, de ce que cela pouvait représenter de veilles et d'angoisses en siégeant dans un jury. Le jour du résultat, après avoir lu mon nom sur la liste magique des admis, j'avais dévalé, joyeux, les escaliers, avant de me faire aborder par un camarade facétieux et peu bienveillant: «Alors, Waresquiel, toujours aussi con!» De quoi rester modeste. Les concours vous collent à la peau toute votre vie comme le sparadrap du capitaine Haddock. On peut toujours les passer, à condition d'en sortir. De Gaulle avait raison lorsqu'il s'en était moqué, en 1944, tandis qu'il cherchait un chargé de mission au ministère de l'Éducation nationale: «Trouvez-moi un normalien qui sache écrire.» Et ce sera Pompidou. Jules Vallès, communard et insurgé, en plaisantait déjà à la fin du XIX^e siècle dans son *Testament d'un blagueur*: «Il y en a en tuniques à collets verts, ce sont les normaliens. Ils ont sur le crâne et au flanc un claque et une épée [...]. Pourquoi une épée? En voici un dans cet uniforme qui est cagneux, boiteux et tire la patte. Donnez-lui donc des béquilles plutôt!» L'épée ne sert à rien, je préfère l'escrime des mots. ■

E. de Waresquiel

“Nous avons en France un goût prononcé pour les examens et nous sommes tous les rescapés de quelque chose. Je suis un survivant des concours!”

**LE 6 JUIN
UNE
NOUVELLE
TÉLÉ
DÉBARQUE**



**À PARTIR DU 6 JUIN
SUR LE CANAL 18**

**LA TÉLÉ
QUI S'AMUSE
À RÉFLÉCHIR**

MARC JAILLOUX - ROGER SEITER - JACQUES MARTIN

ALIX

LE ROYAUME INTERDIT

UNE
BANDE DESSINÉE
RECOMMANDÉE PAR
HISTORIA

Un royaume oublié, un trône en danger.
Alix au cœur de la civilisation minoenne.



casterman

Pour en savoir plus
sur cette nouvelle aventure
disponible en librairie

